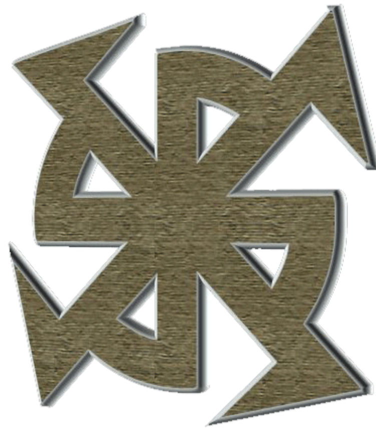
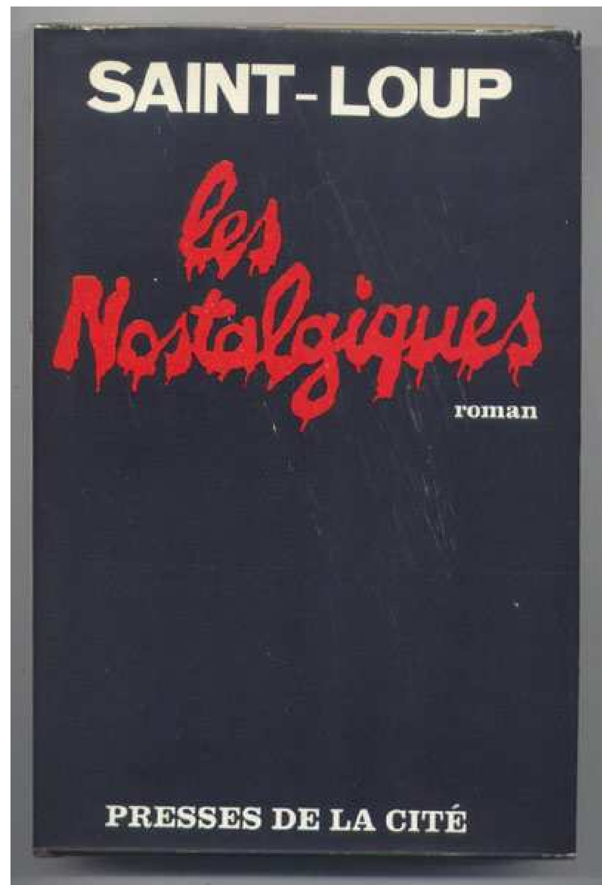
La confédération Aime et Sers



http://www.aime-et-sers.com

Les Nostalgiques

Saint-Loup



En prenant la route de Moscou sous l'uniforme allemand et le pavillon noir de la SS, les Français de la L.V.F. et Division Charlemagne avaient choisi un destin exceptionnel qui les a marqués pour la vie. Pas plus que les demi-soldats de Napoléon 1er les survivants ne peuvent oublier leur aventure idéologique et guerrière. Ce sont les nostalgiques du millénaire hitlérien. Un livre humain, bouleversant, insolite, qui domine de très haut les passions politiques et religieuses. Un livre indispensable à qui veut comprendre le phénomène " néo-nazi"
Saint-Loup

L' EX-UNTERSTURMFUHRER

Gévaudan ancien officier de la division SS « Charlemagne » remontait libre , la rue du Havre en direction de la gare Saint Lazare , par une lugubre matinée du mois de décembre 1946.
Le camouflage de sa personne tenait du chef-d'œuvre. Avant la capitulation il mesurait un mètre soixante-dix-huit.et, rigoureusement voûté depuis paraissait ridiculement petit .Entraîné par la Waffen SS à tous les sports , y compris les plus dangereux , il n'offrait plus qu'une poitrine étroite ,des membres débile une mine pâle reclus et portait des lunettes a verres blancs, neutres,dont il n'avait nul besoin . Autrefois il s'habillait sans recherche , mais avec goût , aujourd'hui le col avachi de sa chemise , la cravate mal ficelés , le veston râpé complétaient le personnage d'intellectuel déchu que sa mutation prétendait suggérer la seule partie de son individu qu'il ne pouvait camoufler c'était ses yeux . Né sur les confins de la Vendée et de la Charente, venu à Paris très jeune pour y conquérir ses licences de droit et de lettres , petit avocat en 1939,Gévaudan portait au fond d'yeux extraordinairement clairs , délavées presque intemporels , toutes les puissance de rêve des celtes , en même temps que la résolution fanatique des ancien chouans .
Il pénétra dans la salle des pas perdus de la station. L'ancien communiste et SS rené Binet l'attendaient devant le monument aux morts, parmi les amoureux tout neufs, les banlieusards
Et les policiers en civil. Gévaudan tourna plusieurs fois autour de lui .vérifiant l'efficacités de
Sa mutation. Binet le regardait sans le reconnaître. Alors il le prit par le bras et l'entraîna rapidement pour réprimer le cri de stupéfaction qui effleurait ses lèvres en demandant sur le ton le plus naturel possible : Comment allez-vous, cousin ?
Ils sortirent dans la petit jour gris de décembre. Le ciel de brume posait sa patine visqueuse sur les ardoises bleues des toit . Des automobiles datant de l'avant-guerre ferraillaient .Des Jeeps américaines se faufilaient entre ces carcasses désuètes. Ils rue de Rome, entrèrent dans le square des Batignolles, désert à cette heure
Asseyons-nous ordonna Gévaudan, en désignant deux chaise. Ici les pelouses n'ont pas d'oreilles.
René Binet ne se lassait pas de le contempler. C'est formidables Ustuf ! Les lunettes. Les moustaches . Cette coiffure .Ce style de votre personne si profondément changée.
Je ne connais pas l'Ustuf Gévaudan . Jusqu'à la fin du mois je m'appelle Leclerc… Comme tout le monde … Au fait pourquoi vouliez-vous me voir ? … Ces rendez-vous sont dangereux.
René Binet sortit de son porte Documents un cahier de feuilles ronéotypées et le tendit :
Voilà .avec l'aide de quelques camarades je reprends la publication de votre Combattant européen…J'ai pensé que vous pourriez en assurer la direction ; comme pendant la guerre.
Entre 1942 et 1945 , Gévaudan avait créer , dirigée ou supervisé , selon les circonstances franco-allemande , dans le cadre de ses fonction politiques. Il hocha la Tête et dit : Binet ,quand on fait une guerre , c'est pour la gagner !...
L'exemple du 3 éme Reich ne vous suffit donc pas ? vous êtes actuellement clandestin comme moi ? Condamné à mort comme moi ?
Perpétuité seulement
Eh bien , si vous faites reparaître le Combattant européen ils vous arrêteront dans les trente jour mon cher !
Il se tut . Le brouillard glissait sur les toits et descendent au sol , posant sur les réverbères encore allumés des crinoles de pâles lumières . Les rares passant fuyaient à travers cet éclairage de purgatoire . Paris tremblait de froid . Un homme passa et mit longtemps à laisser la brume effacer sa silhouette Gévaudan prêta l'oreille au silence qui le cernait , le trouva sans défaut et reprit :
- Trotski a dit : « En période troublée , seul devoir pour un révolutionnaire est de survivre »
Donc , premier travail ,survivre , en attendant la loi d'amnistie pendant sept ans . C'est le tarif républicain habituel !
- Ensuite ?

- Nous annoncerons au monde la religion née du sacrifice de Hitler !
René Binet pensa : à travers toutes ces épreuves Gévaudan est devenu fou ! le clandestin reprit :
- L'avenir ne se jouera pas sur le plan politique , depuis longtemps dépassé , mais sur celui d'une religion nouvelle prenant la relève d'un christianisme qui a fait son temps.
René Binet Haussa ses sourcils pour marquer sont scepticisme et demanda :
- Ou trouverons-nous les moyens financiers pour lancer un mouvement parcil ?
Pour lancer un mouvement pareil ?
Gévaudan garda le silence pendant quelques instant et reprit , sur un ton différent ou l'ironie
Le disputait à l'émotion :
- Il y a le trésor de la SS
Binet ouvrait le grands yeux.
- Comment, Binet, vous n'avez jamais entendu parler du trésor de la SS ?
Vous ne lisez donc pas les journaux ?
Ancien militant des « Jeunesse communistes » , Formé par le Parti de l'école de Bobigny , Binet avait apporté ensuite au national-socialisme l'extrême application dans l'effort , la soumission complète à l'idéologie ,qui caractérisent les soldat de la 3éme internationale , mais non le sens de l'humour , privilège « capitaliste » ! il examina attentivement le visage de l'ancien Untersturmfûrer , sans pouvoir décider si , à travers son masque impassible , il plaisantait ou parlait sérieusement . très intrigué il changea cependant de conversation .
- Et comment vous êtes-vous tiré d'Allemagne à la fin de la guerre ?
- C'est toute une histoire ! dit Gévaudan .

Depuis le mois de juillet 1944, Gévaudan possédant son quartier général outre-Rhin , à Hildesheim . les grandes unités Waffen SS y publiaient leur journaux de guerre en Allemand , wallon , flamand , français , danois, norvégien , tchèque, néerlandais , italien etc.. C'est qu'en 1944 la Waffen SS comptait presque autant d'étrangers que d'Allemands ! Ils s'engageaient dans cette armée avec l'espoir de construire une Europe nouvelle , régie par leurs caste de guerriers , sans frontières intérieures , socialiste et raciste , tandis que les veilles unités purement allemandes préparaient toujours l'avènement du seul « grand Reich »
L'opposition entre ces deux tendances se cristallisait à Hildesheim pour les premiers, à Berlin pour les seconds .
Personne ne connaissait le véritable nom du chef de l'opposition
Européenne. On l'appelait simplement . Der chef , comme Hitler ses familiers , parmi les rares officiers qui l'approchaient , le Haupsturmfûhrer Le Fauconnier ancien de la L.V.F semblait posséder des responsabilités exceptionnelles . Il conservait la responsabilité exceptionnelle. il conservait le haute main sur une « compagnie » à destination spéciale » composée uniquement d'officiers venant de tous les pays , Anglais et Américains compris , entraînée pour le combat révolutionnaire , et, semblait-il inspirée par une mystique secrète que certain dénonçaient comme émanant de ces « magiciens » groupés autour de Himmler.. Gévaudan connaissait très bien Le Fauconnier . Il l'avait rencontré pour la dernière fois en avril 1945 . Un avion spécial l'avait enlevé ave deux autre chefs de la compagnie à destination spéciales et Gévaudan n'avait plus entendu parler de lui Quittant Hildesheim à motocyclette avec ses adjoints , les junkers Manœuvrier et Divonn , Gévaudan avait gagné le « réduit alpin » qui devait être défendu , sans rencontrer la fameuse compagnie qui après l'escamotage de ses chefs internationaux avait reçu , provenant du BergHof de Hitler , un coffre plombé qu'elle avait déposé dans une cachette des montagnes de Zillertal . Puis elle s'était dissoute dans le Sud Tyrol
La défense du « réduit » n'était pas organisée, du moins sur le plan militaire. Gévaudan et ses adjoints franchirent le Brenner. Ce fut l'Italie du Nord. Milan et ses émeutes. La capitulation allemande et fasciste. Les trois hommes effectuèrent la « plongée » conseillé par le grand stratège révolutionnaire Trotski que Gévaudan avait longuement étudié il ne commit qu'une seule faute pendant cette période de mutation : tenter de quitter Milan par le lac de Côme . Le 3 mai 1945 c'était pure folie ! Capturés par les comités de libération communiste dans la banlieue de Milan transportés en camion vers la prison San Vittore , il maîtrisent L'équipage ivre en pleine course à travers la ville détournent le camion et sabordent prés de Gènes . La 1 er Juillet ils sont cachés dans la maison mère des Salésiens à Turin, précédent de quelques semaines l'ancien ministre Marcel Déat qui terminera là des jours heureux….de chrétien converti ! Le 10 juillet 1945 ils franchirent les Alpes par un fantastique « grimpée » de 3500 mètres en une seule journée. Puis c'est Bessans, le col de l'Iseran, Val d'Isère. Déjouant les patrouilles de gendarmerie, tournant les barrages routiers et autres obstacles ils arrivent à Paris … Pour fêter le 14 juillet comme tout le monde.
-Maintenant, je dois avant tout retrouver Le Fauconnier, à défaut de Der chef, dit Gévaudan. Lui sait ou se trouve le trésor de la SS

et comme Binet ouvrait de grands yeux étonnés , il ajouta en riant :
-Naturellement, il ne s'agit pas de dollar ou de diamant, comme l'affirment les feuille de chou issues de la Libération. Ce doit être quelque chose comme les tables de la loi que Moïse apportait aux peuples juifs pour lui permettre de survivre !

Le brouillard se résorba en pluie fine. Gévaudan ouvrit le parapluie qui faisait partie de son personnage clandestin.

- Ne restons pas ici plus longtemps, dit-il. .Si le gardien du square nous aperçoit , il doit trouver , en raison de l'heure et du temps , que notre présence insolite n'a que trop duré.

Ils se levèrent et marchèrent vers la sortie. Le froid prenait les deux hommes à la gorge et Binet marquait fortement ses pas pour se réchauffer. Gévaudan reprit :

- J'ai de bonnes raisons pour croire que l'avion qui a enlevé le Fauconnier à la veille de l'armistice s'est posé en Amérique latine. Les chefs de la compagnie SS à destination spéciale se trouvent là-bas, avec lui et ce sont les dépositaires du secret. Je pars donc dans trois jours pour Buenos Aires et je vous conseille de venir m'y rejoindre Croyez-moi ! En publiant le Combattant européen même dans une stricte clandestinité. Vous perdrez à la fois votre temps et votre liberté. Un travail pareil est générateur d'adhérences dangereuses et la police politique de la République d'une habilité exceptionnelle…

Il s'éloignait lentement de René Binet et baissait le ton de sa voix

- Maintenant, nous allons nous séparer. Vous allez marcher d'un pas égal jusqu'au portillon et prendre à main gauche .Je vous suivrai dans un délai raisonnables et tirerai à droite… Bonne chance …

Trois jours plus tard, Gévaudan s'embarquait à Orly, avec un faux passeport, sur le DC4 Paris Buenos Aires, et en compagnie d'un quarteron de diplomates français ! Il n'était pas installé depuis un mois en république Argentine que Binet publiait le Drapeau Noir puis le Combattant européen clandestin, prenant bientôt, avec toute son équipe, dans un car de police, la direction du Pont Neuf et de la Conciergerie..

Trois moi après son arrivée a Buenos Aires, l'ancien officier politique de la division SS charlemagne entra en service du gouvernement Perron, en qualité de « conseiller technique » à trabajo y prévision .Ce « ministre du travail et de la Prévoyance sociale », dirigé par Eva Perron, constituait, en réalité, le centre du pouvoir.

Evita dit à Gévaudan :

- Hitler a perdu la guerre, trahi par la caste des généraux et les dynasties bourgeoises, donc les forces réactionnaire et capitalistes. La même chose ne nous arrivera pas !

- Nous vous y aiderons de toutes nos forces, sur Merced, assure Gévaudan.

La madone blonde lui lança un regard dur pour rappeler que su Merced

- Ce raffinement de la politesse hispanique

- N'avait pas cours à Trabajo y Prévision, ou la langue criolla, vulgaire et brutale, rappelait le ton du III Reich agonisant. Il eut envie de s'excuser, puis se rappela que le Fauconnier lui disait, parfait, à Hildesheim : « On ne s'excuse jamais à la SS. Peut-on imaginer les compagnons d'armes de Barberousse ou Guillaume le Conquérant en train de s'excuser pour avoir troussé quelque dame entre deux batailles ? »

Trousser Evita semblait exclu ! Elle inspirait la vénération et non l'amour au petit peuple argentin ; la passion qui la consumait ne sourdait pas de profondeur sexuelles mais rappelait, en les combinant, celle d'une charlotte Corday et d'une Louise Michel : la nation et la révolution. L'argent du pouvoir la couvrait de bijoux et toilettes somptueuses. Le menu peuple s'en réjouissait car, en versant son dernier du culte, ce n'était pas la femme qu'il parait, mais la sainte révolutionnaire. Il voulait voir Evita exhaussée sur le pavois de la madone, renouveler, à ses pieds, à la manière des andalous, dans les églises, les rites du paganisme éternel. Dés son installation dans l'ombre des chefs péronistes, Gévaudan se mit à la recherche de le Fauconnier Trabajo y Prévision lui en Fournissait tous les moyens.

A Buenos Aires il découvrit un ministre de Mussolini devenu fabricant de fourchette ; les aviateurs allemand Galland et Rudell, conseillers technique de Peron ; l'état-major croate de Ante Pavelitch, tout-puissant auprès d'Evita ; une centaine de L.V.F et miliciens français. Aucune trace des survivants de la compagnie SS à destination spéciale et de son chef. Il partit en mission dans le nord du pays, à bord d'un Piper. Il se posait à l'improviste dans les grandes estancias de Catamarca, Jujuy , misiones,Chaco . Il y enquêtait , pour le compte d'Eva , sur les conditions de vie des travailleurs argentins apprîmes par les féodaux , propriétaire d'immense espace et , pour son propre compte , sur le destin des chefs de la fraction oppositionnelles de la Waffen SS dont lav survie , en 1945 semblait avoir été minutieusement organisée. Il découvrait parfois des Allemands réfugiés , mais jamais l'un de ses camarades de Hildesheim. Les bruits les plus contradictoires couraient sur la présence de Martin Bormann au Paraguay . Il se fit accorder deux mois de congé et partit pour Assuncion , L'invraisemblable pouvait devenir vrai dans ce pays sans loi . Il rencontra des chefs politiques locaux qui , en se croisant dans les rue de la capitale , se menaçaient à coups de revolver , chacun vidant son barillet devant les pied de l'adversaire , de trottoir à trottoir , à seule fin de lui faire savoir : attention je me garde ! pan ! pan ! Fais-en autant Pan ! Pan ! Mes balles ne s'égarent jamais quand je le veux ! Pan ! Pan ! et Pan !

Il fut l'hôte d'un richissime estanciero Français qui lui indiqua une filière pour joindre

Martin Bormann . Il la suivit au péril de sa vie et tomba sur d'anciens policiers de Heydrich ne présentant aucun intérêt .

Il regagna Buenos Airess ; persuadé que le Fauconnier « conservateur de la foi nordique » ne pouvait vivre dans un pays tropical . Il se tenait forcément dans l'axe de l'étoile polaire, ou de la croix du sud ! la nouvelle Thulé ne pouvait être que glaciaire ! A Buenos Aires , il apprit à la fois l'arrivée de manœuvrier , son lieutenant de Hildesheim , et la mort , à Mendoza , du commandant De vau , ancien chef d'état-major de la division SS « charlemagne » De Vau venait de se tuer en roulant à 150km/h dans les rues de Mendoza avec la Buick du domaine que son père possédait à San Rafaele et qu'il dirigeait depuis son arrivée après une évasion sensationnelle de France , en compagnie de Bassompierre . Aux funérailles Gévaudan rencontra Fayard ancien commandant de la D.C.A de « Charlemagne » décoré de la croix de fer pour avoir stoppé l'armée rouge devant Neustettin , le 28 février 1945

Fayard lui dit :

- Je succède à De Vau dans la direction du domaine de Sa Rafaele . Venez donc y passer quelques jours , j'ai des choses intéressants à vous communiquer . Le soir tombait sur l'estancia lorsque Frayard et son invité pénétrèrent dans le parc. Autour les vignes irriguées ouvraient leurs sillons verts en direction de la cordillère des Andes. Travaillé par les successeur du marquis de Thuisy , héritier du sénéchal de Reims , et fondateur de San Rafele , le vin du pay ne manquait pas de gaieté . Après le dîner, alors qu'ils se trouvaient seules dans la grande salle, Fayard dit à Gévaudan :

-Pendant sa captivité en Russie , De Vau a rencontré un général de SS allemand qui lui a dit : « la défaite militaire est un accident . L'avenir du national-socialisme est de toute manière assuré. Nous avons aménagé de longue main une baase secréte dans l'archipel de la Terre de Feu . Les Hommes sur lesquels repose l'avenir idéologique sont installés là-bas , et aussi protégés que le Dresden après la bataille des Falkland » C'est tout . De vau savait que nous recherchiez le Fauconnier . Il m'avait prié de vous communiquer cette information quand je vous rencontrerais, pensant qu'elle pouvait être utile.

Gévaudan tomba dans une profonde méditation. Au-delà de la nuit. il apercevait encore la cordillère des andes qui surnageait , rose de soleil , roulement de sommet , clapotis de crêtes , les vague de cette mer grosse de vent , irisée par la nuit montant des déserts , déferlant à des altitudes surhumaines . Son œil apercevait-il encore de vraie montagnes ou des montagne de rêve ? Gévaudan ne possédait plus de certitude, mais savourait son extase.

-C'est bien , dit-il à fayard , je regagne Buenos Aires dés demain.

Fayard le reconduisit à Mendoza . Sur le quais de la gare ils se serrèrent la main . Le train prit sa course. Gévaudan aperçut pour la dernière fois la silhouette de son camarade qui se réincorporait à la foule des criollos haute en couleur et cris rauques. Quelque mois plu tard, en effet , l'ex-hausptsturmführer Fayard tombait à son tour , assassiné par un inconnu. Alors qu'il se trouvait dans la grande salle de l'estancia , à la place qu'il occupait lorsqu'il recevait Gévaudan , un sniper tirant par une fenêtre ouverte lui logeait une balle dans la tête . Attentat politique ? Histoire de Femme ? Vengeance d'un péon congédié ? La justice locale étudia toutes les hypothèses et ne découvrit

jamais le coupable. Après avoir transmis l'information donnée en Russie par le général de SS , Fayard disparu comme si quelqu'un veillait , dans l'ombre , sur un secret destinée à progresser sans laisser aucune traces derrière lui .

Dés son arrivée à Buenos Aires Gévaudan se plonge dans l'histoire de la bataille de Falkland .

Il apprend ceci : à la tête de la seule force navale importante que l'Allemagne maintient encore à flot . en 1914, loi, de ses bases , l'amiral Von Spee vient de couler l'escadre anglaise du pacifique austral . Doublant de cap Horn il se présente bientôt devant Port Stanley , capitale des Falk land .But : détruire les installations portuaires au lieu de vide espéré il découvre Invincible et inflexible , deux croiseur dresden , qui , très rapide , rompt le contact et disparaît dans la nuit. Il se présente devant Punta Arenas le 17 décembre . Son commandant , le capitaine Lüdecke , fait embarquer 750 tonnes de charbon , puis remet cap au sud et disparaît .

Margré une exploration minutieuse de l'archipel fuégien et bien que passant parfois à quelques mille de sa retraite , les Anglais ne le découvrent pas et ne l'auraient jamais retrouvé , si deux mois plus tard , obéissant aux ordres de Berlin , le capitaine Lüdecke n'avait lancé son croiseur dans le pacifique austral pour reprendre la guerre de course .

Le principal commentateur de la bataille Daniel Irving. Explique la disparition du Dresden , à la fois par le caractère inachevé de l'exploration de la zone , et la présence , à punta Arenas , d'argenta Allemands la connaissent , eux , parfaitement . Gévaudan consulte les cartes de l'archipel lesplus récentes et constate que l'exploration n'en a que fort peu progressé depuis 1914 . Désormais il comprend tout . Les agent allemand de Punta Arenas , ou leurs héritiers détenteurs du secret , ont fait pour le IIIe Reich ce qu'il avaient accompli pour l'Allemagne de Guillaume II : guidé les sous-marins chargés de déposer homme et matériel sur une île inconnue ou s'est édifiée la base secrète . Il retrouve la trace du passage de ces sous marins. Ils se sont présentés à Mar del plata , sur la côte atlantique de la république Argentine en 1946 , un an après la fin de la guerre . . Ils ont fait leurs reddition vides avec des équipages réduits .D'ou venaient donc ces grands sous-marins affectés pendant la guerre au transport des métaux rares entre le Japon et l'Allemagne , sinon de l'île inconnue sur laquelle ils venaient de déposer leurs ultime chargement ? Le Fauconnier et ses camarades enlevés en mai 1945 par Le Heinkel 277 V-I à grand rayon d'action , sur l'autoroute Munich - Salzbourg , se trouvent donc maintenant là-bas . Pour les rejoindre il suffit de retrouver les agents allemand de Punta Arenas détenteurs d'un secret qui survit à deux guerre mondiales !

Gévaudan n'hésita plus . Il se fit d'autant plus facilement mettre en congé de longue durée que l'Argentine n'aimait pas les bourreaux de travail dont l'exemple condamne sa nonchalance naturelle , loua une solide Ford U.S , et prit la route de Magellan avec la plus grande discrétion . La Patagonie australe , Un désert de cailloux noirs et d'épineux qu'animent la lente progression des gigantesque troupeaux de moutons , les bonds fous des guanacos . Trois mille kilomètre de pistes, d'ailleurs excellentes , entre Bahia Blanca et Punta Arenas . Elles se rapprochent de l'Atlantique Sud sombre et tempétueux , puis lui tournent le dos et vont border les mesetas de l'intérieur , plateaux sculptés par l'érosion préfigurant la cordillère des Andes invisible …

Gévaudan avance à raison de cinq cents kilomètres par jour . Il bivouaque le soir ,couché sur son matelas pneumatique ; ne tirant sur lui d'autre couverture qu'un ciel d'étoiles ou la Croix du Sud indique le gisement de la nouvelle Thulé , la capitale secrète des Aryens dont la découverte représentent le pôle de sa vie . Il s'endort dans la douceur de l'été austral , bercé par les petits tremblement de terre…

L'ex-Hauptsturmfûhrer Le fauconnier , commandant la compagnie SS « à destination spéciale » veille sur son rêve . Il réapparaît tel qu'il était en 1941 , à Versailles , sortant à peine de Normale supérieure , et s'engageant dans la L.V.F en compagnie de Gévaudan et avec la bénédiction de Robert Brasillach , camarade de la rue l'Ulm… Un métre quatre-vingt-deux , un élan de muscles et d'os épanouis à travers des épaules de Cariatide , en même temps qu'un « gros cerveau » .Des yeux encore plus extraordinaires que ceux de Gévaudan , gris, bleu ou vert selon l'humeurs du moment et plantant des flèches dans ceux de l'adversaire . Pour l'homme qui repose sous le ciel de Patagonie c'est le chevalier sans peur et sans reproche de la nouvelle croisade, le Saint georges éternel qui va pourfendre le dragon dévoreur d'Aryens !...Le Fauconnier ralliait les partisans russes à sa cause , prenait leurs tête et s'enfonçait profondément en territoire ennemi . Il n'allait pas y tuer . des moujiks mais les convertir à un national-socialisme qui n'était déjà plus celui du III Reich , mais une nouvelle conception de l'homme , une sorte de biologisme prophétique dressé contre un christianisme agonisant et un bolchevisme essoufflé . Il parlait aux paysans

un russe littéraire qui les laissait ébahis . Avec du temps , et appuyé par une Allemagne qui aurait su dominer son pangermanisme , il aurait débarrassé la Russie du communisme sans tirer un coup de fusil .

Mais il savait se battre aussi comme un lion brouillées avec la trop catholique L.V.F . Il avait servi dans les unités de choc de la Waffen SS, les plus périlleusement engagées . Il y avait gagné les plus hautes décorations de l'Allemagne et des pays de l'Axe. Brusquement retiré du front par les mystérieux général SS der chef. Animateur de la fraction oppositionnelle de la SS , il s'était retrouvé à la tête de la compagnie « à destination spéciale » choisie pour survivre à la chute temporelle du national-socialisme . Gévaudan se rappelait parfaitement ses dernières paroles avant le départ pour la Haute-Baviére ou un avion devait l'enlever : « Des homme de chez nous iront mourir a Berlin pour témoigner , ensuite d'autres se répandront à travers le monde pour enseigner les Aryens » Et ce message donnait maintenant un sens à sa vie…

Après une semaine de voyage . Gévaudan aperçut enfin le détroit de Magellan et plus au sud , l'ombre bleue des îles de l'archipel fuégien , au ras d'un horizon d'acier flexible . Au bord de l'eau plombée .Une petite ville et un port.

Maisons de bois lustrées par les tempêtes. Toitures en tôle ondulée. Quelques rue asphaltées

Se recoupant à angle droit . Palais des Braun Menendez

Ecole salésienne . Casa del. Gober Nador. C'est Punta Arénas , propre et doucement mélancolique . Comme Stavanger ou Kristiansand. Norvège du Sud . Vent du sud . Ombres bleue dans le sud : Terre de Feu chargée de glace et balayée trois cent jour pas ans par le vent qui souffle dans le relèvement du cap Horn….

Punta Arenas n'a pas oublié l'aventure du Dresden ! il semble qu'elle date de la semaine écoulées ! Tout le monde connaît cet agent dont parle Daniel Irving .C'est le « Capitan Pagel » allemand d'origine, chilien d'adoption, fuégien de vocation. Sa maison ? Tous droits premières rue à droite . Facile à reconnaître par son toit d'ardoise grise qui tranche sur la perspective de tôle ondulée .Une femme déjà âgée accueil Gévaudan. Une très jolie fille l'introduit dans le salon aux fauteuils tendus de reps rouge. Ordre germanique et madone à l'espagnole sous globe de verre. Deux garçons se présentent ensuite. Famille au complet Sans le capitaine, absent qui, peut être ne reviendra jamais…

- Bloqué à Berlin par les Russes depuis la fin de la guerre, explique Bob Pagel. L'amiral Doenitz l'avait fait rentrer en Allemagne en 1941…, trop vieux pour servir dans la Kriegmarine mon père donnait des conférences dans le III éme Reich sur la bataille des Falkland pour exalter l'esprit de sacrifice du jeune marin allemand et montrer par l'aventure du Dresden, qu'au-delà de toutes les défaites existe toujours un espoir…

Oui , c'était bien son père qui avait caché le Dresden . Dans la nuit du 17 au 18 décembre 1914. le capitaine Lüdecke avait envoyé un canot à terre pour le chercher .Il avait pris barre du croiseur pour le conduire vers une baie connue de lui seul. Cachée entre les îles vierges, derrière l'écran de hautes montagnes glacées …

- Difficile ? demanda Gévaudan.

- Non ,Notre père explorait l'archipel depuis vingt ans .Même à l'heure actuelle c'est encore le seul marin du monde qui le connaisse à fond . Si les Russes le savaient ils le prendraient certainement comme pilote pour venir installer quelque base secrète.

Aux mots : « base secrètes »Gévaudan tressaille et demande

- Votre père ne vous a-t-il jamais parlé d'une base qui devait être installée par la Kriesgmarine

,dans les parages de Dresden Harbour ou ailleurs ? Bob et Ernst Pagel hochent la tête.

- Non jamais.

Gévaudan étudie leurs attitude et pense : ils disent la vérité. Trop jeunes pour savoir dissimuler . D'ailleurs l'idée de la base pour un national- socialisme fossile n'a pu naître que dans la perspective d'une défaite militaire. Ce n'était pas le cas lorsque Capitan Pagel les a quittés, en 1941, pour regagner l'Allemagne. .Il demande :

- Votre père vous a-t-il conduits à Dresden Harbour ou il avait caché le croiseur ?

- Une fois.

- Vous sauriez retrouver la route ?

- Bein sûr ! D'autres pilotes de Punta Arenas la connaissent maintenant.

- Et vous sauriez trouver des îles qui ne figurent pas sur les cartes marines ?

Bob et Ernst Pagel sourient de conserve.

- Entre les « Furies occidentales » et la terre de la « Désolation » existent des centaines d'îles inconnues ! Vous n'avez que l'embarras du choix. Même l'intérieur de « Désolation » et « Saint-Agnés » sont ecore inexplorés

- A-t-on entendu parler d'une îles habitée depuis la fin de la guerre ?

- Jamais

- Une îles pourrait elle être habituée sans qu'on le sache , ici même ,à Punta Arenas ?

- Oui , bien sûr , mais à la condition que ses occupant ne viennent pas se ravitailler chez nous !

- Votre père ne vous a-t-il pas donné les coordonnées d'une île particulières, dans ses dernières lettres envoyées d'Allemagne ?

- Non , de toute manière les Russes censurent sa correspondances . Il ne dit jamais rien d'important.

Ils déjeunent à l'allemande. Le pagel est affables .Gévaudan dit à Ernst :

- Je suis venu à Punta Arenas pour étudier les glaciers fuégiens. Il faudrait que je puisse armer un petit bateau et trouver une équipe d'accompagnement. Deux porteurs intelligents. Je les paierai raisonnablement.. 9a vous amuserait ?

- Bien sûr , répond Ernst , nous aimons naviguer et les occasions sont rares.

- Gévaudan a pris une décision avec sa résolution coutumiére. Il partira demain pour Rio Gallegos d'où un DC 4 militaire le ramènera à Buenos Aires.

Gévaudan reparaît à Punta Arénas six mois plus tard . L'ex-junker Manœuvrier l'accompagne. trois cent kilos de matériel et vivre les suivent par les « transports patagoniques » Les fils Pagel ont armé un cutter de 35 tonneaux que Gévaudan rebaptise SS Wiking pour la durée de l'expédition . Il ne rentrera pas à Punta Arenas , non plus que les marins qui le montent, si la base est découverte .Le trésor de la SS indemnisera le propriétaire ! le chargement du navire attire une foule de curieux sur l'estacade du port .Des hommes commentent l'appareillage :

- Mira tché estos gringos que se van a buscar a Hitler (Visez-moi un peu ces étranger qui vont à la recherche de Hitler)

Gévaudan et Manœuvrier seuls connaissent le but de l'expédition . Il ont bien défendu leurs secret et , cependant la rumeur de la ville les dénonce. Etonnement profond . Ils ne savent pas qu'aux limites du monde connu , le mythe nazi existe à l'état permanent . Quelqu'un ne rencontre-t-il pas , chaque jour , Martin Bormann dans une capitale sud-américaine différente ? et que peuvent manigancer des gringos armant un bateau pour naviguer en Terre de Feu , sinon rejoindre Hitler qui se tient , comme chacun sait , dans les parages du cap Horn ? Quand il perçoit enfin l'origine de cette extra lucidité des populations magellaniques Gévaudan sourit .

SS Wiking appareille à quatorze heures . Marée haute . Beau temps au cœur de l'été austral . Sur l'horizon d'acier bleui , le vent du Horn se repose pour quelques heures . Punta Arenas n'est bientôt plus qu'une perle grise posée au bord du détroit. En fin d'après-midi ils doublent le cap Forward. Moral élevé à bord du SS Wiking . Don Orosimbo, son capitaine , chante . Les autres marins fument des cigare toscans tordus qui dégagent une odeur abominable. Ce sont des Dalmates dont les ancêtres servaient sur les galères de la république de Venise. Bob Pagel s'amuse à tirer sur les mouettes avec une 22 long rifle et Gévaudan fronce les sourcils. L'ancien officier politique qui sacrifierait sans sourciller la moitié du genre humain pour entrer dans la 1ére du réalisme biologique ne tuerait pas une mouche sans nécessité !

En fin d'après-midi ils pénètrent dans le canal Barbara . Le visage du monde change aussitôt Une clarté grise baigne la neige qui coiffe les montagnes et leurs glaciers suspendus . Don Orosimbo ne chante plus . Gévaudan dit à Manœuvrier :

- Si nous découvrons cette île je le baptiserai Catacombe.

- C'est juste. De la persécution que nous subissons va sortir la religion nouvelle !

L'eau devient noire , plus lourde que celle d'une mer de boue . Eau noire .Falaises noires . Soleil mort .De hautes montagne tombant à pic sur le canal Barbara leurs barrent la route du sud . Au dernier moment , alors que le navire semble sur le point de s'écraser au pied des parois , se présente une issue étroite que Don Orosimbo embouque aussitôt par un coup de barre précis . Les portes de bronze vert se succèdent , s'entrouvrent puis se referment sur leurs sillage . Des rafales de neige mouillées roulent le SS Wiking dans leurs linceul . Un courant sournois de plus de 10 nœuds le repousse vers le détroit de Magellan et le bateau reste sur place, pendant des heurs. Le vent du Horn rugissant sur les arêtes des montagnes, à plus de mille mètres d'altitude étouffe le halètement du vieux moteur …Passera ? Passera pas ? … Une angoisse supérieure étreint les cœurs et interdit maintenant tout entretien . Autour d'eux , sur des centaines de milles , les espace de terre , glace et eau , portant des noms qui interdisent toute espérance… Ils ont laissé derrière eux « Port Famine » posé sur le rivage de la province chilienne « d'Ultime Espérance » Devant eux loin vers le « Horn » , grondent les « Furies Occidentales » .Il se dirigent vers la ' Terre de la Désolation »…Dressée en figure de proue à l'avant du SS Wiking Gévaudan pose sur la brume exsangue ses yeux . Lourds de rêve . Pendant un mois , avec toute l'autorité d'un officier des Waffen SS , il va stimuler l'équipage terrifié , le pousser d'îles inconnues en baies inutiles ; de « famine » en ' désolation » dans un néant d'écume fouaillée par le vent du Horn , à la recherche d'un homme auquel son imaginations , créatrice de mythes donne les dimensions d'un créatrice de mythes , donne les dimensions d'un dieu , Il avance , au péril de sa vie , vers les derniers parages du monde inconnus des hommes , comme un réveur d'étoiles , en étoiles infiniment , riche u d'une espérance pourtant déjà condamnée…

Un mois plus tard , après avoir plusieurs fois risqué de périr corps et biens , le SS Wiking redevenu Catalina a regagné son mouillage de Punta Areans . Don Orosimbo jure qu'on ne l'y reprendra plus à promener des grongos fous dans le parages de « Gévaudan et Manœuvrier ont regagné Buenos Aires . Ils se retrouvent chaque soir dans le parc de Retiro . Chaleur humide. Orage électrique. La nuit vient. Les nuages mauves s'éloignent sans tenir leurs promesse de pluie , comme à l'accoutumée . Le ciel perd sesq couleurs pathétiques , un étrange brouillard se coagule autour des lampadaire .L'air de la ville , saturé d'humidité à cent pour cent , dépose sur les trottoirs de larges gouttes qui remplacent cette pluie d'orage qui ne veut pas tomber . Gévaudan dit à son lieutenant :

- Nous sommes probablement passés à quelque milles de la base sans l'apercevoir. J'ai relevé quatorze îles ne figurant pas sur les cartes de l'Amirauté ! Il existe d'autres . Avec une meilleure visibilité nous aurions sûrement découvert la bonne !

- Malheureusement s'il faut en croire les marins de Punta Areans le mauvais temps est de règle dans ces parages , même en été . On ne compterait pas plus de quatre à cinq jours par an de visibilité complète murmure Manœuvrier . Gévaudan pousse un soupir , contemple les arbres du parc Retiro , des ombus noirs et torturés comme ceux de la terre de feu et conclut :

- Sans guide personne ne peut découvrir la base. Il faut attendre le retour de Capitan Pagel ou quelque nouveau message plus précis. Manœuvrier objecte timidement :

- Et Si der chef avait disparu dans l'incendie de Hildesheim ? Si l'avion de le Fauconnier s'était écrasé quelque part dans la cordillère des Andes, ou dans l'Atlantique Sud , en mai 1945 ? la base secrète qui existe sans doute n'aurait aujourd'hui pas plus de signification que la présence quel a présence de Martin Bormann en Paraguay ?

Gévaudan Hausse les épaules.

- Impossible ! réplique –t-il d'une voix vibrante. Le national-socialisme a perdu ses formes temporelles en 1945 pour renaître dans la grande perspective cosmique, dépouillés de son attribut politique et de sa faiblesse tout humaine. Les hommes meurent. Pas les dieux. Le Fauconnier, Tyndal , Ostbye , d'autre sans doute , que je ne connais pas et que Der chef a désignés pour survivre , sont en marche à travers le monde , comme Saül, et avec la même mission que lui : enseigner les Aryens sur la nouvelle foi ! Je dois absolument les rallier. Je consacrerai à cette recherche le temps qu'il faudra !

Il serra brusquement la main de son camarade, lui tourna le dos et s'enfonça dans la brume chaude et noire, le tête légèrement penchée sur l'épaule , poursuivant son rêve.

LEMOINE et Deckerke avaient quitté Wildflecken dans la nuit du 30 au 31 mars 1945 avec le 59e régiment de la 33e division française SS Charlemagne conduit par son chef : lieutenant colonel suisse Hersche. Cette unité de réserve, peu combative, s'était usée le long des routes. Elle avait disparu par groupes, sections, compagnies. Les hommes s'étaient endormis dans les fermes, fondus dans les camps de prisonniers, réfugiés dans les monastères bavarois ou rendus aux Américains. Lemoins et Deckeke offraient un contraste parfait... Un mètre quatre-vingt-deux, à peine plus épais qu'une planche, visage en lame de couteau empreint d'une gravité toute luthérienne, Deckerke, fils d'un ch''timi d'Hazebrouck passait difficilement inaperçu, même entre les troncs des sapins dont il possédait l'élan effilé... Petit, rond, tout en muscles qui lui donnaient une force redoutable, cheveux blonds et visage marqué par des taches de rousseur, Lemoine, né dans le Saint-Denis doriotiste, se faufilait partout aussi discrètement que dans le métropolitain. Soin air bon enfant, son goût pour la plaisanterie dissimulait une dureté, une maîtrise de soi peu communes. Ils s'ateint engagés dans la L.V.F. en 1941. Ils avaient tenu la steppe et la forêt pendant trois ans. Deckerke y avait gagné sa croix de fer de première classe, lemoine reçut la sienne en ramenant, à travers l'armée rouge, sa section intacte jusqu'à la côte de la mer Baltique, après le désastre de Hammerstein, en mars 1945. Ils ne les avaient pas arrachées de leur poitrine comme certains officiers allemands, non plus que leurs étoiles. Deckerke prétendait rester Oberjunker au-delà de la défaite, et Lemoine Ustuf (I). Ils s'étaient d'abord retrouvés, dans le chaos qui submergeait la Bavière, avec la minorité de soldats et officiers décidés à combattre jusqu'au bout. Avec ceux de la compagnie Kreis anciens de la 7e Brigade d'assaut française et des Hollandais de la SS Niebelungen, ils avaient stoppé les blindés U.S. sur la rivière Amper. Puis, privés de munitions, ils reprirent leur marche vers l'Autriche, mourant de faim, ivres de fatigue, écrasés l'un après l'autre par une torpeur irrésistible, couvrant cependant des étapes de soixante kilomètres et plus. En eux existait une claure certitude: la guerre continuait. Ils ne capituleraient jamais, conformément aux ordres du Führer: Wir Kapitulieren nie ! Lemoine et Deckerke se trouvaient seuls lorsqu'un fermier leur transmit la nouvelle: l'amiral Doenitz venait de signer l'armistice. La rage au cœur ils jurèrent de ne jamais le reconnaître, changèrent de route, remontèrent vers le nord-ouest pour éviter la 2e D.B. qui occupait le pays de Berchtesgaden. Ils marchèrent jusqu'a Stuttgart. Durant le mois de juillet ils travaillèrent contre le vivre et le couvert, dans l'anonymat des équipes chargées de déblayer les ruines de la ville. En août ils traversaient la Forêt-Noire avec d'authentiques prisonniers français qui, las d'attendre les convois promis se rapatriaient par leurs propres moyens. Ils les quittèrent en vue de Baden-Baden et tentèrent de traverser le Rhin. Ils échouèrent à Helmlingen, échappant aux balles de la patrouille qui les interceptait. Lentement mais sûrement, le dispositif de l'adversaire les repoussait vers Kehl ou fonctionnait un centre de filtrage rigoureux. Ils erraient dans la grande plaine du Rhin, entrant dans Kehl, apercevant, de loin, le calicot de dix mètres qui, tendu en travers de la route à la fois ouverte et fermée vers la France, annonçait: Ici, commence le pays de la liberté. Un rire amer les soulevait quand ils apercevaient les chemineaux de leur espèce qui, faisant confiance à l'inscription, franchissaient la frontière pour se faire immédiatement appréhender ! Kehl paraissait occupé par la Légion étrangère. Les deux hommes évitèrent le plus possible ces corvées qui montaient des baraquements, gâchaient du béton, ouvraient des chemins dans la grande tradition des Légions romaines. Si un porteur de Képi blanc les interpellait, parfois, Dekerke répondait en allemand. Puis, ils nouèrent des entretiens plus longs, recherchant avec prudence des informations sur le dispositif qui protégeait le Rhin contre les passages clandestins. La plupart de ces Légionnaitrd parlaient bien entendu l'allemand, mais aussi le flamand, le hongrois et même le roumain... Leur comportement ne laissait pas d'intriguer les deux Français. Ce nétait pas à Bel-Abbès qu'ils avaient appris l'art de plonger et se relever, mais à l'école du Hinlegen auf! March! March ! Le Heil Hitler ! du bras droit, échappant parfois à certains, ne relevait pas d'une intention caricaturale, mais traduisait un conditionnement ancien! Un jour, alors qu'ils se trouvaient sur le

point de renoncer à franchir le Rhin près de Kehl et recherche plus haut, vers le Suisse, un point de passage moins dangereux, Lemoinde et Deckerke virent venir à eux un légionnaire dont la présence leur coupa le souffle... C'était Scania, chef de section dans la 38é division SS Nibelungen qui combattait à leurs côtés sur la rivière Amper, le 29 avril dernier ! Issu d'un Français et d'une Allemande, né en Belgique, naturalisé Française et d'une Allemande, né en Belgique, naturalisé Français, Scania avait servi dans plusieurs unités SS. Hercule d'un mètre quatre-vingt-huit, avec ses cheveux coupés à l'ordonnance, son visage taillé à coups de hache et barré par une énorme moustache rousse, sa voix rauque, ses gestes brusques, il semblait appartenir à l'âge teutonique. Mais il dominait parfaitement quatre langues et, en 1939, venait de terminer ses études d'archéologue dans une université allemande. Il apparaissait encore plus imposant en légionnaire français qu'en Waffen SS. Il marcha droit sur les deux vagabonds et leur dit en souriant: Alors ? On se balade en civil ? C'est pas réglementaire ! Vous foutrai quinze jours dont huit! Stupéfait, lemoinde répéta plusieurs fois: Mais qu'est-ce que tu fous là dans cette tenue ? Tu le vois. Légion étrangère! Et vous?

On se tire vers Paris ! affirma Deckerke.

Le géant haussa les épaules.

Tout à fait idiot! Vous croyez au père Noel ?

Il les contempla longuement et dit encore.

D'abord, dans cet état vous n'irez pas loin!

Puis il y a autre chose, mes p'tits gars. Un Wafflen SS qui veut sauver son honneur de soldat,un honneur que les mecs d'en face vont vachement lui disputer doit choisir entre le poteau et la Légion. Tout le reste c'est de la trahison! Lemoine se gratta la tête et répliqua: Ouais! P'tit vieux, c'est bien joli! Tu as réussi à sauter dans le train ? Mais nous ? Scania avança à leurs côtés pendant plusieurs minutes pui s'arrêta et dit: Ecoutez ! Avec le colonel Jean-Pierre ce marche à coup sûr, à moins que vous n'aye une méchante casserole accrochée au cul. Est-ce que les Ricains vous recherchent pour crime de guerre ? Sûrement pas ! Nous on est des petits, des obscurs ! Pas de sale histoire de prisonniers flingués en corvée de bois ? Aucune combine d'Abwehr ou de S.D. (I) ?

Lemoine haussa les épaules. Nous n'avons jamais fais la guerre avec la peau des autres ! Alors vous pouvez y aller les yeux fermés ! Réfugiés dans les ruines ils passèrent une nuit blanche à tourner et retourner le problème posé sur toutes ses faces. Ils y apportaient la gravité des chevaliers en prière avant l'ordination. A l'aube ils décidèrent de rester des soldats. La fidélité aux armes, seule, dans un monde en train de sombrer dans la haine partisane, restaus l'unique moyen à leurs yeux de sauver l'honneur... Ils s'accordèrent encore toute une journée pour entrer dans la paix de l'irrévocable, puis se présentèrent le lendemain matin au bureau de recrutement que le colonel Jean-Pierre venait d'ouvrir à Kehl. Ils donnèrent des identités de fantaisie, selon l'usage. Pas d'objection... Magasin d'habillement. On ne me leur remit pas d'uniforme, mais du linge et des chaussures neuves, des treillis, des couvertures. Pendant huit jours on les oublia dans une chambrée de la compagnie de passage. Rien à faire. Dormir et manger. Ils en avaient besoin ! Le géant Deckerke ne pesait plus que cinquante kilos, et le petit Lemoine un peu moins ! Leurs pieds blessés guérissaient. Enfin, un matin, Lemoine comparut devant le lieutenant R..... Officier du Deuxième Bureau. Il était jeune, blond, souriant. Il compulsa le dossier d'entrée de l'ancien Waffen SS, releva la tête et demanda : Et bien entendu tu es né à Bâle, io Bahnof-strasse, comme tout le monde ?

Non mon lieutenant ! J'suis né à Zurich ! répondit Lemoine en claquant les talons. L'officier se leva, le tour de son bureau, s'avança et lança un magistral crochet du droit à la mâchoire de Lemoine qui encaissa sans broncher. C'est pour te rafraîchir la mémoire commenta le lieutenant toujours souriant. Ou es-tu né ?

A Saint-Denis !

Bon. J'aime mieux ça ! Est-ce que tu as entendu parler de la Waffen SS ?

Non mon lieutenant !

Un crochet du gauche vint équilibrer l'ecchymose laissée par celui du droit.

Enlève ta chemise ! ordonna l'officier.

Lemoine retira se chemine neuve et présenta son torse en voie de renaissance athlétique. Lève le bras gauche ! Lemoine leva le bras, exhibant la lettre A, tatouée sous l'aisselle par les services sanitaires de Wildflecken (I).

(Les Waffen SS de la Seconde Guerre mondiale portaient ainsi de manière indélébile, même en cas de mutilation, la lettre du groupe sanguin dont ils relevaient afin de faciliter les transfusions urgentes pendant la bataille même. Beaucoup doivent la vie à cette petite astuce. Pendant quinze dans on à présenté ce tatouage comme une marque d'infamie, un signe) Bien. Assieds-toi et parle-moi de ta carrière dans la Waffen SS. Qu'est-ce que vous avez tous, bon Dieu, à la boucler sur votre passé militaire ? Lemoine répliqua d'une voix un peu étouffé : Mon lieutenant un climat de confiance ne se rétablit pas en trois mois ! Raconte ta vie ! ordonna l'officier. Lemoine raconta sa vie pendant plus d'une heure sans rien omettre, entrant dans le détail des combats. C'est bien ! dit le lieutenant. Comme ancien, Waffen SS vous suivrez tout de suite le peloton d'élèves grades et je veux que vous sortiez dans les cinq premiers. Mais, ici, on recommence à Zéro n'est-ce pas ?

J'entends bien, mon lieutenant. Passant de la L.V.F. à la Waffen SS je suis déjà reparti de zéro. J'ai l'habitude ! Une joie profonde l'avait soulevé quand le lieutenant du Deuxième Bureau cessa de le tutoyer après le récit de sa carrière militaire. Par cette petite nuance, il lui rendait son honneur de soldat.

L'effectif légionnaire rassemblé à Kehl atteignait maintenant près de 800 hommes. Quatre-vingts pour cent d'entre eux provenaient de la Waffen SS et leur chef, le colonel Jean-Pierre, ne l'ignorait pas. Prisonnier des Allemands depuis 1940, pour avoir refusé de leur livrer des archives de la Légion étrangère, il sortait de Buchenwald, sans haine.

(De la bête qui suffisait à retirer au Waffen SS tout droit au titre d'homme civilisé. Depuis trois ans, une partie du corps médical français fait campagne pour qu'on rende ce tatouage obligatoire afin de faciliter les transfusions urgentes imposées par la fréquence et la gravité des accidents d'automobile. Il préférait maintenant les guerriers, quelles que soient leurs origines. Il les protégeait donc jusqu'aux dernières limites de la résistance administrative. Une commission russe lui avait un jour réclamé un Roumain, célèbre international de football et criminel de guerre selon l'optique marxiste. Jean-Pierre l'avait discrètement démobilisé et…vendu à l'équipe première de Strasbourg ! Quand il sentait l'un de ses hommes serré de trop près par les flics internationaux, il le faisait comparaître et disait, en le regardant droit dans les yeux : Je vous donne un ordre de mission pour Constance, comme chef d'une commission d'achat. La ville est divisée en deux. Vous traiterez avec les commerçants de la partie suisse. Compris ? Rompez ! Le légionnaire comprenait et… disparaissant ! Jean-Pierre et ses officiers ne tutoyaient pas les anciens Waffen SS. Les vieux cadres non plus. Complètement dépassés par l'arrivée de ces bleus auxquels ils ne pouvaient rien apprendre, sinon les manœuvres de pied ferme à la Française, ils les traitaient en anciens, contrairement à toutes les traditions de la Légion pour qui les recrues comptent moins qu'un ver de terre avant d'avoir fait leurs classes à Bel-Abbès ! Le nom de Bel-Abbès revenait de plus en plus souvent dans les conversations, pendant les corvées, élargissant la vie paisible des anciens Waffen SS sur des horizons exotiques. Un jour, les perspectives de sable blond, palmiers et maison blanches, se mirent à vivre comme une image d'Epinal convertie en dessin animé. Scania qui travaillait comme traducteur à l'état-major de l'unité entra dans le réfectoire en criant : Ca y est ! Les ordres sont arrivés ! Départ pour Bel-Abbès dans trois jours ! Là-bas, instruction accélérée et, hop !... l'Indochine ! Paraît que les communistes sont en train de nous piquer le Tonkin ! Ce n'est pas croyable ! Lemoine et Deckerke repoussèrent leurs gamelles, l'appétit brusquement coupé pour les nourritures terrestres ! Ils regardaient devant eux, par-delà les têtes rasées et leurs yeux cillaient, comme incapables de supporter une lumière de qualité rare soudant des nuages, entre deux tempêtes. Deckerke dit lentement, presque à voix basse : Tout de même, jamais je n'aurais imaginé que l'histoire nous donnerait raison aussi vite ! C'est vrai, confirma Lemoine. Pendant quatre ans j'ai quelquefois douté de la justesse de notre combat contre le communisme. Maintenant je suis rassuré et nous n'avons pas encore perdu une guerre qui continue ! La guerre continuait. Pour Lemoine, Deckerke et les quelques centaines d'ex-L.V.F. ou Waffen SS Française devenus légionnaires dans des conditions dignes du plus délirant des romans policiers, elle devait durer, en Indochine, Jusqu'à Dieu-Bien-Phu, avec, pour certains, une année de combat dans le bataillon de Corée (I) Une autre unité entièrement composée de vaincus de la Libération se battait aussi sur les plateaux ou dans les rizières, du Cambodge à la Cochinchine et l'Annam. Son recrutement avait représenté un événement unique dans l'histoire de la France. En 1946, soucieuse d'éviter aux jeunes condamnés politiques n'ayant pas vingt-trois ans

accomplis la promiscuité des prisons centrales, l'administration pénitentiaire les avait concentrés dans le camp de Struthof rendu libre le départ des Allemands. Puis l'armée leur avait proposé un engagement pour ma guerre d'Indochine en échange d'une promesse de réhabilitation anticipée. La moitié de l'effectif, soit un millier de jeunes gens, s'était portée volontaire, non pour obtenir une réhabilitation estimée superflue mais, plus simplement, pour échapper aux réseaux de barbelés électrifiés. On avait formé ces garçons en B.I.L.O.M. Bataillon d'infanterie légère d'outre-mer entraîné la troupe au camp de Fréjus, avec un encadrement provenant de l'armée de carrière. Ce Bat d'Arf. De réprouvés politiques, unique en son genre, s'était embarqué à Marseille, sur le Pasteur, le II décembre 1948, à l'effectif de 900 hommes commandés par un capitaine Tap qui devait se signaler à la fois par son courage et son humanité. Soumis à la règle des Bat d'AF. Solde réduite, pas d'insigne ni de fanion d'unité, pas de permission, pas d'avancement possible pour les anciens officiers de la Waffen SS qui ne dépasseront jamais le grade de caporal le B.I.LO.M. Se battait avec courage et intelligence, mais ni plus ni moins que les autres unités de brousse bien commandées. Jugeant cette situation humiliante et contraire à son idéal de guerrier, Le Brix un ancien Ustuf de la division SS Charlemagne avait déserté le B.I.L.O.M. pour rallier la Légion étrangère qui, selon lui, se battait plus souvent et mieux que l'unité officielle de reprouvés, sans attendre sa dissolution qui devait être prononcée en 1950. Engagé dès la première heure dans la L.V.F. devenu officié dans la division Charlemagne, Le Brix avait terminé la guerre en combattant dans Berlin. Blessé deux fois sur le front de l'Est, une fois en Russie en tentant de s'évader de Tambov, grand, maigre, visage émacié, front bas, le regard gris, affuté, d'un tireur infaillible, Le Brix répondait à ceux qui lui demandaient quel était le sens de son engagement dans cette guerre : C'est la guerre de cent ans ! Voyer mon crâne ! Il montrait son chef déplumé et ajoutait : A la fin il restera un Maître du monde. Un seul. Blanc ou Jaune. Je me bats pour que les Blancs gagnent. Tous les blancs. Même les Ricains et les Anglais qui m'ont straffé avec leurs avec leurs avions en Allemagne. Avec les Allemands, les Piafs ce sont mes frères de race. Egoïsme racial et total ! Je me battrai pour ça tant que je pourrai tenir un flingue ! Au terme de son premier séjour de trois ans en Indochine, Le Brix regagna la France en compagnie du sergent Lemoine et du caporal Deckerke qui servaient dans le 2eme étranger. Ils furent insultés sur les quais de Marseille par une délégation communiste. L'ancien Untersturm-Fuhrer de la division SS Charlemagne dit à Deckerke : On ne répond pas. On leur fera la peau en repartant. Ils se séparèrent en gare Saint-Charles. Lemoine partait pour paris. Quelques jours après son arrivée il aperçut, tôt le matin, et par le plus grand des hasards, Gabin attablé à la terrasse d'un café, boulevard des Invalides. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, jour contre joue, dans un élan que l'émotion rendait silencieux, et restèrent longtemps sans parler, assis l'un en face de l'autre. Puis Lemoine demanda : Qu'est-ce que tu fous là ?

Gabin jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre. J'attends l'heure d'ouverture pour visiter les Invalides. Ils t'hébergent ? Non. Je recherche les drapeaux de la L.V.F. Lemoine fut saisi par le fond de mélancolie qui baignait le regard de son camarade. Soldat, puis sous-officier de carrière, Gabin s'était engagé dans la L.V.F. après avoir servi dans l'infanterie coloniale sous l'IIIe République. Il y avait gagné la croix de fer pour sa fameuse défense de Murovo … A la tête d'une trentaine d'hommes, luttant toute la nuit, il réussissait après un combat acharné, à mettre en fuite plus de cinq cents partisans qui appuyés par deux automitrailleuses, attaquaient ce gros village, point d'appui de la L.V.F. sur le bord de la Berezina. Impressionnée par le style de ce combat la Wehrmacht lui avait accordé une grande publicité, livrant Gabin à la curiosité des correspondants de guerre de tous les journaux européens de l'époque. Passé ultérieurement dans la division Charlemagne, Gabin devait terminer la guerre avec le grade d'Untersturmfuhrer et, bien entendu, prisonnier des Russes. Tu recherches les drapeaux de la L.V.F.demanda lentement Lemoine… pour le compte du gouvernement ? Penses-tu ! Pour mon compte. Faut bien avoir quelque chose dans la vie ! Pas marié ? Pas d'enfants ? Pas de boulot ? Gabin hocha la tête. Non seul. Boulot ? Un peu de tout depuis ma sortie de tôle… Vendu des crayons dans le métro. Passé chez Moise comme tout le monde (I)…

Vers 1947-1948, l'entreprise Moise prenait systématiquement à son service les collabos sortant de prison. Par charité ou sympathie, affirment les uns ; pour exploiter à bas prix une main d'œuvre non protégée, affirment les autres. Les Nostalgiques ne comportant aucun jugement de valeur nous ne saurions nous prononcer sur l'affaire. Les betteraves dans l'Oise. Pointeau dans une usine. Veilleur de nuit. Maintenant pion dans une boîte à curés… Lemoine contemplait son camarade avec intérêt et méditait sur sa tenue forte insolite. Gabin portait une veste d'officier de la Wehrmacht dépouillée de ses insignes et pattes d'épaulettes, teinte en noir et ornée du ruban rouge de la campagne d'hiver 1941-1942, des pantalons noirs d'officiers de Panzer, un peu luisants à force d'avoir subi l'attaque du fer à repasser pour en souligner le pli qu'ils gardaient mal, des souliers et des gants de couleur noire également. En guise de porte-documents : une sacoche d'officier français. Avec cette tenue et ta voix de commandement tu ne dois pas manquer d'autorité ? murmura Lemoine en souriant. Les curés le savent ! M'aiment bien. Ne coûte pas cher. Mais je les lâche à la fin du mois. Chercher autre chose. Je ne m'adapte pas, tu comprends ? La vie civile et Gabin cava pas ensemble ! Pique une tête dans la Légion ! Actuellement le 2e étranger c'est la Waffen SS ! Gabin haussa les épaules sans répondre, ne voulant pas affliger son camarade.

Il partageait en effet le point de vue communiste sur la sale guerre d'Indochine ! Il se leva, jeta quelque monnaie sur la table et dit : Allons chercher nos drapeaux. Ils pénétrèrent dans l'église Saint-Louis. Ils allaient et venaient, la tête douloureusement renversée en arrière, seuls visiteurs à cette heure matinale. Gabin s'arrêtait et repartait, soulignant ses stations et sa marche par les coups impérieux de sa canne qui sonnaient sur les dalles. C'était une canne sculptée, énorme, d'ancien camelot du roi. Lemoine contemplait ses cheveux gris, presque blancs, et pensait : C'est vrai que nous commençons tous les deux à prendre de la bouteille ! Si l'un de nos drapeaux est aux Invalides, comme le prétend Maussin, murmura Gabin, ils l'ont planqué dans les archives du musée de l'armée. Faut absolument que je vois le conservateur ! La L.V.F. possédait deux drapeaux. Offert par le journal Paris-Soir en 1941, le premier, de format étendard, sans motif d'angle, portait uniquement l'inscription : Légion des Volontaires Français. D'après René Johnson, l'antiquaire du quai du Louvre, dit Gabin en quittant l'église, on l'aurait retrouvait à Berlin en 1945. Un type des commandos Fernay le portrait enroulé autour du corps. Un pitaine français de la Sécurité militaire aurait aperçu le rouge qui dépassait, fait déshabiller le gars et piqué le drapeau. Serait chez lui à paris. Planqué. Lemoine haussa les épaules et dit : Idiot : Presque tous les types de Fernay ont été pris par les Russes le 2 mai 1945 autour de Potsdamer Platz. Tu vois ça d'ici, le SS Français qui se balade dans Berlin après la bagarre, avec le drapeau en guise de chemise ? Non, mais ! Il se frappa le front d'une main éloquente. Le second drapeau de la L.V.F. remis, celui-là, au capitaine De messine par le général Bridon, ministre de la Défense du gouvernement français, le 29 août 1943, appartenait aux modèles réglementaires. IL lui manquait seulement, et pour cause, les mots République Française. Son destin faisait l'objet d'une autre légende. Après l'évacuation de Kôslin, en Poméranie, le général Puaud en aurait détruit la hampe et enroulé l'étamine autour de son corps (toujours ce romantisme militaire : drapeau poitrine de général l'esprit et la clair !)… Blessé pendant l'attaque du cimetière de Belgard, capturé par les Russes le jour suivant, mort en U.R.S.S. Puaud disparut sans laisser de trace, mais le drapeau, officiellement rendu par Staline au Gouvernement provisoire de la République figurait maintenant dans les archives du musée de l'armée attendant, pour apparaître dans son catalogue, la réconciliation des guerriers de France ! Ignorant une troisième légende le drapeau caché avant le départ pour le front en févier 1945 par Jean comte de Mayol de Lupé, aumônier de la division SS Charlemagne, chez les paysans d'un village voisin de Wildflecken ou il serait encore Gabin se dirigeait maintenant vers les bureaux du musée de l'armée. Il dit : Si j'arrive à le voir… ferai bien parler ce foutu conservateur ! A la manière dont ils furent accueillis, Lemoine comprit que son camarade en assiégeait depuis longtemps le cabinet ! Du plu loin qu'il les aperçut l'huissier cria, sur un ton rouge, et en les chassant préventivement d'un revers de bras : Monsieur le conservateur ne reçoit pas ! Ils firent demi-tour et se retrouvèrent dans la rue. Gabin poussa un soupir et dit : Un soir… me laisserai enfermer dans les Invalides…. Retrouvai le drapeau s'il est là ! Essaye de récupérer l'autre, conseilla Lemoine… C'est peut-être plus facile… Un particulier, ça peut devenir. Compréhensif. Gabin serra les poings. Celui-là…. Coûtera cher… Drapeau conquis sans combat… coups de pied dans le cul ! Une fureur inquiétude le soulevait maintenant. Il marchait, raide, bien sanglé dans son fantôme d'uniforme noir, à la manière de ces vieux officiers de cavalerie qui portaient des corsets de cuir au siècle dernier. Lemoine pensait : J'ai l'impression que mon ami Gabin ne fera jamais un bon civil ! Un orage en formation accablait Paris. Nuages à ventre noir et lèvres bleues. Coups de vent chaud. Lumière glauque sur les ardoises des toits. La rue sentait la poussière et le pétrole. Ils traînèrent à travers la ville durant tout le jour, burent beaucoup et, vers les dix heures du soir, échouèrent au café Wepler, place Clichy. Lemoine disait tu te souviens du capitaine Estelle qui s'est fait descendre entre Krutchka et Krugloje, en même temps que le petit prince de Polignac ? Gabin enchaînait : Tu te rappelles du toubib Delouis piqué par les partisans ? Revenu trois mois après. Parait qu'il est établi en Afrique du Nord… La litanie des souvenirs allait son train. Comment s'appelait donc le fumiste qui, à Oreskovichi, chantait la messe sur l'air des morpions à la demande de Popofs ? Cipriano Molinieri. Ah oui, c'est vrai ! Et comment s'appelait l'autre qui lui servait de coadjuteur ? Lafurs ! Gabin témoignait d'une étonnante mémoire en tout ce qui touchait à la vie militaire. Dès que leur entretien franchissait le cap des geôles russes et françaises Gabin semblait passer sur un plan intemporel. Les contours de son existence épousaient des formes floues. Voyage au bout de la nuit Veilleur de nuit... Betteraves… Ecoliers turbulents… Drapeaux…. C'était le premier drapeau de la L.V.F. que je défendais à Murovo, celui qu'ils ont volé, dit-il lentement, d'une voix très basse, un peu rauque… L'orage qui pesait sur Paris depuis le matin allumait deçà delà des flashes bleus et verts. Le tonnerre grondait doucement, faisant écho aux rumeurs telluriques du métropolitain. Gabin, soudain, se redressa, tendant à bloc les coutures de son pseudo-uniforme, et cria d'une voix formidable : Envoyez les couleurs ! Le commandement parut s'opposer à quelque péril menaçant cette foule d'hommes et de femmes pressé autour d'eux, et fit sursauter jusqu'aux consommateurs les plus éloignés de la terrasse. J'ai fait envoyer les couleurs quand tout semblait foutu, poursuivit Gabin sur le même ton. Cinq cents partoches sur le dos à une heure du matin !... Nos fortifications ? Palissades de pieux bien sacs. Les partisans y ont foutu le feu ! Caporal Baudin et trois hommes : alerte au feu !

Feu partout ! Les F.M. tiraient. Fallait changer les tubes toutes les minutes tellement ça chauffait ! Parle plus bas, dit Lemoine, tu ennuies les gens avec nos histoires ! M'en fous ! Je gueule comme à Murovo ! ! ! On a éteint le feu. Partisans en prenaient un sacré coup ! Les chapkas sautaient en l'air. Les vivants marchaient sur les macchabées ! Alors ils ont amené deux automitrailleuses ! Quelques jeunes gens s'étaient avancés vers leur table et se formaient lentement en cercle, autour d'eux. L'orage grondait. La tension électrique de l'atmosphère augmentait et faisait courir, à fleur de peau, des ondes frémissantes. Gabin élargit démesurément un geste du bras pour affirmer sa surprise et renversa le verre de son ami qu'il prenait à témoin devant cette apparition de deux automitrailleuses au cœur de la nuit : D'où sortaient-ils deux blindés, ces salopards ? On avait ratissé la forêt pendant deux mois et ils amenaient de la forêt deux blindés en état de marche ! Jamais vu ça ! Voilà les partoches ! Caporal Ramy a foutu le premier en l'air d'un coup de PAK. Un seul obus ! Pan ! Dans le moulin ! C'est du bidon ! affirma avec insolence un des jeunes gens groupés autour d'eux. Lemoine remit d'un coup sec son képi blanc de légionnaire sur la tête, se dressa, impressionnant malgré sa petite taille, grâce à ton torse de gorille ceinturé de muscles qui tendaient l'uniforme, marcha vers le contradicteur et l'élimina par une magistrale paire de gifles. Le regard posé sur l'univers des steppes, le mystère de la forêt russe, Gabin planait au-delà de l'incident. L'autre blindé tirait… Sa mitrailleuse découpait la porte en pointillés. Impossible de l'avoir celui-là ! Trois cents partisans gueulant : Hourré Staline ! … Dès que la porte céderait, fonceraient dans le poste. Dix contre un au corps à corps, on était foutus. Alors on à hissé le drapeau de la L.V.F. et j'ai dit aux gars : on chante la Marseillaise ! On ne l'a pas chantée. On la gueulée. Un puissant coup de tonnerre éclata sur la colline de Montmartre. La pluie se mit à tomber. Les consommateurs qui résistaient encore sur la terrasse refluèrent vers l'intérieur du café et, au lieu de s'asseoir, s'agglomérèrent à l'auditoire déjà formé. Un homme dit, en désignait Gabin : Il est saoul ! Lemoine repartit en avant, prit l'inconnu sous les aisselles, le transporta à bras tendus hors du cercle et le jeta dans l'escalier du sous-sol. Les femmes poussaient ces cris aigus qui précèdent les bagarres. Les hommes prenaient des attitudes contradictoires : Sont des collabos, faut les virer ! Conseillaient les uns. Laissez-le parler. C'est intéressant ! Répliquaient les autres. Gabin continuait à raconter l'affaire de Murovo sur le mode épique et un ton réunion publique Lemoine n'arrivait pas à le faire taire…Des hommes serraient les poings et criaient : Salaud ! Traître ! Boche ! Vendu ! Lemoine faisait jouer ses muscles, le képi blanc en bataille, prêt à jeter la table dans les jambes des premiers assaillants. Mais les civils ne marquaient pas la moindre envie d'affronter ce légionnaire et cet homme dont la tenue insolite se cuirassait de toute l'histoire ou de toutes les légendes drapées depuis des années autour de la SS noire. Enfin le gérant apparut, fendant la foule et dit : Messieurs, le Wepler n'est pas un bistrot pour légionnaires ! Ici, pas de bagarre ! Ou vous partez, ou j'appelle la police ! Si vous appelez la police je vous fais pour cent mille francs de casse ! répliqua Lemoine d'une voix hargneuse. Mais on vous a assez vue ! On s'en va ! Ils sortirent au coude par l'espace libre que la foule frayait progressivement au-devant d'eux. La bagarre n'eut lieu que plus tard, dans un petit café hanté par des souteneurs et des nègres américains ou Gabin racontait, une fois de plus, la défense de Murovo… Murovo, village oublié sur les bords de la Berezina, ou rien n'avait changé depuis l'époque de Pierre le Grand jusqu'à l'arrivée de la L.V.F… Les isbas couvertes de chaume fumant dans les petits matins bleus… Des canards prenant paisiblement le fil du courant. Chevaux hennissant devant les abreuvoirs. Filles allant nu-pieds et robe de lin blanche… Odeurs de bois brûles rappelant celles de la Provence. Ciel d'été aux couleurs pathétiques quand venait le soir. Crépuscules enivrés par le parfum rare des orchidées. Et puis, une nuit…. Gabin défenseur de Mur ovo et son camarade Lemoine terminèrent leur nuit, las mais joyeux, au poste de polie de la rue de Tourlaque !

Sous le Pont-Neuf, la nuit paraît plus dense que sur la colline de Montmartre. Ici elle se charge d'humidité gluante. Les remous du fleuve viennent lécher les quais, laissant sur la pierre grise les langues de feu qui résument les lumières de la ville. Un brouillard noir rampe au pied des parquets. Rien sur le fleuve. Masses informes sur les berges. En les approchant on identifierait des cageots de légumes vides. Des planches. Des planches. Des sacs de jute transpirant l'humidité. Parmi ces formes statiques une masse sombre se déplaçant par petites secousses, au ras du sol. Impossible de distinguer les traits de l'homme. Mais il est facile de comprendre qu'il fut très grand au cours d'époques antérieures. Actuellement, ce buste athlétique, bâti sous de larges épaules, émerge directement du pavé. La partie droite possède une rigidité de statue. Le bras replié sur la poitrine ne donne plus signe de vie. Le bras gauche, anormalement développé par un usage intense, sert d'organe de propulsion... La main s'appuie sur le pavé, soulève le trouc et le projette en avant mais de biais. Ces bonds successifs s'apparentent à la démarche du crapaud et du crabe. Un examen attentif montre que la vitesse avec laquelle se déplace l'homme-tronc dépasse ce qu'on en pourrait attendre. Les voyeurs qui du haut des parapets, cherchent à surprendre les amoureux, distinguent mal cette portion de clochard qui se meut à leurs pieds. C'est peut-être une bête ? Un humanoïde qui n'a pas encore découvert la station verticale et que cinquante millions d'années séparent d'eux... L'homme s'appelle Jean Benvoar. Il est né d'un facteur rural et d'une paysanne, le 15 mai 1920, en Bretagne, à Tonquedec. A l'aube du 1er décembre 1941, il se trouvait à l'orée de la lande Grosvater, près de Djukovo, à 60 Km de Moscou, tireur à la mitrailleuse, avec l'Algérien

Tahire, Frangère et de Lara. A la pointe de l'aube de thermomètre est descendu à 51° au-dessous du point de glace. Le lieutenant Genest, du 1er bataillon, à crié ; En avant la L.V.F. ! Benvoar se porte en avant sous une tempête d'obus. L'adjudant Charlot tombe. Frangère tombe. Une torpille arrache la jambe gauche de l'Algérie Tahire. Benvoar voit disparaître avec étonnement un doigt de son gant main gauche, avec le pouce qu'il contient. Il avance toujours en tirant quelques rafales. Puis une balle lui pénètre l'aine. Ressortant par les reins elle ne l'empêche pas de marcher. La sensation de Brûlure du début, seule, persiste et produit un contraste presque agréable avec ce froid noir qui mord les extrémités. Benvoar à déjà parcouru plus de trois cents mètres en direction de Djukovo. Les torpilles pleuvent toujours, soulevant tumultueusement de hautes colonnes de neige grise. Personne autour de lui. La Frange avancée lancée par la 4eme compagnie s'est figée loin derrière lui. Benvoar ne réfléchit pas. Il avance comme ses ancêtres les mobiles de 1871, les fusiliers bretons de 1941. Il à reçu l'ordre de prendre Djukovo… Soudain : coup de massue sur le crâne ! Il ne souffre pas autant qu'il s'y attendait, poursuit pendant quelques mètres, retire son casque. Dans la voûte d'acier un trou large comme le poing à laissé passer les onze éclats qui son maintenant logés dans son cerveau. Il pose le trépied de la mitrailleuse lourde au pied d'un arbre et s'abat tout d'une pièce, le nez en avant, terrassé par l'hémiplégie traumatique. Le thermomètre est descendu à 59° au-dessous de zéro. L'homme va rester pendant quarante heures à demi enfoui sous la neige de la lande grosvater, jusqu'à ce qu'une patrouille allemande, apercevant le trépied de mitrailleuse, abandonné, découvre son corps et le remette aux infirmiers. Un poignard glissé entre les dents. Un verre de schnaps dans le gosier. Benvoar se réveille et reperd connaissance aussitôt. Il en sera ainsi dix fois par jour et pendant des jours et des jours. Quand les infirmiers le déchaussent, la chair de ses pieds noirs s'arrache en même temps que les chaussettes. On l'évacue par autochenille. Les chaos le jettent sur Français qui, avec ses deux balles dans le ventre, gémit et réclame à boire. On les dépose dans une église orthodoxe. Frangère boit tout le contenu d'un crachoir qui se trouve à sa portée et meurt. Un train non chauffé emporte Benvoar jusqu'à Brest-Litovsk. L'hôpital n'est qu'un charnier avec les centaines de membres amputés amoncelés dans les couloirs. Les chirurgiens se disputent le matériel pour scier, tronçonner, désosser, scalper. Sur la table d'opération ils amputent Benvoar des deux jambes et des quatre doigts de la main gauche. Les éclats d'obus dans le crâne ? Impossible ! On verra plus tard…. Les Allemands l'embarquent dans un Junkers 52 avec une infirmière qui l'alimentaire à la sonde car la moitié droite du corps paralysée par l'hémiplégie maintient les mâchoires bloquées. Paris. L'hôpital Foch. Draps blancs. Salles claires et chaudes. Les grandes dames de la collaboration, Tante Annie femme d'un riche industriel de l'Est ; Princesse Galitzine, Mme B., se penchent sur le premier grand mutilé de la L.V.F…. Gerbes de fleurs bleues, blanches et rouges… Nos blessés !... Nos héros ! Allons enfants de la Patrie !... Garde à vous !... Voici François de Brinon, ambassadeur de France pour les territoires occupés, avec Lièvre son chef de cabinet. Voici l'affreux Westrick de l'ambassade d'Allemagne…. A Benvoar, le Grand Reich millénaire reconnaissant ! ! ! … Voici les Jeunes de l'Europe nouvelle apportant la grâce souriante de leurs fort jolies filles. Les jeunes doriotistes. Les Franc-gardes de Bucard. Les journalistes. Périssoire. Le matin. Le petit parisien. Signal. Les actualités. Les micros. Monsieur Benvoar, quelques mots pour la Continental-Films… Voitures officielles. Haie d'honneur. Le ministre Benoist-Méchin salue le premier Français qui de son sang, vient de rédiger une nouvelle page de son Histoire de l'armée allemande. Il lui remet la médaille militaire. . . Légionnaire animé d'un ardent sentiment du devoir, engagé dans la Légion tricolore à dix-huit ans (I) s'est, dès le début, fait remarquer par son courage au feu, Le 1er décembre 1941, au cours d'un violent combat… Signé : Général Galy… Fermez le ban ! Benvoar est proposé pour la Légion d'honneur, à titre militaire… Pénétrant dans l'hôpital par la petite porte, sa mère, paysanne craintive et sage, se demande ce qu'il faut penser de toute cette gloire et de quoi seront faits les lendemains ! Le médecin chef lui dit : Si je retire les éclats de la boîte crânienne c'est, certitude, la cécité ou la mort. Que décidez-vous ? Laissez-le comme ça, murmure la mère. Avec le temps il s'en tirera bien tout seul. Jean est un gars solide. Jean repose sur son lit, martyrisé par d'effroyables maux de tête, mais la poitrine constellée de décorations : la médaille des blessés en or, la médaille de guerre légionnaire avec palmes, la médaille militaire française ; bientôt la Légion d'honneur. Un colis du Führer ! Crie Benvoar de sa voix autoritaire. Il a touché le premier colis du Führer le jour de Noel 1941, à Best-Litosk. Pendant qu'on l'amputait sans anesthésie il a vidé d'un tait la bouteille de champagne qu'il contenait. Depuis, les colis du Führer se multiplient d'une manière surprenante. Seule une bouteille de champagne peut, quotidiennement, le distraire de ses souffrances ! Août 1942. Il se lève enfin, porté dans les bras des infirmiers, comme un enfant. Ils le déposent dans une automobile officielle. Une voiture de mutilé l'attend au débouché de l'avenue de Wagram. On le pousse vers l'Arc de Triomphe. Voici Jean Benvoar, fils d'un facteur rural et d'une paysanne, installé sous la voûte historique, face au Soldat inconnu. Une musique militaire allemande joue la Marche de Badonviller. Une section lui présente les armes. Une partie des Parisiens lui tourne le dos, mais l'autre applaudit. Puis la L.V.F. descend les Champs-Elysées, poussant devant elle Jean Benvoar dans sa petite voiture. Mais avant d'arriver aux Invalides ou la cérémonie va s'achever dans la cour d'honneur, avec les ministres, les généraux, les ambassadeurs et la Garde républicaine en grande tenue présentant les armes, le mutilé s'abat en avant, terrassé comme chaque jour, pour plusieurs heures, par l'épilepsie traumatique. On l'évacue. Cependant pour Jean Benvoar, c'est le 27 août 1942 que le jour de gloire est arrivé. La crise d'épilepsie traumatique ne le surprend jamais à l'improviste. Elle monte lentement et se manifeste dans la partie

gauche de son corps, la seule douée de sensibilité, par un mouvement plus accentué de la circulation. Une angoisse folle le prend alors à la gorge et lui laisse le temps d'appeler à l'aide. Au secours ! crie Jean Benvoar. Mais le cri, cependant puissant, tombe à plat le long du quai, écrasé par la rumeur des halles en pleine activité à cette heure avancée de la nuit. Si quelque voyeur l'entendait, d'ailleurs, il hausserait les épaules et dirait : Tiens encore un clodo qui s'est saoulé la gueule… Benvoar se trouve seul sous le Pont-Neuf. Il y réside depuis six mois, assisté par deux autres clochards sans lesquels cette moitié de tronc qui représente un homme vivant reposerait dans la fosse commune…., Peau-de-bique mesure un mètre quatre-vingts, comme lui autrefois et, doté d'un membre viril peu commun, honore ces dames de la Halle, la nuit, dans la cour des maisons endormies ou les caves à fruits. L'effroyable odeur qu'il dégage dans un rayon de quinze mètres ne gêne pas celles qui bénéficient de ses faveurs, car elle se fond dans l'ambiance agressive des tonnes de bananes mûrissant à la limite de la fermentation. C'est d'un bon rapport. Peau de bique ravitaille ainsi Benvoar en oranges avariées, bananes pourries et, surtout, vin loyal. C'est un connaisseur. Benvoar aussi. Le père Albert, plus modeste, fait les poubelles. C'est un ancien professeur de collège qui a choisi la liberté. Il porte toujours deux cannes, dont une canne-épée. Un trio de clochards doit se défendre car leurs biens sont menacés chaque nuit. Benvoar, lui, ne possède qu'un tas de vieux journaux dont il matelasse les deux pantalons, portés l'un sur l'autre et qui remplaçant des semelles de soulier. Malgré cette protection, ses fesses saignent dès qu'il avance en traînant sur le pavé. Sa technique de marche crapaud-crabe est bien au point, mais il manque d'entraînement, son rayon d'action reste trop limité pour aller aux poubelles comme le père Albert. Pour ne pas se trouver totalement à la charge de ses compagnons il veille sur leur modeste bagage, sauf quand la crise d'épilepsie traumatique le terrasse. Jean Benvoar à lancé un dernier appel et s'est abattu, foudroyé par le mal au bord du quai. Sa tête pend au-dessus de l'eau. S'il s'agitait il glisserait dans La Seine. Mais le risque en est nul. Ses crises le paralysent totalement et il ne bouge pas plus qu'une pierre tandis que son cerveau, incapable de transmettre un quelconque signal moteur, veille pour sont compte, forge d'effrayants cauchemars ou se penche sur son passé… En 1943, il vivait à Rennes, comme un prince, dans un hôtel réquisitionné par les Allemands, avec un infirmier attaché jour et nuit à sa personne. Ses malheurs commencèrent lorsque les Américains investirent Saint-Malo. Il lui fallut déguerpir dans sa petite voiture, tantôt poussé par quelque gamines des J.N.E., un soldat allemand en retraite, voire un jeune maquisard, tantôt tiré par un fiacre, un cycliste, un chien. Il parcourut neuf cents kilomètres de Rennes à Uzés, via Paris et perdit en même temps ses deux pistolets 7,65 et sa voiture de mutilé, les pistolets en tirant sur l'avion qui l'attaquait, la voiture par impact de balles dans les roues. Il ne pouvait plus réaliser son rêve : mourir mais en tuant tous ceux qui lui ouvraient la route du cimetière ! Il changea de tactique, se fit passer pour un grand mutilé du drôle de guerre. Sa veste L.V.F. privée de l'aigle et des écussons pouvait donner le change dans la confusion générale… Un vieux numéro de Paris-Soir, qui présentait son portrait en première page et sur quatre colonnes, le dénonça. Des gendarmes débonnaires le placèrent dans un asile de vieillards ou six F.T.P.vinrent le capturer quelques jours plus tard. Un bonhomme ventru qui portrait des galons d'adjudant sur sa veste de chasse lui dit :

T'as de la chance d'être dans cet état salope, sinon… Benvoar lui arracha son étui à revolver, le lui jeta à la tête en criant : Fous le camp sur le front, lâche ! On battit copieusement l'homme-tronc avant de le remettre aux gendarmes une fois de plus. Direction Nîmes. A l'hôpital, gardé par trois G.M.R. s'ébaudissent : Tu fais plus ton malin, fumier… Benvoar saisit les parties les parties sexuelles du brigadier et les tord jusqu'à le faire hurler à la mort. Les deux autres le jettent à bas du lit, le frappent à coups de poing et de pied. Le lendemain, c'est un infirmier qui vient lui cracher au visage. Benvoar arrache la barre de cuivre du lit et assomme l'insulteur . . . 90 jours de cellule. Quatre murs humides. Un reflet d'aube naissante. Les rats remontent des égouts par le trou des ordures. Pendant un mois, une énorme bête de plus de quarante centimètres de longueur lui tiendra compagnie, accroupie au bord du trou, attendant, pour se nourrir, l'heure de la défécation quotidienne ou la mort de l'homme. Toujours accroupi sur ses moignons de jambes, Benvoar sent que la dernière possibilité de porter un jour des prothèses lui échappe. Elles se recroquevillent en effet, de plus en plus, sous le poids du corps jusqu'à prendre la forme de deux virgules. De son crâne, par la plaie non refermée, s'échappe chaque jour un gros caillot de matière putride qu'il doit racler avec ses doigts et rejeter dans le trou aux rats… Il passa devant la cour de justice de Nîmes. L'avocat général le désigna du doigt aux jurés en s'écriant : Le déchet humain que vous avez devant vous, Messieurs, représente la quintessence de la trahison, et c'est vous qui trahiriez la cause sacrée de la Patrie offensée si, en jugeant, vous vous laissiez aller jusqu'au plus léger mouvement de pitié… Résultat de ce mouvement d'éloquence : travaux forcés à perpétuité ! Un petit Waffen SS qui passait après lui fut tout heureux de s'en tirer avec vingt ans ! On le transféra au camp de Mauzac… Apocalypse concentrationnaire. Les tuberculeux crachant leurs poumons. Les fous se prennent pour Hitler. Les syphilitiques exhibent leurs plaies non soignées. Un lépreux, ancien gouverneur des Colonies françaises, perd ses dernières phalanges en saisissant sa gamelle. Peu de choses dans les gamelles. Pâté de tripes non vidées. Pas de pain durant des mois. Eau contaminée par les animaux crevés et jetés sciemment dans les citernes par certains gardiens. C'est l'horreur, la famine, la maladie et la mort… A la centrale d'Eysse il connaît un régime plus doux. On les laisses libres de se traîner sur son derrière, delà, à la recherche des mégots, et ses moignons se

contactent de plus en plus. Les gardiens disent : De toute manière il ne foutra pas le camp bien loin ! Les médecins consentent enfin à s'occuper de lui et tentent de redresser les moignons maintenant complètement effacés sous le tronc. On l'opère sept fois… Couper partiellement les tendons. Attacher un poids au moignon en extension. D'abord cinq kilos et finalement vingt. Plâtrer. Une semaine plus tard ou brise le plâtre, on coupe, on replâtre. Pas d'anesthésie possible. Benvoar n'a pas de religion mais se demande parfois si les martyrs ont connu des épreuves comparables à celles qu'il subit depuis six ans déjà. Puis l'extrémité de ses moignons commence à pourrir. Dans la chambre qu'il partage avec deux assassins authentiques règne une odeur effroyable. La sœur de charité qui s'occupe d'eux se répand en reproches : Vous ne vous lavez jamais, Benvoar, comment peut-on être aussi sale ! Et elle ouvre la fenêtre ! En 1946, Benvoar apprend que sa peine est ramenée à dix ans de réclusion. On le libère d'Eysse le 13 juillet 1947. Il possède alors pour toute fortune : deux pantalons portés l'un sur l'autre et blindés par de vieux journaux, un veston et une chemisette offerts par ses camarades, un pécule de mille francs, un solide capital en mégots. L'administration n'a pu ou voulu lui dire fabriquer des prothèses, quant à la voiture pour infirme… autant rêvé d'une Rolls Royce ! Mais l'heure de la liberté à sonné. Deux gardiens saisissent Jean Benvoar dans leurs bras, le déposent sur le seuil de la porte de la prison et lui disent : Allez-vous en ! Comment voulez-vous que je m'en aille, et ou voulez-vous que j'aille ? Ils le ramènent à l'intérieur de la détention et les démarches administratives commencent… La préfecture de l'Ille-et-Vilaine dont dépend le dernier domicile connu refuse tout crédit pour le voyage. Paris ne connaît pas Jean Benvoar. La Croix Rouge se récuse… Enfin, deux femmes charitables de cette organisation, agissant pour leur compte propre, viennent à la prison, prennent livraison de l'homme tronc, colis vivant qu'elles déposent en gare d'Agen, dans le premier train en partance pour la capitale. Benvoar se retrouve dans la salle d'attente d'une gare parisienne, guignant les fauteuils que, dès six heures de l'après-midi, occupent les habitués de la cloche. Mais il prétend voir du pays et demande aux ramasseur de vieux papiers qui possède un landau : Tu ne peux pas me transporter jusqu'à la gare de l'Est ? Le clochard soupèse l'infirme d'un regarde exercé et annonce le tarif : Ce sera un sac de mégots. Marché conclu. Benvoar entame son capital. Installé dans le landau anglais qui garde encore quelque noblesse pour avoir transporté des enfants riches, il fait son entré en gare de l'Est. Il y reste deux jours, crevant de faim, malgré le sandwich dont une petite marchande ambulante de bonbons lui a fait cadeau. Mais les gares ne mènent nulle part dans Paris pour un infirme qui tente fortune… Et c'est ainsi qu'un matin Jean Benvoar se mit en route en direction de la Seine en empruntant le boulevard de Strasbourg. Il se traînait sur les fesses, progressant grâce à une puissante détente du bras gauche, seul membre disponible puisque toute la partie droite du corps restait paralysée. Il avançait le plus possible par bonds successifs, empruntant au crapaud sa dynamique et au crabe sa progression oblique. La bave qui traduisait son effort coulait sur le menton. Il allait, hirsute, sale, les fesses ensanglantées, farouche et révolté, ne tendant jamais la main au nom d'une charité à laquelle il ne croyait plus. Et, après une longue journée de voyage, il atteignit enfin le Pont-Neuf, patrie des hommes libres… l'aube point sous le Pont-Neuf. Les premiers clochards, ceux qui n'ont pas de métier défini comme les ramasseurs de vieux papiers chiffons, par exemple, regagnent leur couche de sacs posés sur des couvercles de caisses. Jean Benvoar sort de son coma familier. Il aperçoit l'eau clapotant sous ses yeux. Il pense : Un jour ou l'autre je me foutrai bien dans la flotte. Trois bonds de crapaud et le voici hors d'atteinte de la mort, une fois de plus. Il traverse le quai en diagonale, rentre sous l'abri du pont, cherchant des yeux Peau de bique et le Père Albert. Ses deux amis ne sont pas encore revenus…. Il frissonne. Le petit jour gris affûte ses pointes de glace. Benvoar enveloppe sa poitrine puissante dans un journal. Pendant longtemps il fouille dans les vieilles caisses qui dissimulent le bien de la communauté. Il y trouve les réserves de mégots dont il assure le ramassage mais pas la plus petite banane pourrie, le moindre morceau de saucisson avarié. L'estomac de l'homme crie famine. Il attend avec impatience Peau de bique qui tarde à quitter les Halles. Alors il ferme les yeux. Qui dort dîne !... Au bout d'un temps inappréciable une voix inconnue le réveille. Il sursaute en ouvrant les yeux. Une silhouette noire se dessine, penchée sur lui à travers la brume qui, déjà, efface la perspective des autres ponts de paris. Le curé d'Action catholique en train de faire sa tournée des clochards lui demande d'une voix douce : As-tu besoin de quelque chose, mon gars ?

J'ai faim, gronde Benvoar de sa voix menaçante et profonde. Je mangerais bien une pomme, un sandwich, n'importe quoi ! Le prêtre considère avec une surprise un peu horrifiée cet homme-tronc, à la fois si puissant et si faible. Il entrouvre le sac à provisions qu'il porte en sautoir et demande : Qu'est-ce qu'il t'est donc arrivé, mon pauvre vieux ? Benvoar le regarde droit dans les yeux et répond sur un ton féroce : j'étais en Russie. Avec les Boches ! le curé referme alors son sac à provisions, se redresse, fait demi-tour et s'en va en disant d'une voix forte : Dieu l'a voulu, mon enfant !

Entre deux bourrasques de neige fondue la côte apparut, noir et déchiquetée. A bord de l'Athos I I , les hommes du bataillon français mis à la disposition de l'O.N.U. pour combattre l'agression communiste en Corée du Sud endossèrent une seconde capote. Quelques jours plus tôt, ils déambulaient en tenue tropicale à travers Saigon. Sans transition, un froid noir venait de les saisir à la hauteur de Formose et maintenant, ils grelottaient. Mer démontée par la queue d'un typhon. Vent. Neige. A l'aube du 29 novembre 1950, le transport de troupes s'était

présenté devant Pusan. Accoudés au bastingage, agglomérés sur les ponts, 1050 officiers, sous-officiers et soldats, tous Français, voyaient monter vers eux cette côte noire et blanche, ce port encombré de navires guerre, pétroliers, cargos, L.M.C. qui, à lui seul ou presque, alimentait la formidable guerre de Corée. Sur le quai apparut le général Monclar qui arrivait par avion, via Tokyo. Ancien de Verdun, Syrie, Maroc, Norvège, 27 fois blessé, le chef suprême du bataillon représentait, auprès des Américains, ce que l'armée française comptait encore des moins discutables. Une musique militaire U.S. et sud-coréenne joua la Marseillaise en accumulant les fausses, notes puis, admirablement, des blues et du swing, pendant que les soldats débarquaient, écrasés par d'énormes paquetages, Ils avaient touché trois équipements complets : un barda métropolitain, les tenues polaires prévues pour la campagne de 1940 en Norvège… et tout le matériel U.S. ! C'est beau de faire la guerre dans le camp des riches ! dit Lemoine qui se rappelait leur départ pour Moscou, en tenue d'été, le 29 octobre 1941, Lemoine, Deckerke et Le Brix s'étaient engagés dans le bataillon de Corée au terme de leur permission après trois ans d'Indochine, et retrouvés au camp d'Auvours, dans la Sarthe. Quand le bataillon français arrive en Corée pour se mettre à la disposition du général MacArthur, la situation a évolué de la manière suivant. L'armée communiste a franchi par surprise le 38eme parallèle, ligne de démarcation fixée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale entre Corée du Nord et Corée du Sud, le 25 juin 1950. Elle a rencontré les troupes du président Syngman Rhee, 98 000 hommes courageux mais privés de chars et d'armes lourdes, mal encadrés du surcroît. La résistance à l'agression, définie par le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. dans la soirée du 25 juin, dure quelques jours à peine. Séoul, capitale de la Coréd du Sud est occupée, puis dépassée. MacArthur qui commande en chef dans le Pacifique comprend que seule la force américaine peut redresser la situation. Il dispose de la VIIe flotte, soit 14 navires, alors qu'une flotte U.S. de 1945 en comptait… 1 3000 ! L'armée de terre endormie dans les délices du Capoue japonais comprend 4 divisions. En tout 83 000 hommes démunis d'armes modernes, appuyés par des chars M-24 légers, incapables d'affronter les T-34 russes utilisés par les communistes nord-coréens. Mieux partagée, l'Air Force d'Extrême-Orient totalise 1 172 avions de tous types et 33 625 hommes. Le moral de l'infanterie U.S est détestable. Une déclaration d'un G.I. fait prisonnier sur la route de Séoul en donne le ton, Tu parles ! Chez moi, à Sasebo, j'avais une bagnole ; c'était une Ford mais un vrai bijou… Et si vous aviez vu ma petite Japonaise… Un vrai bijou mon vieux ! Elle vivait avec moi dans une petite villa. C'était un vrai bijou, ma petite villa japonaise ! Dès le 1er Juillet MacAthur lance sur la Corée la Task Force Smith, soit 406 Américains mal armés. C'est ce qu'il appelle avec un humour féroce son arrogante démonstration de puissance ! Elle retarde à peine les colonnes blindées communistes. Toutes les lignes de résistance improvisées par les Américains, bientôt soutenus par des contingents anglais et australiens, cèdent les unes après les autres. Les communistes se battent avec courge, intelligence et une férocité exemplaire. La seule 24éme division U.S. perd 30% de ses effectifs. La R.O.K. Armée sud-coréenne n'existe pratiquement plus. Le 5 août 1950, MacArthur ne tient plus que le périmètre de Pusan. Encore un coup et le voici rejeté à la mer. Mais les combats de retardement ont permis à la logistique U.S. de démontrer son incroyable puissance. Depuis le 20 juillet l'effectif des Nations unies atteint, puis dépasse celui des Nord-Coréens qui ont sacrifié 58 000 hommes au cours de leur offensive. Ils ne sont plus en force quand le général Walker renverse le sens de marche. Les communistes reprennent la route du Nord, pourchassés par une aviation maîtresse du ciel coréen. C'est à ce moment précis que macArthur lance l'opération amphibie qu'il prépare depuis son arrivée. Les 15 et 16 septembre, les Marines débarquent à Inchon, à plus de 200 kilomètres sur les arrières de l'ennemi en retraite qui se trouve pris comme poisson en nasse. Par cette manœuvre stratégique, l'une des plus brillantes de toute l'histoire militaire, s'achève la première phase de la guerre. L'armée de la Corée du Nord n'existe plus. Le communisme mondial vient de subir un désastre comparable à celui de 1941 en Russie. Les armées de l'O.N.U. franchissent alors le 38éme parallèle, s'approchant de la frontière chinoise représentée par le fleuve Yalu. La guerre semble gagnée. MacArthur promet à ses 250 000 soldats un retour dans leurs foyers pour la Noel mais, au début du mois de novembre, près d'un million de Chinois franchissent le Yalu, stoppent l'avance des alliés, encerclent leurs armées ou les refoulent vers le Sud. C'est la troisième phase de la guerre. Par une ruée terrifiante, sans commune mesure avec la première poussée nord-coréenne, les troupes de Mao Tsé-toung, baptisées unités volontaires, s'apprêtent à franchir à leur tour le 38éme parallèle du nord vers le sud, quand le bataillon français de l'O.N.U. débarque à Pusan. Un train l'attendait sur le quai. Wagons de voyageurs toutes vitres brisées par les bombardements. Froid noir. Pas de combustible. Des scoutes sud-coréennes en uniformes bleu passèrent dans les compartiments ; offrant de grands paniers de pommes et de petits bouquets avec la grâce de leurs quinze ans résumée par un sourire extrême-oriental. Elles sont girondes, constata Mercier. Faut essayer de leur mettre la main au panier. Ils essayèrent et elles s'enfuirent en poussant de minces cris d'oiseaux effarouchés. Le train prit ses courses. L'air glacé ronflait par les fenêtres. Ils se mirent alors en devoir d'arracher banquettes et cloisons pour chauffer les poêles de fonte endormis. Et le Rhum ? Réclama Ducloux. C'est pour plus tard, assura le sergent qui, avec le même zèle que celui de ses hommes, s'employait à convertir leur wagon en fumée. L'AthosII avait déchargé, en même temps que les G.M.C. les fûts de rhum achetés à Saigon et les volontaires en route vers le nord veillaient sur eux par la pensée. Entre deux volées de haches ils jetaient un coup d'œil sur le paysage. Montagnes blanches. Plains blanches. Le vent turbinait la neige. Sur la neige

tout un peuple fuyait l'avance chinoise. Des femmes, portaient leurs nourrissons gelés dans leurs bras : les hommes ployaient sous le poids des infirmes ou des vieux jetés sur leurs épaules. Certains poussaient ou tiraient de petites

charrettes menaçant ruine sous une masse d'objets ménagers. Les vaches jaunes glissaient sur la glace et s'abattaient. Les colonnes contournaient alors l'obstacle et poursuivaient. De temps à autres apparaissait un majestueux patriarche coiffé de son chapeau haut de forme, quelque femme en jupe à taille haute portant encore blouse blanche d'été. Nul ne s'arrêtait pour assister qui s'abandonnait sur la neige. Quand le train stoppait, les volontaires constataient que pas un cri ne montait de ces colonnes de fuyards, que ces milliers d'hommes et de femmes marchaient, souffraient, mouraient dans un silence qui conférait à la tragédie une incomparable dignité. On n'entendait que le crissement des chaussures sur la neige gelée, le souffle court et rauque des émigrants. Le Brix murmura : c'était comme ça sur la côte de la Baltique, quand nous avons percé les lignes russes à Dievenow, en mars 1945. Tu te souviens ? Oui répondit Deckerke, dix mille femmes et gosses nous collaient aux fesses et on n'entendait presque rien ! Quand ils arrivèrent à Taegu, les employés du chemin de fer coréen levèrent les bras au ciel devant ces wagons dont il ne restait que les parois extérieures. Le bois des aménagements s'en était allé en fumée. Le thermomètre indiquait 34° au-dessous de zéro ! Sur les quais, les volontaires français furent assaillis par des nuées d'enfants abandonnées, comme jadis la L.V.F. à Smolensk et Viazma, C'était le même cri, là-bas en allemand, ici en coréen, le même appel de petits loups affamés : Pan geben Brot !... Monsieur donne du pain ! Monsieur donne du riz ! J'aime mieux faire ballon plutôt que d'entendre ça une fois de plus, dit Lemoine en ouvrant son sac et jetant des rations aux orphelins. Immunisés contre ces faiblesses, des G.I débordés par l'intensité du trafic couraient d'un train à l'autre. D'interminables convois de blessés américains venant du front stoppaient et repartaient vers le sud, chargés d'hommes gelés. Pieds gelés. Bras gelés. Reins gelés entraînant la mort. Toute la gamme des chairs mortes allant du mauve au noir. Cris et jurons internationaux Anglais et Australiens de la brigade Commonwealth. Des Hollandais et des Belges parmi lesquels Deckercke reconnut quelques anciens de la division SS Wallonie. Et sur ces débris d'armées en retraite en ce flot de réfugiés, tombait sans relâche un ordre, toujours le même, lancé par les M.P.et agents régulateurs du trafic : Com Back ! Com Back ! Com Back boys ! ! ! Un Marine blessé dit à Le Brix qui comprenait et parlait très bien l'anglais : Ce n'est pas une retraite. Nous attaquons simplement dans une direction différente ! Mais tous les G.I. ne possédaient pas le moral élevé des Marines. Un homme du train-auto dont il attendait un renseignement demanda à le Brix : Vêtes quoi, vous le Frenchie ? Agacé le Français répliqua : Moi, je suis un ancien Waffen SS. Vous ? Nazi ? Oh ! Il se prit la tête entre les mains et cria : Je ne pige pas ! On nous avait dit qu'on allait faire une opération de police par ici ! On me la copier leur opération de police ! Drôles de flics ! Drôles de bandits ! Et maintenant des French Nazi avec nous ? Oh là, là ! Le communisme c'est quoi d'ailleurs ? Le Brix haussa les épaules. Un truc que les cons de ton espèce ne peuvent pas piger. Vu ? Tu dérouilles ici pour payer les crimes de Roosevelt. Vu ? Et c'est juste le début ! T'es pas sorti de l'auberge mon gars ! Furieux il lui tourna le dos et gagna le convoi des G.M.C. qui les attendait. Direction ! Le camp d'entraînement de Taigu. Routes défoncées et verglacées. Dérapages. Chutes dans les fossés. Immobilisations forcées dans le flot de réfugiés. Le vent du nord rongeait les visages. Et le rhum ? Réclama Mercier. Ils reçurent leur première ration de rhum au camp, sous les grandes tentes collectives chauffées à l'essence d'avion, et aussi une bouteille de cognac pour quatre. C'est tout à fait la L.V.F., mais dans le genre riche ! constata Duppa….Ils évoquèrent l'arrivée des volontaires pour la L.V.F. à la caserne Borgnis-Desbordes de Versailles, et celle des volontaires pour le bataillon de Corée, au camp d'Auvours dans la Sarthe. A dix années d'intervalle c'était la même crasse des bâtiments militaires, la même ruée de soldats de l'active à la recherche d'un avancement ultra-rapide, de civils de tout âge, toutes classes sociales, du riche terrien à particule au clochard parisien, des séminaristes aux schizophrènes, avec les maris trompés et les recalés du bachot. Mais aujourd'hui comme hier une même volonté soulevait ces hommes disparates : combattre le bolchevisme partout ou il menaçait l'ordre établi par un millénaire de chrétienté ! La sélection est mieux faite qu'en 1941, avança Lemoine. Si l'état-major du général Monclar est aussi pléthorique que celui du colonel L'abonne, la troupe apparaît meilleure. On traîne moins de tordus ! Oui, confirma Duppa, mais pour le reste ça rappelle drôlement le passé. Entre l'embarquement à Marseille sous la protection des C.R.S. et le défilé vers la gare Versailles-Chantier entre deux haies de gardes mobiles, en 41, je ne vois pas de différence. En 41 on nous a collé sur le dos l'uniforme allemand et en 51 l'uniforme U.S. toujours pour respecter la fameuse convention de La Haye !... Et les honneurs ? Même tarif… Incorporés en Russie au 638e régiment d'infanterie de la Wehrmacht parce que c'était celui de Hitler pendant la première Guerre mondiale… et à la 2éme division U.S. en Corée parce qu'elle est Second to nome… A nulle autre pareille ! On fera de jolis macchabées d'honneur ! On s'en fout ! remarqua Deckerke. La France aussi, ajouta Lemoine. L.V.F. ou bataillon de Corée soulèvent chez nous le même ostracisme ou la même indifférence ! C'est pourtant les pianos des bourgeois et la vertu de leurs pucelles qu'on défend ici comme chez les popofs ! Ils se turent. La machine infernale qui chauffait la tente grondait. Le froid sibérien faisait éclater les arbres déjà tronçonnés par l'artillerie et les bombardements aériens, et ce bruit renforçait le climat de violence régnant autour d'eux depuis leur débarquement. On arrive comme à Djukovo en 41, juste pour donner le

signal de la retraite ! Ricana Duppa. Nous apportons toujours à nos alliés, Allemands ou Ricains, un joli sac de nœuds ! Penses-tu ! répliqua Lemoine sur un ton ironique, à lui tout seul le bataillon français de l'O.N.U. va repousser les Chinetoques jusqu'au Yalu ! Enfin, qui nous aurait dit il y a un an qu'on servirait un jour l'O.N.U. ! Et puis ce n'est pas tout ça. Qu'est ce qu'on bouffe ce soir ? Duppa prit le ton du maître d'hôtel d'un restaurant de grande classe pour annoncer : Le chef propose : Chiken and Vegetables à l'onctueuse sauce suprême : sel : poivre : sucre et soja ou bien… Beans With frankfurter ! Je préfère encore la Wehrmacht soupe, répliqua Lemoine sur un ton féroce. Les services de l'intendance américaine se trouvaient, en Corée, aux prises avec d'insolubles problèmes de ravitaillement posés par la participation de 15 nations à cette armée de l'O.N.U. Les Turcs musulmans refusaient de manger du porc et les Grecs n'aimaient pas les patates douces, le mais ou les pois. Les troupes d'origine méditerranéenne exigeaient des rations d'huile d'olive. Les contingents orientaux n'acceptaient que du riz et méprisaient tout le reste. Le puritanisme yankee avait supprimé toute boisson alcoolisée aux armées U.S., mais l'arrivée des Français appelait le retour du pinard, l'apparition du pain blanc et des pommes de terre frites, tandis que les Britanniques réclamaient leur ration de rhum sur l'air de God save the King ! A moi la Légion ! cria Duppa qui manquait d'aide pour ouvrir toutes les boîtes de conserve. Les douze hommes qui occupaient la tente se précipitèrent. Ils provenaient, comme Lemoine, Deckerke et Duppa du 2e étranger, ou du 3e R.E.I.comme Le Brix. Mais avant que de coiffer le Képi blanc une bonne moitié d'entre eux avaient supporté le lourd casque d'acier de la Waffen SS ! Je me demande, murmura Deckerke, combien nous sommes d'anciens dans ce bataillon ? Il y a ceux qui annoncent les couleurs et ça fait dans les cinquante, soixante, avança Lemoine. Et il y a les honteux qui se camouflent encore… Une centaine au total. Les cons ! dit Le Brix. S'il existe un coin ou nous avons le droit de parler haut et de relever la tête c'est bien ici ! C'est le combat de la L.V.F. Qui continue. S'il existe un bataillon français en Corée c'est bien parce que nous avons perdu la bataille de Russie, non ? Moi je réclamerai la Légion d'honneur à Monclar pour comportement extra-lucide, depuis dix ans ! Ils hochèrent la tête pour approuver l'ex-Untersturmfuhrer tout en masticant avec application et dégoût leur ration de Beans with frank-furter.

Après quinze jours d'entraînement intensif le bataillon part pour le front, intégré au 2éme régiment d'infanterie de la 2éme division U.S Les Français cousent sur la manche de leur blouson la tête d'indienne inscrite dans une étoile blanche sur fond noir. A Chung Ju la division change de corps d'armée, passe de l'Ixe AU Xe et s'installe sur le front central. Le 2 janvier 1951, le bataillon Monclar prendv position à Wonju. Proverbe japonais dit : Qui tient Wonju tient la Corée. C'est le pivot de la nouvelle ligne Ridway qui va de Pyongtaek, sur la mer du japon.

En fait le bataillon reste fluide et le vent à la retraite. Les effectifs chinois lancés contre Wonju sont tellement élevés que l'ennemi se trouve partout, face aux positions françaises avec plusieurs divisions, mais également sur les ailes et les arrières avec, au moins deux bataillons ! Toutes les patrouilles tombent dans des embuscades. Le lieutenant Delmotte est tué à bout portant dans sa jeep. Avec son sens particulier de l'humour, Deckerke demande : Dites-moi, mon capitaine, combien y a-t-il de hordes dans une section chinoise ? Le capitaine sourit et réplique : Trois essaims donnent une horde, deux hordes une marée humaine, et un certain nombre de marées humaines constituent un réservoir inépuisable de soldats chinois ! Les fantassins chinois portent, par-dessus leur tenue d'été, un uniforme de coton lourd, couleur moutarde, à verso blanc pour le camouflage sur neige, des chaussures légères toile ou caoutchouc, mais assez larges pour permettre le port de… quatre paires de chaussettes ! Ils attaquent dès que leurs officiers jugent atteinte la proportion idéale de trois contre un. En patrouille nocturne ils progressent dans un silence parfait, disposés en Hachi Shiki, formation en V ouverte vers l'ennemi. Quand Duppa et son groupe se sont trouvés à l'intérieur du Hachi Shiki, la formation s'est reformée sur eux. Il leur a fallu se dégager au corps à corps. C'est le genre de combat que préfère le soldat chinois. Les grandes attaques sont lancées dans un style différent précédées par un effroyable vacarme de trompette, cymbales et coups de sifflet. Au début, les Chinois produisaient ainsi sur les Américains un effet pour lequel ce concert n'était en rien prévu. Terrifiés, les G I prenaient la poudre d'escampette. Mais lorsque le code de ces symphonies gamme d'ordres en réalité fut percé par les services de renseignements U.S. les Chinois constatèrent à leurs dépens que cette technique de transmission ne valait pas celle des Etats-Unis ! Trompette. Cymbales. Coups de sifflet… Faces plates de dragons grimaçants… Cris semblables aux piaillements d'une basse-cour en colère… Les Chinois attaquent à dix contre un la portion de front tenue par le bataillon français. La section Le beurrier dans laquelle sert le Brix leur répond par un autre cri, intraduisible en chinois, et profère des mots aussi difficilement compréhensibles que le latin pour toutes les armées étrangères : Comme en 14 les gars !... A la fourchette ! Le Brix se retrouve en train de charger dans le style qu'il imposait à sa propre section, quelques mois plus tôt, au nord de Ba Ngôi, en Indochine. Ce n'est pas l'offensive Le beurrier certes qui va stabiliser la 8éme armée sur la ligne Pyonstaek-Samchok ! Mais elle bloque la compagnie chinoise qu'elle affronte, démoralisant les autres par ce rappel d'une époque ou, même les autres par ce rappel d'une époque ou, même en Chine, tout le monde savais que les armées françaises se montraient invincibles, sous tous les cieux. Et quel exemple pour les troupes de l'O.N.U. ! Vingt-quatre heures après les combats de Wonju, de P.C.

américain en état-major australien vole la nouvelle que les Français attaquent toujours comme en 1941 ! Dans les semaines qui suivent, pendant que le bataillon Monclar décroche comme les autres, malgré ses exploits, on peut apercevoir auprès des brigades de chars au repos, sur les terrains d'entraînement, les abords des postes de garde, les soldats de quinze nations s'exerçant avec des mines féroces à planter leur baïonnette dans des sacs de sable ! Le 30 janvier le bataillon fait mouvement vers une zone surnommée Twin Tunnel. Une unité U.S vient d'y succomber, encerclée, et il s'agit d'en déloger les Chinois. Le thermomètre descend à 38e pendant la nuit. Neige et glace sur les pistes. Impossible de stopper les moteurs sous peine de voir l'huile des carters prendre la consistance du ciment. Pour injecter solucamphre et morphine, les infirmiers doivent réchauffer les seringues sur leur poitrine et les ampoules dans leur bouche ! Les bourrasques qui soufflent depuis la Mandchourie brûlent les visages mieux que des lampes à souder. C'est comme à Djukovo ! Rappelle Duppa au sergent Le Brix. Vétéran de la L.V.F. Duppa a vu le percuteur de sa mitrailleuse s'immobiliser, gelé, pendant l'attaque du 1er décembre 1941, ses camarades s'endormir sur la neige pour ne plus se réveiller par 52° au-dessous de zéro, alors que le 1er Bataillon ne se trouvait plus qu'a soixante kilomètres de Moscou. Il s'endort lui aussi sur la position de Twin Tunnel. Lemoine le réveille un quart d'heure plus tard et le sauve. Déjà touchés à Djukovo ses pieds sont de nouveau atteints par le gel. Il refuse de se laisser évacuer et dit à son camarade : Cette fois c'est la bonne ! Nous aurons la peau des cocos ! Les trous individuels ne peuvent être creusés qu'à coups d'explosif. Il n'est pas nécessaire d'enterrer les morts qui se maintiennent en parfait état de conservation, figés dans la position ou la balle de l'ennemi les a surpris avec, sur le visage, le reflet de la bouleversante surprise de la vie qui se retire brusquement. Hargneux, Le brix répète le propos du général Smith qui commande une division de Marines : Gengis Knan lui-même ne se serait pas attaqué à la Corée en hiver ! Ces nuits polaires qui se situent au-delà du bien et du mal surprennent les Français sans abri, accrochés à leur position, mais ne semblent pas gêner les Chinois qui attaquent… Fusées multicolores dans un ciel perforé par des étoiles à l'éclat féroce dont la clarté semble provenir du froid absolu…. Fusants en altitude. Obus percutants sur le sol de pierre. Ombres blanches et fantômes noirs… L'ennemi se trouve partout, en avant, sur les ailes et les arrières, comme à Wonju ! Il utilise toujours la même tactique. Il frappe un secteur tenu par la R.O.K…. Courageux mais armés comme une simple force de police, les Sud-Coréens lâchent pied… Les hordes s'engouffrent alors dans la brèche et se déploient sur les arrières de la 8eme armée. Le front de Twin Tunnel est tenu, au nord par la 3éme compagnie, la compagnie R.O.K. puis les 2e et 1re françaises. De l'autres côté de la route un bataillon U.S ferme le périmètre dont les hommes de Monclar défendent le secteur ouest. Le 1er février, à cinq heures du matin l'aube mûrit lentement sur un linceul de brouillard…. Coups de sifflets, Fracas de cymbales. La 43e armée chinoise attaque la 3éme compagnie. Les obus de 105 rasent le terrain devant les troupes d'assaut. Duppa lové dans un trou avec un caporal-chef parachutiste, parmi les boîtes de rations, les musettes bourrées de grenades et les armes, voit passer au-dessus de sa tête tous ces visages de cauchemar en fresque d'un âge de glace retrouvé. Presque aussitôt un obus de 105 éclate dans le trou. Duppa l'a senti percuter sur ses talons. Et le miracle se produit. Ils se ne sont pas tués net ! Le souffle de l'explosion les éjecte du trou et les lance sur la neige. Le caporal-para, choqué, se met à courir comme un fou au milieu des Chinois. Duppa se sent littéralement coupé en deux, vivant cependant. Il pense, j'ai les tripes dehors puisque je sens l'odeur de la merde. Il ne sait pas qu'il a le bassin fracturé, les reins mis à nu et les fesses scalpées. Ses intestins pendent sur ses cuisses. Mais il ne souffre pas encore, avec ce froid inexorable, et il réagit comme un guerrier qui vient d'encaisser sa quatrième blessure. Il lance ses grenades sur les démons de l'époque Ming qui dansent dans le brouillard. Puis il ramasse un F.M. et trace autour de lui un cercle de feu. Enfin un voile gris l'enveloppe dans ses plis soyeux et il s'endort tout doucement sur la neige. Il ne se réveillera qu'un mois plus tard à l'hôpital de Pusan, sortant du coma pour entamer un calvaire comparable à celui de Jean Benvoar et qui va durer plus d'un an. L'ex-L.V.F. Duppa à quitté Twin Tunnel dans les meilleures conditions possibles. Moins chanceux, le lieutenant Nicolai charge l'ennemi, tombe atteint par une grenade, repart en avant et reçoit une balle dans la tête. La 3é compagnie plie sous le choc mais le capitaine Serre rameute les sections et contre-attaque. Blessé en pleine poitrine il meurt au bout de quelques minutes. La position est perdue. Le bataillon français laisse cent cinquante hommes sur le terrain, sacrifiés en une heure de combat ! Vers 10 heures du matin le capitaine de Mareuil contre-attaque et, plus chanceux que les officiers tués au lever du jour, réoccupe les hauteurs évacuées. Incrustés dans le chaos rocheux qui les couronne, ses hommes se protègent du tir chinois et ripostent au 75 sans recul. Le ciel s'éclaircît de plus en plus. La brume prend son vol, dégageant le champ de bataille. L'ennemi regroupe ses forces pour reprendre une offensive qui a fait long feu et ne pourra plu redémarrer maintenant que Sabres à réaction et Corsair des Marines plongent en manipulant des éclairs rouges. Follement acclamés ils projettent roquettes et bidons de napalm. Les buissons de feu enferment les Chinois dans un jardin des supplices qui se recouvre bientôt d une épaisse fumée noire. Rien ne survit aux deux mille degrés du napalm dans un espace de cent mètres carrés autour de son point de chute. Les soldats de Mao prennent, en rôtissant sur place, le volume charbonneux d'un petit enfant. On en relèvera 1 300 au cours de l'après-midi, Dans la mort comme dans l'attaque les Chinois se retrouvent à dix contre un ! Le 12 février, le bataillon recevait un renfort provenant directement du camp d'Auvours. Il s'en fallait de beaucoup qu'il comblât les pertes subies à Twin Tunnel. Toujours affectés au front central les Français occupèrent le périmètre de Chipong-Ni, autre position clef verrouillant la route du sud. L'attaque chinoise se fit attendre

pendant huit jours et se déchaîna en pleine nuit. Avalanche d'obus de 105. Ballet de fusées multicolores. Eclatement de cymbales. Le chaume des toits dressait des colonnes de feu au-dessus des villages désertés. L'ennemi tirait du nord aussi bien que du sud la position alternativement encerclée, puis dégagée, réglant ce ballet de dragons selon des règles incompréhensibles pour des officiers européens. Aux attaques furieuses, soldées chaque fois par quelques centaines de cadavres à face plate, succédaient de longues périodes de calme stupéfiant. La guerre semblait appartenir à quelque page d'histoire depuis longtemps tournée. Mais les Chinois n'avaient pas renoncé. Ils se tenaient cachés dans les montagnes, attendant leur ration de riz et d'obus. L'armée communiste ne pouvait en effet compter sur ses colonnes de camions que pendant la nuit, l'aviation U.S. interdisant tout trafic diurne. Des centaines de milliers d'esclaves trottinaient alors à travers les montagnes, chacun portant son obus ou son sac de riz, cette logistique médiévale devant, finalement consommer la défaite du communisme en Corée. Une nuit les Français faillirent succomber. Le bataillon américain lâchait du terrain à l'ouest et les Chinois crevaient la ligne de front. Déjà, les snipers fusillaient les volontaires dans le dos. Ils s'accrochèrent alors au moindre pli de neige, repoussèrent les assauts au corps à corps… Ils se référaient à Verdun pour faire oublier juin 40 ! Comme en 14 prévalut. A l'aube les Sabre-Jet dégageaient la position, comme d'habitude. Le 1er mars 1951, toutes les unités du bataillon se trouvèrent rassemblée pour la première fois depuis le départ d'Auvours… Formez le carré ! Rompez !... Formez le carré !.... Quand la tenue des troupes confina à l'irréprochable elles furent présentées au général Ridqway, commandant en chef de la 8e armée, arrivé à Chechon depuis la veille. La citation collective fut lue en français, puis en américain… Wonju… Chipyon-Ni…Twin Tunnel… Trois batailles acharnées. Trois victoires françaises, remportées de justesse, mais victoires tout de même ! Le général noua au fanion un ruban bleu frappé de lettres d'or Chipyon-Ni recto, korea verso. Puis il épingla sur le blouson du général Monclar la Présidentiel Unit Citation petit rectangle d'émail bleu à Bordure dorée. Quelques minutes plus tard, Le Brix s'entretenait avec le major von Halbrecht qui connaissait déjà son passé. Allemand, ancien officier de l'armée Rommel, étonnant polyglotte, von Halbrecht servait directement dans l'armée U.S. depuis le début de la guerre. Il revenait au bataillon Monclar dans la suite de Ridgway. Il demanda à l'ex-Untersturmfuhrer : Alors ? Comment trouvez-vous les raisins coréens mon cher camarade ? C'est plus dur qu'en Russie ! Sans l'aviation U.S. nous aurions déjà les pieds dans la mer du Japon ! Et comment ça marche avec vos amis américains ? Nos rapports sont exactement ceux de la L.V.F. avec la Wehrmacht… On s'aime tout juste assez pour concentrer nos feux sur l'ennemi, mais on se déteste suffisamment pour se tourner le dos dès que les chinetoques ne menacent plus nos positions réciproques ! Je ne comprends pas ! dit von Halbrecht. En Russie non plus vous ne compreniez pas ! C'est une question de psychologie. Ici ça marchait for bien avec le colonel Freeman comme officier de liaison. Il nous a quittés, blessés à Chipon-Ni. Maintenant, avec le colonel Chiles c'est un dialogue de sourds…. J'ai connu ça voici dix ans, en tombant de Generoloberst Henrici en brigade-Führer Krukenberg ! Il rit et ajouta : Quant aux rapports à l'échelon troupe, les Amis du bataillon Monclar, ce sont les Boches de la L.V.F. Je vais vous raconter une bonne histoire qui résume assez bien la situation. Le Brix évoqua le départ de Taegu. En quittant le camp d'entraînement pour monter au front, le lieutenant. Martin, chargé des transports, devait régler l'embarquement du matériel et, tout particulièrement, celui des barriques de rhum antillais achetées en passant à Saigon. Les nègres américains mis à sa disposition pour accomplir la corvée n'avaient pas manqué d'identifier le contenu de ces fûts, grâce à leur extra lucidité éthylique ! Aussi s'employaient-ils à multiplier les fausses manœuvres dans l'espoir d'en faire éclater au moins un ! Mais le coefficient de sécurité du châtaignier cerclé de fer, calculé par l'Intendance française, semblait à l'épreuve du canon. Finalement les nègres U.S. Défoncèrent un fond de tonneau. La ruée sauvage du personnel américain rappela aussitôt celle d'une troupe d'assaut chinoise. Eh bien, savez-vous ce qu'a fait le lieutenant Martin ? Il a pissé dans le fût et donné l'ordre à tous les Français de ses services d'en faire autant ! Von Halbrecht éclata de rire et Le Brix reprit. Mais le lieutenant n'a pas eu le dernier mot. Moi j'étais resté en détachement post-curseur et j'ai vu les nègres américains boire le mélange rhum-urée jusqu'à la dernière goutte ! Puis il conclut : Et voilà ! Avec les Amis en Corée, comme avec vous en Russie, c'est toujours…. La collaboration oui-mais ! Von Halbrecht se grattait la tête et ne comprenait pas. Au moins de mars le thermomètre descend encore, la nuit, à 25° et la neige persiste sur les montagnes ou les Français pitonnent depuis longtemps plusieurs semaines. Un bataillon U.S. leur abandonne sans regret la cote 1126. Deux kilomètres de crêtes conduisent, au-delà d'un col, à cote 1037 tenues par les Chinois. Les Américains en recommandent l'occupation…après y avoir eux-mêmes renoncé !.... Mais peut-être que les Français ?... Avec leurs charges à la baïonnette…. C'est une balle vacherie ! constata Lemoine en relogeant ses jumelles dans leur étui. Pour attaquer 1037 après une marche d'approche le long d'une étroite crête glacée, il s'agit de se regrouper sur le col, aux vues de l'ennemi, et de remonter vers les positions de mitrailleuses et 75 sans recul, sur une distance de cinq cents mètres et sans possibilité de camouflage ! Pas un gus n'en reviendra, conclut Deckerke si l'aviation ne fout pas les chinetoques en l'air, avant l'attaque ! C'est aussi l'avis du chef de bataillon mais, une fois adoptée la devise comme en 14 il n'est pas possible de renoncer sans perdre la face devant quinze nations combattant en Corée ! Le 3 mars, la colonne se met en route vers midi. Il a neigé toute la nuit. Le terrain conviendrait mieux à une unité de chasseurs alpins bien entraînés qu'au bataillon Monclar. Des hommes glissent dans le ravin. Des charges de munitions se perdent. A 16 heures, déjà épuisées, les sections se regroupent au-dessus du col. Une observation attentive de la

position révèle que tous les trous de combat sont occupés. La cote 1037 offres l'aspect d'un fromage sont occupés. La cote 1037 offre l'aspect d'un fromage de gruyère grouillant de vers blancs. Après une légère préparation d'artillerie l'ordre d'attaque est annulé. La colonne regagne 1126. Seconde séance d'alpinisme. Le 4 mars, Deckerke et Lemoine font partie d'une patrouille de vingt hommes qui pousse une reconnaissance jusqu'au point atteint la veille. Pas plus cette visite que la précédente ne persuade les Chinois qu'il serait élégant de leur par de vider les lieux sans combat. L'artillerie américaine du capitaine Porter travaille mollement leur position. Puis les 1er et 2e compagnies descendent sur le col et attaquent. Un feu terrifiant leur fait tout de suite comprendre que pas un homme n'arrivera vivant là-haut. Les Français renoncent. Quatrième séance d'alpinisme. Il ne neige plus. Le thermomètre descend à 28° Une moitié de l'effectif dort sur 1126, et grelotte dans son sommeil agité de cauchemars, tandis que l'autre moitié monté la garde, à la main, précaution indispensable avec ces Chinois capables à tout moment de déboucher dans n'importe quel azimut ! C'est à 8 h 45, le mars, que les compagnies se regroupent sur la base de départ. Le colonel de Cockborne à décidé qu'aujourd'hui la position chinoise, comme le monde, doit appartenir à ceux qui se lèvent tôt ! Il désorganise les sections et fait constituer quatre pelotons d'assaut à deux groupes chacun. Lemoine et Deckerke font partie du troisième peloton et le Brix commande un groupe. La préparation d'artillerie s'avère inexistante. Porter engagera deux cents obus que plus tard, pour une opération moins dangereuse, l'artillerie U.S. appuiera le bataillon par 20 000 coups de 105 dans la nuit du 19 au 20 mai, et 15 000 pendant la nuit suivante ! Il tire à obus percutants sur 1035 alors que des fusants auraient eu plus d'efficacité sur du personnel enterré. Un appui aérien a bien été accordé pour 10 heures du matin mais, pour des raisons jamais éclaircies depuis, le colonel de Cockborne se substituant au commandant Le Mire chef opérationnel du bataillon, dirige l'assaut à 9 h 30 sur des position pratiquement intactes ! Recrus de fatigue par une demi-douzaine de séances d'alpinisme, les Français se lancent cependant à l'attaque. Ils hurlent, rembuchent, tombent, jurent, repartent. Logiquement une troupe aussi faible doit se faire exterminer par les douze mitrailleuses chinoises qui entrecroisent leurs plans de feu. Mais l'ennemi qui doit être peu familiarisé avec le tir plongeant vise trop haut. De nombreux casques volent et tombent sur la neige. Le stage du combat rapproché dans lequel excelle l'ennemi est très vite atteint. Lemoine aperçoit une face jaune qui, l'espace d'une seconde émerge d'un trou, puis bras qui au lieu de lancer se grenade, la dépose tout simplement sur la pente qui l'envoie vers lui par bonds successifs, comme un gros caillou ! Merde ! Crie l'ancien Waffen SS, voilà une utilisation du terrain à la chinetoque ! Pas cons les gus ! A dis mètres des retranchements il lance ses propres grandes, au coude avec Deckerke. Ebahis les deux soldats constatent que les petits hommes jaunes les cueillant au vol, à la limite du délai de sécurité, et les renvoient dans leur direction ! Les plus dingues de la L.V.F. n'auraient jamais osé faire ça ! constate Deckercke avec amertume. Puis il reçoit quelques éclats dans le bras et jure, crache, essuie d'un revers de manche la sueur qui ruisselle sur ses joues, repart en avant le visage pigmenté de poudre bleue. La fumée des explosions fait pleurer les yeux. Un vacarme effroyable étouffe tout ordre qui n'est pas hurlé. Soudain, dominant ce concert dodécaphonique à percussions d'explosifs, et d'acier, un gigantesque bruit de toile déchirée tombe de ciel. Il est dix heures du matin. Jaillissant des crêtes en geyser, traînant derrière eux des comètes noires, les Jets de l'Air Strike apparaissent à l'heure fixée. Ils serrent leur virage très haut et plongent sur 1037. On est foutu ! crie Lemoine. Ils vont napal mer ! Ah pour des jeux de cons des jeux de cons ! Un Chinois lâche sur lui une rafale de mitraillette de si près que la fumée bleue sortant du canon lui brûle les yeux. Mais la rafale entière passe au-dessus de son casque et il efface l'ennemi de son champ de tir par une seule balle de carabine ajustée au cœur. Des hommes courent sur la pente, déployant des panneaux de signalisation tendis que mûrit, au fond du ciel, le tonnerre mortel des réacteurs. Lemoine et Deckerke, arasés, la tête enfoncée dans les épaules, le bord des casques leur sciant le cou, attendent en grimaçant, la gorge sèche et le cerveau vide, l'explosion des roquettes ou le plouf du napalm que suivra la grande lueur rouge qui efface tout. Mais les Sabre et autres J et passent sur la position sans attaquer. A la dernière seconde les pilotes ont aperçu les panneaux et, sans comprendre pourquoi les Français ne veulent plus de leur appui réclamé pour dix heures, fourni à dix heures, ils sautent par-dessus les crêtes glacées, traînant dans leur sillage des tonnerres qui n'en finissent plus de s'apaiser. Eh bien on a du pot ! constate Lemoine. Les Chinois évacuent la position, homme par homme, ou succombent dans leurs trous individuels. Aux visages grimaçants des Français ils opposent des faces figées sur lesquelles la crainte de la mort ne pose aucun stigmate. Comme tous les cocos faut se les faire deux fois ! constate Lemoine en achevant un Chinois à coups de crosse en pleine face. Il s'acharne jusqu'à transformer cette face en bouillie avec la haine du paysan pour la vipère qu'il écrase à la corne d'un bois. Déjà vaincus mais toujours calés sur la longueur d'onde du bataillon français, les Chinois poursuivent leur guerre psychologique, comme celle les armes, jusqu'à la mort. Les 536 de section transmettent leurs appels lancés dans un français excellent mais sur un ton ou les mots restent coupés de leur patrie charnelle. Le même ton que lui des commentateurs de Radio-Moscou ou, depuis trente ans, chaque langue se dépersonnalise pour des hommes indifférenciés, devenus des zéros contre l'infini des anciennes perspectives chrétiennes refermées. Les Chinois disent : Français… vous êtes très courageux… laissez-nous parler…. Cessez le combat car vous ne savez pas tirer aussi bien que nous… vous êtes battus… Tu parles ! Ricane Lemoine en sautant sur le Chinois qui occupe le dernier trou de la position. L'ennemi ne mentait pas complètement. Il avait bien tiré. Entre 1037 et le col, la pente de neige apparaissait couverte de morts et de blessés hurlant ou

gémissant. Les quatre officiers de la compagnie se trouvaient hors de combat. Comme en 14 ! Soudain, un obus de mortier s'abattait sur la position conquise. Il provenait dès lignes françaises ! Le commandant chinois devait féliciter le speaker de sa radio pour l'exactitude de son commentaire ! Les Français tiraient sur les Français ! Un second obus explosa dans un cratère de 105 américains qui abritait Lemoine, Deckerke et une dizaine de volontaires. Quand la fumée de l'explosion se fut dissipée les brancardiers qui accouraient relevèrent trois morts affreusement déchiquetés et cinq blessés. Campagne terminée pour les deux anciens Waffen SS. Une large déchirure balafrait la poitrine de Deckerke évanoui. Une jambe et une clavicule brisées Lemoine jurait sur le brancard qui l'emportait.

Pendant les douze heures que devait durer son évacuation jusqu'à la route ou stationnaient les ambulances, il répétait au sergent Le Brix qui l'accompagnait fraternellement : P'tit vieux, p'tit vieux, pour un tour de con c'est un tour de con ! La bataille était terminée, la position 1037 conquise. Il en coûtait au bataillon 36 morts et 103 blessés. La proportion de Verdun par rapport à l'effectif engagé. La guerre de Corée était une grande guerre. Le bataillon Monclar le constatait à ses dépens. Ses rangs fondaient d'autant plus vite que le commandement américain le maniait sans précaution, lui refusant les repos qu'il accordait à ses propres troupes. Du 6 mars au 28 avril on le vit pitonner et patrouiller dans la zone Hwachon-Réservoirs. Il franchissait le 38e parallèle puis le repassait en direction du sud, quelques jours plus tard, sous la pression des hordes. La Corée, disait Mercier, c'est un accordéon. T'as les Ricains accrochés à un bout… and the Partner, le Chinetoque, à l'autre. Chacun tire tant qu'il peut de son côté et ça fait de la musique. Drôle de musique ! Nous, eh bien on est coincé entre les plis du soufflet et ça fait mal ! Le printemps occupait progressivement le pays du matin clame. A la neige succédait la boue. La Corée perdait sa grandeur sibérienne et offrait une explication dégoûtante de sa fertilité. Les hommes du bataillon allaient répétant : Nous sommes dans la merde jusqu'au cou ! Comme le Japon, la Corée du Sud ne connaissait en effet d'autres engrais que la matière fécale. Rattachée à la Task Force Zebra, servant d'infanterie d'accompagnement pour un bataillon de chars U.S., l'unité française pataugeait de cloaques en champs d'épandage, de rizières merdeuses en rivière pourries. Le 17 mai, ce qui restait reçut l'ordre de nettoyer une zone montagneuse au sud du 38éme parallèle ou, selon les services de renseignements américains, quarante Chinois demandaient à se rendre. Ils y rencontrèrent six bataillons coupés du gros de l'armée mais décidés à se battre. De Castries fit ouvrir le feu avec ses mortiers. Il eut à peine le temps de tirer obus avant de se voir réduit au silence…. Par les 120 américains ! Autour de la cote 883 régnait une confusion épouvantable. Les observateurs annonçaient l'approche d'un régiment de Hollandais… mais c'étaient les Chinois qui les encerclaient ! Pour la première fois de la guerre, une compagnie française laissa des prisonniers entre leurs mains, des mitrailleuses, des F.M. et des radios de campagne. Toute semblait perdu alors que l'Asie, en réalité, donnait sa dernière représentation. Le Chinois montait à la corde du fakir. La grande pensée de Mao Tsé-toung, dégagée des habituelles fumisteries orientales, pouvait se résumer ainsi : Foutons le camp avant que le tigre de papier ne débarque sur nos arrières ! Le général Van Fleet qui proposait de percer en direction du nord-est, à partir de la Ligne Kansas, tout en synchronisant la manœuvre avec une série de débarquements sur les plages du nord par la 1re division, de Marines, fut désavoué par Washington. Mais, en une seule nuit, l'artillerie U.S expédia vingt mille obus pour dégager le bataillon français, et quinze mille la nuit suivante. Une force gigantesque montait du sud vers le nord de la Corée. Des milliers de chars lourds écrasaient les prolétaires chinois. Les Typhon de la plus puissante aviation du monde déchiraient le ciel. Les bulldozers collant aux unités d'assaut nivelaient des terrains d'aviation sur les positions conquises. Dans certaines zones se réalisait le rêve d'un général américain : on pouvait sauter à pieds joints d'un canon sur l'autre ! Le Chinois fuyait sous un déluge d'obus, balles, napalm et roquettes. D'héroïques snipers volontaires de la mort accrochés aux montagnes, tiraient au coup par coup pour nier cet âge du napalm qui succédait à celui de la poudre, mais leurs balles ne pouvaient plus rien contre lui. C'est dans ces conditions que le bataillon entreprit sa marche triomphante vers Inge. Ils parvinrent le 1er juin et Le Brix y trouva l'ordre de mutation qui, sur sa chambre, le renvoyait en Indochine. Le 3 juin 1951, le Bataillon Monclar n'alignait plus, sur les positions qu'il tenait, que 300 hommes épuisés. En six mois il avait perdu 288 morts et 836 blessés, soit la totalité de l'effectif premier !.... Mais c'était une grande guerre qui allait coûter 1 820 000 hommes et 400 000 foyers détruits ! Une guerre perdue d'avance, mon commandant ! dit Le Brix au major von Halbrecht qu'il venait de rencontrer au club de Pusan. Et je suis heureux de ne pas voir la suite ! Comment cela, dit L'Allemand, mais nous sommes victorieux ? Absolument pas puisque vous allez négocier. Ce n'était pas sur le 38e Parallèle qu'il fallait s'arrêter, mais devant Moscou. L'église communiste se trouve à Moscou seulement et c'est là qu'il faut la détruire, n'en laisser pierre sur pierre, raser la ville, en faire un lac artificiel comme Hitler l'avait décidé ! Von Halbrecht hocha la tête. Cependant, dit-il, nous contenons le communisme par notre victoire et cela me paraît juste et décisif ? Le Brix sourit. Quelle erreur ! Vous contenez le communisme en Corée, soit, mais il resurgira ailleurs dès qu'il aura regroupé ses forces, aux Indes, en Amérique même, n' importe où ! Vous vous fatiguerez avant lui ! Von Halbrecht fronça le sourcil et changea de conversation. Que pensez-vous des forces U.S mon cher camarade ? C'est l'armée allemande multipliée par mille. Tous vos grands généraux du Pentagone sont des fils d'Allemands. Ce courage tranquille, cette prodigieuse faculté d'organisme doivent tout à la mater germanique. Von Halbrecht sourit, secrètement flatté. Mais ces deux armées allemands, l'ancienne et la moderne, m'ont également trahi, reprit Le Brix.

L’ancienne en Russie, parce que trop faible militairement, la nouvelle en Corée, parce que trop stupide politiquement. C’est pour cela que je rentre en Indochine. Je retourne à ma petite guerre artisanale d’Hanoi, Là-bas, au moins, nos ambitions sont limitées. Je sais que, plus jamais. L’armée française n’entrera à Moscou ! Le major allemand servant dans l’armée U.S leva son verre. Buvons à la victoire des démocraties, dit-il mollement. A la santé d’Hitler ! répliqua La Brix en le regadant droit dans les yeux.

GEVAUDAN regagna la France en 1953 et franchit la frontière organisée par certains fonctionnaires du B.I.T. (i) qui, habitant la zone franche, travaillant à Genève. Installé dans une voiture américaine qui ne s’arrêtait jamais aux postes de douane, il salua au passage gabelous et policiers avec une courtoisie exemplaire. A cette époque, le contumax qui se constituait prisonnier à la frontière se voyait encore traîné de gendarmeries en prisons locales, pendant des semaines, menottes aux poignets, jusqu’à la circonscription judiciaire ou dormait son dossier dans les archives des cours de justice dissoutes. Pour qui s’était juré, comme Gévaudan, de ne jamais accorder à la répression un cheveu de sa tête pas plus que vingt-quatre heures de sa liberté, il s’agissait de se constituer directement auprès d’un tribunal militaire assurant la liberté provisoire, comme celui de Paris. Accueil bienveillant. Dossier d’accusation écrasant pour un tribunal de l’ère stalinienne, mais irrecevable rue de Reuilly depuis que Paris avait retrouvé des juges…. Cinq ans de prison avec sursis. Quand les gardes républicains de service eurent présenté leurs armes, puis évacué la salle, le colonel B….. Commissaire du gouvernement, se retrouve seul avec Gévaudan et lui dit : Je voulais vous faire acquitter. C’était vraiment trop difficile car vous étiez l’un des responsables de la L.V.F. et Waffen SS dont tous les lampistes furent durement condamnés. Maintenant le juge s’efface et l’officier vous dit : vous avez combattu le bolchevisme ? Bravo ! Permettez-moi de vous serrer la main. Ils se serrèrent la main et Gévaudan rentra chez ses amis. Le lendemain, les journaux communistes titraient sur quatre colonnes : Le tueur SS Gévaudan se promène libre dans Paris…. Devant le Tribunal des Forces Armées, le SS Gévaudan refuse de renier ce qu’il écrivait en 1934, dans le torchon nazi Combattant européen : Hitler, oui, ça c’est un homme ! Gévaudan dit à ses amis : C’est commentaires me laissent froid tant qu’on n’entend pas les mortiers de l’armée rouge ! Puis il paris à la découverte de Parix. Rien n’y rappelait l’époque de la grande terreur qu’il y avait vécue. Il fut déçu et dit au camarade qui l’hébergeait : J’avais laissé des loups et je retrouve des tubes digestifs ! Vivre à Paris prenait déjà un caractère odieux en raison du développement de la circulation automobile et de l’habitat communautaire le plus laid du monde. Mais il eut la chance de pouvoir louer la péniche d’amis sud-américains qui regagnaient Buenos Aires et s’installa sur la Seine, entre le pont de Saint-Cloud et le pont de Suresnes. Après quelques mois de démarches il obtenait sa réintégration au Barreau de paris, et commerçait une brillante carrière d’avocat. Seine verte. Courtes vagues aux reflets bleus de pétrole. Péniches poussant en avant leur ventre obèse. Une passerelle relie au rivage celle de Gévaudan. Coque de béton dépourvue de toute qualité nautique. Mais l’intérieur dément cette apparence affligeante. Vaste appartement décoré de tissus flamboyants rappelant la forêt brésilienne. Meuble d’acajou anglais. Tapis d’orient. Cette péniche date de la belle époque des grandes fortunes américaines. Elle descend du peso-or comme une pièce de musée. Installé près d’une large baie vitrée du salon, Gévaudan reçoit René Binet. Le fondateur de Nation et progrès est blond, grand, maigre. Sur un nez fort long il porte des lunettes qui parachèvent sa ressemblance avec un instituteur dont il possède qualités et défauts : foi dans l’idéologie servie, volonté de sacrifice à la cause, esprit missionnaire, et une certaine exigüité d’entendement, un manque d’ouverture sur le monde qui rend plus redoutable la vision limitée et cohérente qu’il en a. Visage froid. Parole tranchante. Dialectique redoutable. Binet, brillant marxiste, a servi de secrétaire à Florimond Bonte puis, comme Doriot, rompu avec l’Internationale pour faire la synthèse socialisme-nation puis socialisme et race… On l’a vu passer, apprenti Waffen SS 1re compagnie, 1re section, 2e groupe, au camp de Semheim. Pas de vocation militaire mais un généie politique certain. Des camarades ont en tendu cet étonnant dialecticien faire, en 1946, sous un préau d’école du XVIIIe arrondissement de Paris, un discours, couvert par les applaudissements d’une foule venant directement de la rue ! Arrête en 1945 puis relâche. Refait paraître le Combattant européen en 1946. Arrêté de nouveau puis relâché… Il dit à Gévaudan : Vous souvenez-vous, Ustuf, de notre rencontre, square des Batignolles en 1946 ? Il donne à Gevaudan son grade de la Waffen SS pour rendre hommage à l’aîné, fondateur du premier Combattant européen. Gévaudan répond sur un ton léger et en souriant : Merci Binet. La Waffen SS n’existe plus sous sa forme ancienne. Mais la hiérarchie demeure ! Binet reste silencieux pendant plusieurs minutes, se demandant, quel sens il faut donner à la repartie de Gévaudan, n’insiste pas et enchaîne : Le combat continue ! Qu’avez-vous fait depuis notre dernière rencontre ? J’ai vécu, donc milité ! J’ai rassemblé des cellules ouvrières et paysannes autour de mes publications : l’Unité le Prométhée Révolution nationale Nation et Progrès…. Une brochure : matérialisme raciste. Toujours en conservant le ton du marxisme-léninisme. L’important, pour moi, c’est de rester en prise avec la classe ouvrière. Gévaudan pense : il n’a pas besoin en préciser ! Sa discipline de pensée, le manque de chaleur de sa dialectique me rappellent ceux de Raymond Guyot, Latarjet, Danielle Casanova, Figuière, quand nous discutions avant les grandes

options de1941 ! Il demande : Et sur le plan international ? Avec Bardèche, j'ai représenté la France dans le Mouvement Social Européen, après le congrès de Malmo.

Ca marchait ?

Mal.

La nuit tombe. Seine verte. Seine noire. L'ombre efface les oiseaux flamboyants brodés sur les tapisseries du salon. Gévaudan allume l'électricité. De monstrueuses statues surgissent de l'époque précolombienne… Une tête l'homme réduite par les Indiens Jivaros sous son globe de verre…. Gévaudan s'empare d'un poncho mapuche et le pose sur ces faces de cauchemar. J'aime la vie, dit-il à Binet, je déteste ces témoignages sur un monde qui n'avait pas encore l'audace de vivre ! Et ces Indiens qui réduisaient les têtes me rappelant l'art pop, le dé figuratif que les Cosmopolites cherchent à nous imposer pour oublier la différence raciale, moteur essentiel de l'évolution ! Ces fœtus de peintres et de sculpteurs se prétendent progressistes ? Ils sont plus réactionnaires que les Indiens Jivaros ! Ils s'emparent de ce qui existe, le visage de l'homme modelé par les millénaires de l'évolution et le ramènent à l'informulé des premiers humanoïdes ! Quel travail ! Ils peuvent tromper le peuple pendant un certain temps, mais pas la science. Déjà la science nous reconnaît comme les seuls progressistes ! Gévaudan propose à Binet un verre de chicha chilienne. Authentique ascète, celui-ci refuse. L'ancien officier politique de la division SS Charlemagne reprend : Financièrement, comment vous en sortez-vous ? Mal. Notre grand problème reste celui des timbres-poste ! Visage fermé, Binet ne voulait pas donner d'autres détails. Il ne disait pas que tout ce que gagnait sa femme dans leurs petites libraires du VIIe arrondissement passait dans les caisses des partis qu'il fondait entre deux séjours en prison. Le ménage Binet ne faisait jamais plus d'un repas par jour. Ils s'habillaient aux puces. Marie Binet, qui avait un jour obtenu le titre de meilleure sténo de France, travaillant seize heures par jour dans sa libraire ou devant sa ronéo qui débitait la Sentinelle, la dernière et très remarquable publication de son mari. Elle possédait le sérieux fanatique des quakers et l'allure d'une salutiste. Si on lui avait demandé pourquoi elle usait sa jeunesse au profit d'idéaux politiques entachés d'hérésie, elle aurait certainement répondu comme martin Luther : Je ne puis faire autrement. Que Dieu me soit en aide ! Gévaudan dit : Votre femme est probablement la plus grande militante du socialisme français. Je pense que l'histoire retiendra son nom, et nous y veillerons ! A présent…. Il hésitait à poursuivre. Il risqua encore quelques pas sur le grand tapis d'Ispahan, jardin ouvert sous ses pieds et dont il écrasait les perspectives et dit : Binet, je vous admire sans vous approuver. Nous devons prendre de l'altitude par rapport à la politique qui vous est chère. Nous venons seulement d'entrer dans le millénaire annoncé par Hitler. Comprenez-moi bien ! Nous ne soutenons plus une cause, nous desservons un culte ! Nous prenons la succession du christianisme ! Il saisit les deux mains de René Binet dans les serras fortement. Vous n'avez pas combattu dans le Waffen SS. Aujourd'hui vous n'êtes pas sur la bonne longueur d'onde. Mais il y a quelque chose qui efface vos erreurs : depuis la guerre vous avez vécu comme les apôtres dont nous allons avoir besoin et cela seul compte ! Il sonna. Un garçon en veste blanche à boutons dorés qui, par son comportement, rappelait les valets des sa puissance, apporta le manteau du militant. Je vous raccompagne, dit Gévaudan. Ils franchirent la passerelle noyée dans le brouillard qui suspendait aux rares lampadaires des quais des jupes de taffetas rose. L'eau clapotait, invisible à leurs pieds. La péniche résidentielle dissimulait son obésité, prenait la forme squale d'un sous-marin prêt pour l'aventure. L'air sentait le mazout et les feuilles mortes. Gévaudan reprit les deux mains de Binet et les conserva longtemps entre les siennes comme si, ne devant plus le revoir, il hésitait avant de le lâcher vers son destin. Le militant paraissait gêné. Mais Gévaudan se trompait rarement. Il lui dit encore : Camarade Binet, je vous donne le même conseil qu'en 1946n lorsque vous demandiez à me voir dans la clandestinité pour m'annoncer votre intention de faire reparaître le combattant européen…… Souvenez-vous…. Je vous disais : Ne vous exposer pas inutilement aux coups de l'adversaire. Je vous donne aujourd'hui le même conseil…. Ne vous engagez pas à fond tant que l'heure n'est pas venue d'annoncer la fois nouvelle. Tout cela sera très long. Il ne faut donc pas mourir jeune ! Binet devait mourir jeune. Quelques mois plus tard, en effet rejoignant sa femme qui montait une affaire en province pour mettre de nouvelles ressources matérielles au service de la politique, René Binet se tuait en automobile sur la route de Rouen, par un matin de brouillard. Gévaudan dépouillant chaque jour un volumineux courrier provenant de tous les pays d'Europe, d'Amérique latine, des Etats-Unis et des Indes. Il reçut un matin une lettre curieuse, postée à Liège et signée d'un certain Gil. Elle disait :

Mon Cher camarade :

J'ai eu le plaisir de vous rencontrer à Buenos Aires mais vous ne souvenez peut-être plus de moi. Je viens de rentrer en Europe et j'ai trouvé une bonne place de veilleur de nuit dans un garage de la ville. Je suis bien content. Mon fils aîné a, maintenant, neuf ans, Marie Rose, cinq ans, Marguerite trois ans. Tous sont en bonne santé. Je suis bien content. Cet été j'ai fait un joli voyage avec ma Lambretta. Vous trouverez ci-joint, le compte rendu que j'adresse à tous nos camarades. J'ai en effet retrouvé beaucoup d'anciens de SS Wallonie Langemark Charlemagne, etc. Peut-être pourriez-vous m'aider car je recherche un certain Le Fauconnier, Hauptsturmführer dans la SS française en 1945. On me dit que vous l'avez bien connu et qu'on l'aurait aperçu en république Argentine vers 1950 ? Si vous pouviez me donner son adresse en Europe j'irais lui dire bonjour à mon prochain voyage. Prévu le même itinéraire que cette année, sauf à mon arrivée en Italie. Je partirais donc sur Venise par le lac Majeur et Milan, pour rentrer par les Dolomites et la Forêt-Noire. Enfin, en Juillet, j'irais au Luxembourg et y passerais une bonne semaine sur place, et en famille. Je suis bien content. Voilà camarade de mes bonnes nouvelles. Je vous souhaite bien du plaisir. Bonne continuation.

Gil.

Gévaudan relut plusieurs fois la lettre, toute sa méfiance en éveil car il recevait régulièrement des messages de fous, femmes exaltées ou confinées en nostalgie de l'époque ou les grands aryens blonds, porteurs de casquettes insolentes, respectaient des vertus qu'elles brûlaient de perdre, sans parler du complot permanent que les provocateurs à la solde des Renseignements généraux essayaient de mettre sur pied, sans jamais y parvenir. Il finit par se souvenir vaguement de ce Gil, survivant de la division SS Wallonie de Léon Degrelle, qu'il avait rencontré à Buenos Aires, chez Pierre Daye, l'écrivain belge en exil, dans le luxueux studio qu'il occupait, avenue Corrientes, au centre de la ville. Il arrivait maintenant à découper assez exactement la silhouette sur l'écran de sa mémoire…. Un grand gaillard à poitrine large et mains de prolétaire, dont le visage, grâce à des joues confortables, rappelait celui de Juan Peron… Rien ne subsistait des entretiens qu'il aurait pu avoir avec lui. Avait-il même entendu le son de sa voix en présence d'un Pierre Daye qui parlait beaucoup ? Dans tous les cas, elle n'avait rien laissé en lui d'autres que le souvenir d'un homme insignifiant, hormis sa force évidente. Mais pourquoi, diable, ce veilleur de nuit demandait-il des nouvelles de Le Fauconnier ? Il se plongea dans la lecture des feuilles ronéotypées. Elles révélaient la minutie d'un homme consciencieux, presque maniaque et limite à l'univers d'une culture primaire. Le texte disait : Depuis mon retour en Belgique, je me suis dépensée sans compter et sans obligation : diffusion, librairie, y compris vente d'ouvrages difficiles à trouver, mais pourtant si intéressants à lire. En même temps, j'envoyais un peu partout des centaines de lettres, des milliers d'imprimés, et aussi des dizaines de colis contenant surtout des Bardèche, des Vagabonds de Gorki, et des Campagne de Russie de Léon (i)…. Gévaudan se posa la question : comment un veilleur de nuit se faisait-il en même temps courtier de librairie dans le style de Monsieur Homais et ou trouvait-il l'argent pour expédier des milliers d'imprimés ? Tout cela lui paraissait suspect… Et ce n'est pas tout, je rédigeai aussi quelque six cents pages ou, tout particulièrement, était analysé la période 1939-1945. Encore un littérateur en puissance ! murmura l'ancien officier. Depuis mon retour en Belgique j'ai acheté ma première Lambretta et, durant la bonne saison, je m'évade le plus souvent possible. A chaque congé prolongé je pars, pour des semaines, vers mes pays du soleil. Du 1er au 30 juillet dernier j'eus vraiment de la chance puisque je profitai de 28 jours de temps ensoleillé il a plu seulement le jour du départ et lors de mon passage à Marseille, le 18. Puis je suis descendu jusqu'à Rome. Je suis pour visiter l'hôtel au Badoglio fit enfermer Mussolini. J'ai donné cent lires au guide qui montre le terrain sur lequel posé l'avion de Skorzeny venu pour délivrer le Duce. Je suis remonté » ensuite par la Toscane et m'arrêtant à Predappio j'ai été reçu par Rachele Mussolini en disant que j'avais combattu le bolchevisme dans la division SS ; Walonie. Le gouvernement doit lui rendre le corps de son mari retrouvé dans une cachette ou les néo-fascistes l'avaient dissimulé. J'ai traversé tout le sud de la France, presque sans m'arrêter, malgré la pluie à Marseille. En Espagne, depuis Barcelone, je me suis dirigé sur Madrid en passant par les champs de bataille autour de Teruel. Près de Saragosse j'ai élevé un petit tas de pierres in memoriam pour la victoire de Tercio sur les hordes marxistes du boucher d'Albacète, l'affreux Marty. Je suis arrivé à Mardrid ou Léon m'a reçu très gentiment. J'étais bien content. Il m'a fait connaître Skorzeny. S'il y avait eu beaucoup de Skorzeny, nous n'aurions jamais perdu la guerre. Il ma donné un petit bout de ruban de sa croix de fer. J'étais bien content. Je suis rentré en passant par la Normandie. A Caen dont la reconstruction est loin d'être terminée en raison de l'incurie des Français, j'ai prié en souvenir de la SS Hitlerjugend qui a défendu cette ville à un contre mille, comme les héros de l'antiquité et, dans les ruines, j'ai tracé à la peinture, sur un pan de mur : Passant va dire à Sparte que tu nous as trouvés gisant sur la terre comme la loi nous l'ordonnait. Je suis rentré à Liège bien content. Le compteur de ma Lambretta marquait 10 500 kilomètres et je n'étais pas plus fatigué que ma machine. J'ai pris 247 diapositives très

jolies que j'envoie à mes camarades. La dernière étape a été couverte de nuit…. Gévaudan reposa brusquement la circulaire. Il se sentait bouleversé par le message de cet homme un simple bien sûr qui s'en allait à travers l'Europe, de hauts lieux de leur histoire en champs de bataille jalonnant défaites ou victoires, de tribuns morts en héros survivants, seul dans la nuit, signalé par le feu rouge arrière de sa Lambretta qui le suivait, avec la persévérance de cette lampe qui, dans la pénombre des cathédrales, au-dessus du chœur, témoigne sur la présence réelle. Nous pourrons peut-être chasser d'Europe ce Galiléen égaré chez les Sémites (i), trahi par Saul, murmura Gévaudan en feuilletant d'un doigt distrait la Vie catholique illustrée qui traînait sur une table, dans la bibliothèque du monastère de L…. ou le frère portier venait de l'introduire, nous ne pourrons pas supprimer le souvenir d'un millénaire de christianisme ! Qui oserait renoncer à Jean-Sébastien Bach, sous prétexte qu'il a composé dans un monde d'idées qui relevait du christianisme palestinien ? Et comment faire comprendre aux peuples que la splendeur de l'art dit chrétien est avant tout le drame de paysans paganus païens luttant pour aryanisé une conception du monde étrangère ? Il regarda autour de lui, avec un étonnement sans borne, comme s'il découvrait pour la première fois ces cimetière de livres anciens ou dorment les civilisations disparues. L'air sentait le moisi, les cuirs hors d'âge avec, en profondeur, les relents de ces réfectoires interchangeables pour communautés de religieux et de soldats. Une cloche au son raffiné d'argent sonna Tierce. Dix heures…. Gévaudan se mit à marcher de long en large à travers la bibliothèque en se posant de nouveau la question : suis-je venu saluer le lieutenant Cousin, camarade de combat de la L.V.F. ou un père Laurent, trappiste que je ne connais pas ? Et dois-je on nous le tutoyer ? Les chants cessèrent au loin. Le père Laurent apparut et résolut d'emblée ce problème de protocole, s'avançant la main tendu, la voix chaleureuse : Comment allez-vous mon cher camarade ? Gévaudan l'avait connu au 3e bataillon de la L.V.F. en 1943. Un an plus tard, au cours des grandes opérations de février, le lieutenant Cousin, officié d'ordonnance du commandant Panné, engagé avec son chef au cœur du combat de Rasvada, avait reçu une balle la cuisse. Fémur broyé. L'adjudant Perrin n'avait pas oublié ses dernières consignes, données depuis le brancard qui l'évacuait car elles témoignaient jusqu'au bout sur la conscience de l'officier de carrière…. Soignez bien la compagnie, Perrin veillez sur notre compagnie….. Ancien lieutenant de spahis au Moyen-Orient, en 1940, bouleversé par le drame de Syrie qui politisait son existence d'officier, Cousin avait regagné Vichy. Reprenant du service dans la Légion Tricolore, à Guéret, à la Légion tricolore s'intégrant bientôt à la L.V.F il s'était retrouvé entre Smolensk et la Berezina persuadé, comme tous ses camarades, qu'il détenait une part de l'honneur militaire de la France ainsi que le spécifiait le vieux maréchal dans son message de décembre 1941…. Il se tenait bien droit dans sa robe blanche de moine, la tête puissante légèrement rejetée en arrière, le geste ample, la voix forte et posée. Gévaudan ne trouvait en lui aucune trace de cette humilité particulière, cette onction professionnelle, ce ton patelin qui lui faisaient prendre certains ecclésiastiques en horreur. A la manière dont il faisait jouer les pans de ses manches par un geste des bras qui sabraient d'invisibles ennemis, ou dont il les rejetait en arrière comme l'ample burnous qui tombait autrefois de ses épaules sur les talons de ses bottes, Gévaudan sentait que l'officier vivait toujours en lui et cette image du moine soldat, toute pareille à celle qu'il gardait de Jean comte de Mayol de Lupé, se dressait entre lui et la condamnation idéologique qu'il venait prononcer contre son ancien camarade. Le père Laurent le fit asseoir et lui dit, en consultant son bracelet-montre : Je peux vous accorder une heure. Mais vous reviendrez cet après-midi, je serai un peu moins bousculé. Il contempla l'ancien officier politique de la division Charlemagne en souriant et lui demanda : Gardez-vous, comme moi, un bon souvenir de la Russie ? Magnifique ! Parce que, malgré le bolchévisme, la Russie a sauvé son âme paysanne. L'homme y est plus vaste qu'ailleurs, à l'échelle des grands espaces, et cette vocation, il la traduit dans ce qu'il a crée. Souvenez-vous ! L'écartement des voies ferrées, la gamelle du soldat, la douille de lampe électrique, les tracteurs agricoles…. Tout est plus grand, plus large, plus lourd que dans le reste de l'Europe… Le père Laurent posa ses deux mains sur ses cuisses écartées, dans l'attitude Napoléon au bivouac et dit : Moi, ce qui m'a frappé, c'est la puissance d'amour du paysan russe. Tant que les parachutistes communistes ne sont pas venus nous emmerder, les moujiks se sont montrés autrement fraternels que les Allemands ! C'est vrai, reconnut Gévaudan, tout en notant au passage la verdeur du langage de ce moine. Il rit et ajouta il avait quelque mérite car nous tordions souvent le cou à leurs poulets ! Le père Laurent lui renvoya son propre rire en écho. Une joie enfantine brillant dans son œil bleu, très clair, ses gestes dégagés, son corps détendu, traduisaient une liberté intérieure que Gévaudan expliquait ainsi : il est prisonnier de ce que les Flamands-néerlandais nomment Ont commère celui qui ôte le souci le dieu qui ôte le souci. Oui, mais à quel prix ? Il a renoncé à sa propre divinité alors que nous ne renonçons point ! Nous entendons rester maîtres du divin en nous, non son esclave, et quelle que soit la rigueur du combat imposé pour conquérir ou conserver cette liberté ! Le père Laurent reprit : J'ai trouvé dans le paysan russe le plus bel animal religieux de l'Europe. Les communistes peuvent passer mais la foi du peuple russe ne passera point. Partout ailleurs, dans l'âme des Occidentaux, c'est le bordel ! Gévaudan sursauta de nouveau, sourit et pensa : Rien n'est perdu l'officier de spahis demeure ! Il répliqua : Camarade Cousin, je ne suis pas de votre avis. Les communistes ne passeront point. Mais ils iront jusqu'au bout de leur évolution. Ils ont commencé avec Marx, ils finiront chez Gobineau, Vacher de Lapouge, Steward Chamberlain, Gunther, Rosenberg, Herman Wirth, exactement comme nous. Il se tut. Rien ne bougeait dans les profondeurs du monastère. A l'extérieur des automobiles passaient sur la route. Plus loin c'était la paix des champs, l'appel du

bétail, la voix chaude d'un paysan, le chant des oiseaux. Avant de condamner l'état religieux de son camarade, comme il en avait l'intention en entreprenant ce voyage, Gévaudan voulait savoir exactement comment le lieutenant Cousin était passé de la L.V.F chez les trappistes. Oh, tout naturellement ! Sans grands débats de conscience ! Sans révélation décisive. A quinze ans, déjà, j'avais envie de me faire moine. Mais je me disais : tu es bien incapable de mener une vie contemplative… Tu es fait pour l'action. Attention ! Pas de Bêtise ! Alors je suis entré à Saint-Cyr. J'ai fait carrière dans l'armée. Il rit. Ah mon cher Gavaudan ! Si j'avais su de quoi il retournait ! Mais j'aurais foncé à la Trappe tout de suite ! La contemplation ? Foutre ! Ici je n'ai pas une minute à moi ! En dehors des offices je ne m'appartiens pas. Père boulanger je suis astreint au rendement ! Et dès que mes miches de pain sortent en grande série je me précipite sur le groupe électrogène qui ne marche pas. Je passe de l'autoproduction à l'alimentation secteur. Ou bien je mets la turbine en route. Je change des fusibles. Je nettoie un collecteur. Puis c'est le père abbé qui m'appelle d'urgence pour résoudre un problème administratif. J'ai tout fais dans cette maison ! Même pour vendre nos fromages dans un rayon de cent kilomètres ! Tout ! Vous autres qui vivez dans le monde voyez les moines à travers de vieilles légendes. Mais ça n'est pas ça du tout. C'est passionnant. Vous avez donc simplement réalisé un rêve de jeunesse ? Mais oui après 1945 j'ai passé deux ans dans la clandestinité. Comme moi ! Je me suis fait bêtement, arrêter……. Un an bouclé en Centrale. Et heureusement ! Quel bon entraînement pour un noviciat ! J'en bavais comme dans un séminaire en 1900 ! En sortant de taule je me suis dit l'armée c'est foutu ! La France n'aura plus désormais que des officiers de pronunciamiento comme les républiques d'opérette en Amérique du Sud. Et que faire dans mon état, avec mes goûts ? J'ai donc réalisé mon vieux rêve : entrer à la Trappe… Gévaudan se sentait mal à l'aise. Il retrouvait de plus en plus le camarade de combat et de moins en moins ce moine qu'il était venu condamner. Le père Laurent jeta un regarde sur sa montre sursauta et dit : Je vous laisse. Nous avons une messe concélébrée… On bavardera cet après-midi… Après le déjeuner, une heure avant None, le père Laurent l'entraîna dans le parc du monastère. Chênes royaux. Erables durs. Noyers utilitaires. Bosquets. Ici, les échos du monde ne franchissaient plus la clôture monastique. Seuls les oiseaux sautaient de branche en branche. Des lapins partaient sous leurs pieds, allumant entre les touffes d'herbes la tache de leur cul blanc tout de suite escamotée. L'officier politique de la division SS Charlemagne et le trappiste avançaient côte à côte, croisant de temps à autre quelque religieux. Brusquement Gévaudan se décida et dit, sur un ton neutre : Je ne connais pas un seul Waffen SS qui, depuis dix ans, ait trahi ou renié la cause pour laquelle il a combattu. Tous ont donné cet exemple de fidélité unique dans l'histoire, sauf toi ! Pourquoi ? En abandonnant le vous de la politesse orientale en tutoyant brusquement son camarade, Gévaudan lui signifiait ce nous sommes du même sang, toi et moi employé par Ruyard Kipling au niveau des bêtes mais qui valait aussi pour les hommes, depuis l'époque des tribus germaniques et viking jusqu'au IIIe Reich ou il donnait le ton de brutale et fraternelle franchise convenant aux derniers jours de l'Apocalypse selon Hitler ! La réponse du père Laurent le désarçonna : Moi ? Mais je n'ai jamais été SS ! C'était vrai. Après Rasvada, le lieutenant Cousin avait traîné d'hôpitaux en hôpitaux à travers l'Allemagne.

Six mois de douloureuses opérations pour remplacer le fémur broyé par une armature métallique ! Gévaudan fronça le sourcil : Il me semble cependant t'avoir rencontré à Schwarnegast, dans le corridor de Dantzig, en novembre 1944 ? Là c'était déjà la Waffen SS ! C'était également vrai. A Schwarnegast, le général Puand rassemblait les survivants de la L.V.F. pour constituer la division SS Charlemagne, sans considération pour l'opinion politique de ces guerriers ! Des miliciens, d'anciens L.V.F. ignoraient ou ne partageaient pas les convictions Nationales-Socialistes des anciens de la 7eme brigade d'assaut, le clamaient bien haut, certains refusant de servir sous le pavillon noir, vainement d'ailleurs, les démissions n'étant pas acceptées. C'est vrai, admit le père Laurent. Je me trouvais à Schwarnegast. J'ai suivi le mouvement pour l'honneur des armes. Parce qu'un officier ne se dégonfle pas en pleine bagarre, surtout lorsqu'elle menace de mal tourner. Mais en 1945, tu le sais aussi bien que moi, servir dans la Waffen SS représentait un acte de fidélité, non pas forcément une prise de position antichrétienne. Je n'ai pu me battre effectivement avec cette foutue jambe qui s'est refrisée à Breifenberg, dans la cour du quartier, mais je suis resté avec l'armée allemande jusqu'au dernier, jour tout en priant la sainte Vierge chaque matin ! Je sais, murmura Gévaudan, beaucoup de Waffen SS français et Wallon priaient la sainte Vierge. Tant pis pour eux ! Leur dieu n'était pas avec nous et l'a bien montré ! Ils marchèrent pendant longtemps, silencieux, prisonniers du passé… La steppe. Les forêts secrètes. Les isbas fumant quiètement dans les petits matins bleus. Les partisans qui, les jours de fête, déposaient leurs armes et venaient boire avec eux la samaonkà… Trêve de dieu au pays des sans-dieux ! . . . L'hospitalité de dieu au pays des sans-dieux !.... . L'hospitalité russe. Le grand cœur de la Russie et, parfois, sa cruauté exemplaire… Gévaudan pensait à la révolution du matérialisme biologique qui bouleverserait sans doute la Russie avant toute autre nation, le marxisme-léninisme ayant déjà fait son lit et le père Laurent caressait le rêve de voir un jour le peuple russe se rattacher au catholicisme. Il le dit. Jamais ! ne répliqua Gévaudan. Martin Luther à brisé pour toujours l'unité chrétienne. Tu n'es qu'un affreux réactionnaire ! Le père Laurent éclata de rire et, d'un grand geste de sabreur, pourfendit la réaction. Je parle sérieusement, dit

Gévaudan. Je trouve lamentable qu'un homme de ta classe soit passé si près de la révolution national-socialiste sans rien y comprendre, sans en rien retirer ! Et qu'il perde maintenant son temps à prier huit heures sur vingt-quatre, afin de rejeter le monde, de nier la vie ! Le père Laurent haussa les épaules. Je ne rejette rien ! Ici, je suis tout à la fois prêtre, administrateur, artisan et paysan. Avec un peu de ciel sur ma comptabilité je vis dans un état de contentement presque parfait ! C'est justement ce contentement qui me choque ! La joie du chrétien est abjecte, basée sur un égoïsme monstrueux. Elle nie l'homme dieu que nous voulons extraire de sa gangue de chair actuelle, si médiocre, par un combat permanent, un dépassement de tous les instants. Le chrétien préfère vivre Dieu à crédit, dans l'attente enfantine d'une mort qui lui ouvre un paradis de félicités à bon marché, et nous au comptant, dans une vie qui regarde la mort bien en face pour en triompher un jour ! L'idée absurde de deux mondes n'a pu germer que dans le cerveau d'un schizophrène ! Entre le moine que tu es devenu et le SS que je reste, il n'y a pas d'entente possible ! Gévaudan se tut. Ils marchèrent encore pendant quelques instants puis s'assirent sur un banc de pierre. Le moine dit en souriant : Je connais tout ce qu'on peut dire contre le christianisme. Je te réponds : l'Eglise existe depuis deux mille ans, elle est éternelle. Gavaudan leva les bras au ciel. Et vous parlez d'un prétendu péché d'orgueil de la SS ? Mais le vôtre est monstrueux ! Vous n'existez que grâce au Fuhrerprinzip, avec un dictateur installé au sommet de la pyramide des responsabilités, infaillible, ce que jamais Hitler n'aurait osé proclamer ! Mais vous allez disparaître parce que l'ennemi de la chrétienté, qui est aussi celui de la SS, vous pousse vers le chaos racial. L'église indifférenciée qui se prépare disparaîtra en moins de cinquante ans dans les bras de communisme. Voilà la limite de votre éternité ! Le père Laurent, la tête levée contemplait la voûte des arbres. Il demanda doucement : Mais que veux-tu entreprendre ? Dans l'ordre du divin tu es encore plus pauvre que nous, et la SS n'existe plus. Gévaudan lui prit le bras et répliqua d'une voix sourde qui couvrait son exaltation : Quelle erreur ! C'est vrai qu'aux regards du monde nous avons les mains vides et que nous sommes honnis de tous. Mais c'est là le signe de notre supériorité décisive. Nous possédons l'invisible : la fois et l'esprit de sacrifie qui étaient les vôtres au 11e siècle. Nos grands prêtres existent, cachés quelque part dans les solitudes glacées ou la foule. Notre millénaire a seulement dix ans alors que vous êtes vieux, à bout de souffle. Le sang de nos martyrs est encore frais. Ils quittèrent le banc de pierre et se remirent en marche, sous la voûte des arbres qui distillait une clarté verte. Le gravier des allées grinçait sous leurs pas. En somme, murmura le père Laurent, tu voudrais que je te suive comme prophète SS ? Parfaitement ! C'est à l'heure des Catacombes qu'une foi vaut la peine d'être embrassée. Nous vivons l'instant irremplaçable de la persécution. Le moine s'arrêta, se tourna ver Gévaudan en souriant et dit : Et si l'Eglise, au lieu de suivre le chemin que tu lui prêtes, reconnaissait que les nouveaux prophètes sont des biologistes comme Teilhard de Chardin, et rétablissait, avant vous, la notion de race comme valeur essentielle de l'œuvre divine ? N'oublie pas qu'elle possède, en archive, le commandement correspondant à cette politique : Ce que Dieu a séparé ne dois pas être ressemblé ? Gévaudan, resta un instant interloqué, réfléchit, et répondit : Dans ce cas le monde ferait l'économie d'une religion nouvelle. Il risqua quelques gestes qu'on pouvait juger exaltés, du point de vue l'homme de la rue, mais que le moine, entraîné à la vie mystique, reconnut fraternels. Gévaudan ajouta : Et, bien entendu je me jetterais dans vos bras ! Mais je suis tranquille. L'Eglise va prêcher la confusion des races avec une vigueur accrue et apparaître de plus en plus comme l'agent destructeur des hiérarchies naturelles, au même titre que le bolchevisme, son allié. Si tu ne quittes pas l'Eglise tu finiras par te renier ; tu te retrouveras un jour en Russie, desservant du communisme sur ces mêmes champs de bataille ou tu l'avais jadis combattu ! Ils poursuivirent en silence. Le moine semblait méditer. Gévaudan contemplait la voûte des arbres qui pesait sur eux, écoutait le chant des oiseaux. Au bout d'un long moment, le père Laurent dit : Je ne te suis pas. Je ne te condamne pas. Dieu jugera. Puis il allongea le pas après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre. Les deux soldats retrouvaient spontanément le rythme que tenaient leurs bottes dans les sables de la Russie Blanche, et cet accord les rapprochait au-delà de leurs discussions sur l'ancienne et la nouvelle fois. Puis le moine consulta de nouveau sa montre, sursauta et dit : Zut ! Je vais en retard pour vêpres ! Il sourit et ajouta en se tournant vers son camarade : Pour un moine, l'horaire c'est le coup de poing de Dieu ! Gévaudan vit disparaître le trappiste dans la perspective sombre de l'allée, ses longues enjambées soulevant le bord de la robe blanche, comme jadis les bottes celui du burnous : balançant ses bras, boitant légèrement en souvenir de l'époque ou sa chair meurtrie au service de la L.V.F l'empêchait de combattre dans la Waffen SS. Gévaudan fit demi-tour et franchit la clôture monastique. Il pensa : l'attitude de Cousin sous la robe du trappiste prouve combien notre conception de l'homme est juste ! Un Oriental m'eût opposé ses fumisteries et bloqués dans une palabre. Mais nous sommes du même sang, Cousin et moi ; il existe le commun dénominateur de la race qui nous rapproche. Lui parlait en chrétien, moi en païen, et nous nous comprenions cependant. Nous marchions du même pas, comme en Russie ! il repassa par la réception, demanda une feuille de papier et une enveloppe au frère portier et griffonna : Autrefois, dans nos pays gaulois ou francs, un homme bien né ce qui ne voulait pas dire né avec une particule, mais un homme de bonne race ne connaissait que trois états dignes de lui : moine soldat ou paysan. Tu es bien né trois fois à travers ces états successifs. Tu es un chef. Nous t'attendrons aussi longtemps qu'il le faudra. Puis il reprit la route de Paris.

La police passe d'ordinaire sous le Pont Neuf entre six et sept heures du matin. Jean Benvoar me possède aucun papier d'identité. Rien que son bulletin de sortie de prison. On l'embarque ? demande le plus jeune des agents. Comment ? objecte son camarade. Faut le prendre dans nos bras…. L'autre ne répond rien, soupesant, de l'œil l'homme-tronc. Il hoche la tête. Même privé de jambes Benvoar doit bien peser dans les soixante-dix kilos avec son buste de gladiateur… Trop lourd…Trop sale… Pourquoi tu ne vas pas à l'Armée du Salut ? Ils ont la péniche pour des types comme toi ! suggère l'agent qui ne tient pas à se fatiguer et gâcher sa tunique d'uniforme. A la nage ? Gronde Benvoar.

T'as l'asile des vieillards.

J'suis pas un vieillard !

T'as la soupe populaire de l'arrondissement…

J'suis pas un mendiant. Je ne veux rien que mes droits d'ancien combattant…. Demande pas la charité ! Les agents s'éloignent. Benvoar crache sur leurs talons. Il attend l'heure du travail. Le père Albert a découvert une remorque de cyclo-taxi qui a survécu à la guerre. Vers dix heures du soir il y installe Benvoar, lui confie sa canne-épée et le traîne dans sa tournée de ramassage vieux papiers-chiffons-métaux… Place du Châtelet. République. Bastille. Père-Lachaise. Mairie du XXe arrondissement… Ils reviennent par le boulevard de La Chapelle et la rue Saint-Martin. Pendant que Père Albert crochète ou tire la voiture, Benvoar trie papiers et chiffons. Toute se vend en ces lendemains de guerre. Parfois il découvre une miche de pain, un poulet dont on n'a retiré que les blancs ! Il dévore alors avec la voracité d'une bête puis vomit ce qu'il vient d'avaler. La nuit. Les lumières de la ville. Les flics. Les nouveaux messieurs de la résistance qui passent, serrés contre des putains de luxe dans les voitures neuves… La cloche. Une cloche devenue inquiétante et brutale avec ces déserteurs nègres américains qui dissimulent d'énormes Colt. Benvoar serre fortement la poignée de la canne-épée. Les filles de la rue Saint-Denis le recherchent de plus en plus. Quand père Albert prend son jour de repos Benvoar protège quelque fille, à sa manière et dans le cadre de ses possibilités. Installé à l'angle des rues Saint-Denis-Quincam poix comme un crapaud, sous la protection d'une zone d'ombre, il guette les flics de la Mondaine et alerte les travailleuses. Quand Germaine est saoule elle le fait monter dans sa chambre. Il reçoit en nature le prix de ses services et, surtout, peut se laver enfin autrement que dans l'eau de Seine. Mais il lui faut déguerpir avant six heures du matin. Tu comprends, explique Germaine, si on te trouvait là j'perdrais ma réputation. Si elle à domine son ivresse elle l'aide à descendre les escaliers en le prenant dans ses bras, comme la mère dont elle à gardé l'instinct animal. Benvoar n'a pas la vie facile, mais il vie, mange et fait l'amour. Le samedi soir toute l'équipe part en wekende, rue de Lappe, chez une concierge que peau de bique honore de ses faveurs. Quand le trio se présente elle ferme sa loge, remet deux mille francs au Père Albert pour acheter pain, saucisson, sardines, bouteilles de beaujolais. Ils mangeant, boivent, parlent peu, puis la dame écarte le rideau rouge qui clôt l'alcôve, relève ses jupes tandis que Peau-de-bique détache la ficelle qui retient son pantalon. Ils font l'amour paisiblement devant Jean benvoar qui, rouge de confusion, détourne la tête. Jean Benvoar manifeste une ambition bien autrement fabuleuse : il voudrait travailler et faire valoir ses droits d'ancien combattant !!!! Il a retrouvé deux anciens de la L.V.F qui traînent comme lui sur le pavé de Paris. Moi je fais les clochettes, lui dit Haulmot avec son terrible accent corse. Haulmont mendie avec l'aide d'une fausse carte de

déporté. Benvoar ne veut rien devoir à personne. Gaspert, amputé d'une jambe, vend des cravates à la sauvette dans un parapluie ouvert, et refermé dès que pointe la silhouettes d'un agent de police. Il fait aussi l'article de Paris, le muguet, le feuillage qu'on lui apporte depuis la forêt de Rambouillet. Mais Benvoar n'est pas assez ingambe pour s'adonner aux petits métiers de la cloche. Ça devient dur, les petits métiers ! constate Peau de bique…. C'est plus la libération ! Ah c'que j'en ai vendu des crânes de collabos ! En 1944, Peau de bique couchait dans le cimetière du Père-Lachaise. Chaque jour, il ramassait un plein sac de vieux crânes dans les charniers et partait les vendre comme crâne de collaborateur fusillé. Il tirait les meilleurs profits dans les beaux quartiers, ceux, précisément, qui avaient le mieux vécu de… la collaboration ! Que faire pour ne pas rester à la charge de Peau de bique et du Père Albert et, surtout, ne plus coucher sous les ponts, se demande jean Benvoar. Fruits avariés, femmes de petites vertu et autres ne manquent jamais ; malheureusement Paris refuse un gîte décent aux vaincus de la vie de la libération. Fais-toi embarquer dans un hosto ! Conseille Haulmot. Benvoar tente sa chance. Quelque minutes avant l'heure de la fermeture il s'affale sur un banc du square de la tour Saint-Jacques et joue l'homme évanoui. Le gardien le découvre et appelle Police Secours. Benvoar exhibe toujours au revers de veste le ruban rouge de la médaille de l'Est attribuée à tous les soldats qui subirent comme lui le terrifiant hiver russe de 1941-1942. Les agents pensent que ce mutilé porte sa Légion d'honneur et le transportent… aux invalides. On l'accepte comme grand mutilé… de la 1re armée française ! Le voici couché dans un lit aux montants ripolinés. Des hommes fraternels le déposent dans un réfectoire ou il ne mange plus avec ses doigts. Sur les pelouses bien rasées, entre les longs bâtiments gris coiffés d'ardoise, il prend des bains de soleil. Ah comme il fait bon vivre en glorieux mutilé de la 1re armée française ! Il joue son personnage sans complexe. Les soldats de De Lattre ne sont-ils pas des guerriers comme lui ? Les obus qui ont emporté leurs jambes ou leurs bras ne faisaient pas de discrimination politique ! Sur les pelouses de la Fondation, l'aveugle et le paralytique fraternisent. Un mois plus tard l'aveugle l'insulte : Fous le camp sale Boche ! L'enquête administrative a terminé sa carrière, reconnu que Jean Benvoar, martyr de la L.V.F. n'a pas reçu la bonne blessure des ayants droit. On l'expulse donc sans ménagement. Les infirmiers le déposent sur le trottoir du boulevard des Invalides comme les gardiens d'Eysse sur le seuil de la prison. Les unijambistes qui l'ont accompagné le couvrent d'injures. L'un d'eux lève sa canne. Benvoar saisit le bocal du distributeur automatique de cacahuètes qui se trouve près de l'entrée et le lance sur le guerrier fraternel qu'on évacue sur l'infirmerie. L'administration téléphone à la Police Secours. Conduit devant le commissaire de police, Benvoar s'entend réclamer trois mille francs pour remplacement du distributeur. Passage de Kafka. L'homme tronc rit dans les jambes du fonctionnaire : Je n'ai pas rond ! Mettez-moi en taule. J'aurai chaud c't hivers. Ou flinguez-moi, qu'on en finisse ! La police parisienne ne fusille pas les mutilés. Benvoar se retrouve donc sous le Pont-Neuf. Mais il a gagné un moi et progressé dans le voyage au bout de la nuit. Quelque jours plus tard, il renouvelle l'expérience de l'homme évanoui, mais dans un autre arrondissement. Cette fois il échoue à l'hôpital de la Pitié. Ici la souffrance humaine n'a pas de couleur politique. Biologiquement l'ancien L.V.F.intéresse l'administration. Le professeur Clovis Vincent le place dans son service. Un docteur allemand, encore prisonniers de guerre, va tenter ce que n'osait le général-médecin de la Wehrmacht venu spécialement de Berlin en avion à l'hôpital Foch en 1942 : extraire les éclats que, depuis dix ans, l'homme-tronc porte dans son crâne. Tête rasée. Pas d'anesthésie générale. Quelques piqûres autour de la plaie qui suppure toujours. Benvoar doit parler pendant l'opération pour des raisons techniques…. Djukovo… 50° au-dessous de O…. On m'a dit : en avant !... Torpille russes… reçu deux balles… un coup sur la tête… la neige… quarante-huit heures sous la neige… patrouille allemande m'a sauvé…. L'opération dure six heures. A l'aide d'un électroaimant le chirurgien germanique retire onze éclats du crâne. Grattage le lendemain. Danse devant la douleur. Puis une plaque d'argent referme la dure caboche du Breton. Benvoar qui ne peut entrer dans un hôpital au titre d'une invalidité non reconnue par l'administration se fait admettre trois mois plus tard à la Salpêtrière grâce à police Secours une fois de plus ! Les docteurs tentent de redresser ses moignons comme leur confrère d'Eysse en 1947. Le temps du martyre reparaît… Sectionner à moitié les tendons dans le sens de la longueur. Plâtrer. Déplâtrer. Recouper. Replâtrer… A chaque opération les tendons s'allongent d'un centimètre. Trois mois de torture pour sept opérations successives. Quand les infirmiers viennent le chercher pour le conduire en salle de chirurgie, Benvoar pleure de douleur anticipée. Mais, cette fois, on ne l'a pas supplicié pour rien. Il quitte la Salpêtrière avec un mouvement des rotules totalement libéré et des moignons redressés capables de recevoir des prothèses… A Pâques ou à la Trinité car cet hôpital n'appareille pas les mutilés. C'est la sergente Coste, de l'Armée du Salut, qui vient le chercher en taxi et le conduit place du Châtelet. Pour la première fois le représentant d'une organisation charitable se penche sur sa misère. L'armée du Salut s'offre à lui avec générosité, comme les quakers aux collabos dont la sortie de prison vient de commencer. Je ne veux rien ! Répond Benvoar à la sergente Coste. J'veux simplement qu'on reconnaisse mes droits d'ancien combattant mutilé…. et aussi que vous payiez le taxi ! Elle attendait que Benvoar ouvrît son portefeuille, ne sachant pas qu'un ancien L.V.F. pouvait ne pas avoir un sou en poche depuis sept ans. Elle comprend, souri et paye de bonne grâce. Benvoar se réfugie de nouveau sous le Pont-Neuf. Jean Benvor, martyr de la L.V.F. vit toujours sous les ponts de Paris. Malgré la rectification de ses moignons, privés de béquille et prothèses, il se déplace toujours obliquement à la manière des crabes, par bonds successifs, tels les crapauds. Il va plus vite. Son rayon d'action augmente. Il connaît bien son domaine Châtelet-Les Halles. Mais ces

conquêtes ne lui permettent toujours pas de vivre sans assistance. Chaque jour la crise d'épilepsie traumatique le terrasse, comme avant l'opération. La partie droite du corps reste toujours paralysée. Installé dans le surhumain biologique, ce sont les derniers jours de son aventure hitlérienne que Benvoar vit dans l'attitude stoïcienne qu'elle postulait ! Mais on ne peut indéfiniment survivre. Il s'agit de vivre. Après l'avoir longtemps repoussé le destin travaille maintenant en sa faveur mais l'homme n'en sait rien. Pour échapper à la bise glacée qui souffle sous les ponts, en hiver, il ne connaît que deux moyens : coucher chez les prostituées de la rue Saint-Denis ou trouver une porte d'immeuble entrouverte. Dans la seconde éventualité il dort sur un paillasson ou le plancher d'un couloir. Les concierges le découvrent vers six heures du matin et le jettent à la rue en même temps que les poubelles. Une nuit il s'introduit dans un couloir à la suite d'un couple qui a négligé de fermer la porte. Premier travail : explorer les poubelles avant qu'elles ne tombent dans le domaine public de la cloche. Il y découvre un harmonica et le fourre dans sa besace avant de s'endormir. Le lendemain il le nettoie et se met à jouer Petite Monica. C'est l'air de ses débuts de musicien lorsqu'il montait vers Moscou. En entendant cette ritournelle allemande des passants sursautent, ralentissent le pas ou s'arrêtent devant l'infirme. Loin de l'injurier comme il s'y attendait ils lui portent plutôt un certain intérêt. C'est la première fois que quelqu'un joue petite Monica dans les rues de Paris, depuis la fin de la guerre. Ainsi s'achève le temps du mépris. Benvoar comprend brusquement le parti qu'il peut tirer de ce sentiment populaire. Jouer de l'harmonica au coin des rues n'est pas mendier. C'est offrir un travail à des inconnu en n'en fixant point le prix, laissant à chacun le soin de rémunérer sont talent de musicien. En vérité Benvoar n'en possède guère. Mais l'Allemagne et ses chants en ont pour deux ! L'homme-tronc se traîne jusqu'au premier bureau de tabac du boulevard de Sébastopol et réclame une boîte de cigares vide. Il s'installe rue de Rivoli, devant le magasin Esders. Huit heures du matin. Le peuple de Paris empoigne ses outils, ouvre ses comptoirs. Pour les midinettes et leurs amants, Jean Benvoar joue Petites Monica. Puis il attaque Rose-Marie. Il joue mal. L'harmonica a perdu quelques notes entre son départ de la Forêt-Noire et son abandon dans la poubelle. Mais il restitue plus au moins bien Ce n'est qu'un Edelweiss. Les pièces de monnaie tombent dans la boîte à cigares. Le soir Benvoar constate qu'il vient de gagner trois mille francs. Divine surprise ! La rue Tique tonne. Le Bœuf-gros-sel. Accroupi au pied du comptoir Benvoar deux gros sandwiches, boit un litre de vin presque d'un trait, au goulot de la bouteille. Il n'avait rien mangé depuis deux jours et vomit aussitôt. Crise. Il se retrouve sur un trottoir entre deux piles de cageots de fruits. Peu importe. Il allume la première gauloise achetée de ses derniers depuis son arrivée à paris et la fume, béat. Il se sent sauvé. La puissance Allemagne vient de le reprendre en charge avec ses chants. Il gronde ! Les Boches me doivent bien ça ! Puis il se traîne vers le Tout-va-bien, boit jusqu'au lever du jour, roule de nouveau sur le trottoir, abominablement ivre cette fois. Jean Benvoar ne dessaoule plus depuis qu'il gagne sa vie. Il prend son poste à huit-heures du matin, joue pendant l'entrée ou la sortie des employés de magasin, boit durant les pauses. Jouer du lime-pote l'altère. L'ivresse clame les migraines qui lui tenaillent le crâne depuis bientôt dix ans. Le vin rouge c'est la morphine du pauvre. Benvoar quitte le surhumain et tombe dans le piège du bonheur. Il reste au coin Rivoli-Sébastopol, la boîte à cigares posée sur ses moignons, l'œil fixé à six pas, comme s'il montait encore la garde devant une isba, sur la route de Moscou. Il cuve son vin. A Travers cette brume il aperçoit une femme âgée… Une certaine élégance de petite-bourgeoises faisant face à une existence difficile… Une voix douce… Oh mon pauvre monsieur…. Dans quel état… Ou avez-vous perdu vos jambes ? Benvoar émerge du rêve et répond d'une voix rude : En Russie, avec les Boches ! Et on vous laisse comme ça ? Vous n'avez pas de voiture ? Pas même de béquilles ? Les Boches sont vaincus et fauchés, madame ! Les mains de l'inconnue, jointes comme pour souligner une prière, se décroisant, fouillent dans le sac, donnent…. Ce n'est pas avec ça que vous pourrez acheter une voiture. Mais il me vient une idée. Mon mari aussi avait perdu ses jambes en 14. Il est mort depuis deux ans et sa voiture ne sert à personne. Un vieux modèle bien sûr. Je vous l'apporte demain si vous étés encore là ? Benvoar n'a pas la moindre envie de changer de poste ! Le lendemain la femme inconnue le hisse dans une voiture de mutilé encore très présentable, malgré ses bandages pleins et sa colonne de direction-propulsion à volant. Benvoar attaque aussitôt la rue de Rivoli. L'altitude à laquelle il se meut, maintenant, bouleverse l'ordre de sa vie. Mutation brusque. C'est l'instant ou s'achève en disparaissant dans un abîme de souffrance l'aventure hitlérienne. Le voici lancé avec l'Europe dans l'aventure industrielle. Benvoar roule avec son siècle ! Tout progresser très vite maintenant. Il rencontre un autre L.V.F. Trinchard, dont le père est tombé devant Djukovo. Il chante bien et sa voix pare aux insuffisances de l'harmonica. Le couple se produit place Pigalle, place Blanche, boulevard Barbées, maintenant que le rayon d'action de Benvoar devient pratiquement illimité. Les recettes suivent. Même en consommant de prodigieuses quantités de vin rouge, le mutilé réalise des économies ! Que faire d'elles quand on appartient à la cloche ? A quoi bon thésauriser ? Le printemps éclate aux frontières de Paris et Benvoar ne résiste pas à l'appel de la route. Il part pour la Bretagne, seul. Retour aux sources. Première étape chez un maire de village. Lit de camp dans un garage. Dîner copieux. Excellente bouteille de vin. Viatique de mille francs au départ. Seconde étape dans un petit château. Il couche dans le foin. Nouveau viatique de mille francs lorsqu'il reprend la route. Il roule. Il connaît l'itinéraire depuis 1944. Cette fois, plus de rumeur de canon. Plus d'avion attaquant en piqué. Plus de maquis. Ciel bleu, soleil caressant, chants d'oiseaux donnent de riches couleurs à la vie. Allons au-devant de la vie. Benvoar chante pour lui-même. Il roule. Des hommes charitables le poussent dans les côtes. Des paysans le

prennent en remorque derrière leur char. Plus loin, par un coup adroit du volant amovible qu'il manie avec sa brutalité coutumière, il tue une perdrix déjà blessée, la fait rôtir sur un petit feu de bois. Une seule main devenue prodigieusement habile suffit pour mener à bien toute l'affaire. Il progresse à raison de trente kilomètres par jour. Il roule, préparant le record de distance pour voiture de mutilés sans moteur qu'il détiendra officieusement lorsqu'il partira pour l'Allemagne…… Rennes-Paris-Uzés en 1944… Paris-Rennes-Pleherl en 1950… Paris-Marseille en 1952… Le voici à Pleherel, près de Lamballe. Quand son père le voit déboucher dans la cour de leur misérable ferme, il devient pâle et bredouille : Reste pas ici… reste pas ici ! A Lamballe, ces bonnes gens vivent toujours dans le climat de terreur qu'ils ont connu en 1944. Rien n'a évolué dans la mentalité du petit peuple depuis que les Jacobins ont coupé le cou de leur Princesse Faut pas resté, Jean confirme la mère. Tu nous ferais des ennuis. Ils viendraient te tuer ! Ils ce sont aussi bien les maquisards en 1944 que Sanson le bourreau ou les évêques destructeurs de druides ! Passage des grandes peurs… Crainte de Dieu. Dieu vainqueur. Dieu jaloux ! Le païen Jean Benvoar hausse les épaules et repart dix minutes après son arrivée. La mère lui a remis un viatique de 5 000 Francs. Mais il roule, les larmes aux yeux en direction de Saint-Careuc. Un morne désespoir l'habite. Il roule une partie de la nuit puis, brusquement, terrassé par sa crise d'épilepsie, va au fossé. Un paysan le ramasse à l'aube, couvert de rosée et le remet en selle. Il repart. Il roule. Il atteint enfin Saint-Careuc, se présente chez le docteur Berthelo, collabo figurant sur ses listes d'adresses. Berthélot a perdu sa femme, assassinée par le maquis en 1944. Il a sauvé sa tête en se réfugiant en Belgique. Puis il est rentré en Bretagne. Médecin des pauvres par excellence il fait rarement payer ses visites. Aussi a-t-il reconquis le pays en moins de trois ans. Qui toucherait à un cheveu de sa tête provoquerait maintenant une Jacquerie. Il demande à Benvoar : Et tu n'a pas de prothèses ? Tu vis comme ça depuis 1941 ? C'est incroyable ! On se débrouille ! affirme Benvoar. Allonge-toi, je vais te tirer d'affaire. Le docteur prend des mesures, l'empreinte des moignons et commande, à ses frais, des prothèses au spécialiste de Saint-Brieuc. C'est le style maison. La fille du docteur, Monique, dix-sept ans, fait le ménage, la cuisine élève ses trois sœurs et s'occupe des œuvres sociales de son père ! Elle remet à Benvoar dix mille francs qui lui permettront des rentrer à Paris par le train. Il revient quinze jours plus tard pour essayer ses prothèses et… épouser une amie d'enfance, Rose Marie, à la mairie de Pleherel. Deux témoins pour tout cortège. La jeune épouse porte son mari dans ses bras ! Benvoar habite maintenant au 160 rue de Belleville. Derrière le portail d'un immeuble banal s'ouvre une allée aux perspectives provinciales. Platanes. Rosiers. Jardins. Gazons contrastant avec les pavillons vétustes qu'ils supportent. Des baraques de jardiniers jouxtent les ateliers des artisans. Là, Robert le Bottier graine de héros pour Commune de Paris héberge l'infirme dans un modeste rez-de-chaussée. Benvoar possède enfin une certaine surface. La ville de Paris lui verse une pension... d'invalide civile. Douze mille francs par mois. Il a pu s'habiller décemment. Il flâne. Il lit. Un jour, en lisant, il sursaute, comme piqué par une guêpe. Un hebdomadaire commente la situation de la République fédérale allemande, la réforme monétaire de 1948, la fantastique prospérité germanique… Style différent du IIIe Reich et même course à la puissance d'un grand peuple ! Regarde ! dit-il à la femme qui veille sur lui. Puis il abat son poing valide sur la table et gronde : L'Allemagne existe donc de nouveau et elle a du pognon ? Attends un peu. Je vais me faire connaître ! Il découvre dans un annuaire du téléphone l'adresse du nouveau consultât : 50 avenue d'Iéna. On lui enfile son meilleur costume, et le voilà parti, rasé de frais. Une fois de plus Jean Benvoar traverse Paris. Par rapport à son premier voyage Gare de l'Est-Pont Neuf, il vole maintenant à travers les rues, grâce au moteur Vap monté sur sa voiture. Il en descend seul appuyé sur ses béquilles et se présente à l'huissier. Je veux voir le consul ! annonce-t-il d'une voix ferme. Monsieur le consul ne reçoit que sur rendez-vous. L'homme-tronc crie : Je suis Benvoar ! Premier tireur au F.M. dans le 638e régiment d'infanterie de la Wehrmacht… Blessé le 1re décembre 1941 devant Moscou ! De son poing valide il frappe rageusement le revers de son veston orné de rubans multicolores. Inquiet, l'huissier disparaît, s'attarde dans des bureaux, revient et annonce avec obséquiosité qu'un attaché va recevoir der Franzoze… Toujours les mêmes ! Trop polis pour être honnêtes ! Gronde le mutilé. Il suit, faisant sonner ses béquilles ; traînant sa jambe morte à l'aide de sa prothèse gauche qui semble le guider dans sa progression en diagonale. C'est toujours la marche du crabe, mais qui à dominé le crapaud. Un homme énorme cigare aux lèvres, le reçoit. Avec une politesse consommée, il s'enquiert des intentions de son visiteur. Benvoar le regarde durement sans répondre pendant plusieurs minutes. Le fonctionnaire allemand manifeste une inquiétude croissante, s'agite sur son fauteuil, puis transpire à la pensée qu'on vient peut-être d'introduire auprès de lui quelque fou dangereux. Mais Benvoar tend soudain sa main valide vers la boutonnière vide de l'attaché et gronde : Vous n'avez rien là ? A votre âge ! Machinalement l'Allemand tâte sa boutonnière et demande : Que voulez-vous dire ?

Pas de médaille de l'Est ? Pas d'insigne des blessés ? Pas de petite croix de fer ? Benvoar frappe le revers de son veston et crie : Moi j'ai tout ça ! D'un mouvement de tête il désigne ses jambes et ajoute : Mais j'ai payé pour l'avoir ! L'attaché consulaire essaye d'expliquer qu'il n'était pas tout a fait étranger à la conspiration du 20 juillet contre Hitler, et que c'est volontairement qu'il ne porte pas ses décorations du IIIe Reich. A cette époque il travaillait dans la résistance. Benvoar explose : La résistance ? En Allemagne ? Laissez-moi rire ! ! ! Des résistants allemands en 1945 ? … Mes copains de la Waffen SS ont bien regardé autour d'eux, jusqu'au 8 mai et n'en ont

jamais vu ! ! ! Monsieur vous êtes un lâche et un salaud ! L'Allemand arrondit le dos sous la tempête. Il essaye de savoir ce que désire cet étonnant Français qui lui donne… des leçons de patriotisme allemand ! Je suis venu pour toujours ma pension d'invalide ! crie Benvoar. Le fonctionnaire essaye d'expliquer que, dans son plan d'assistance aux victimes de la guerre, la République fédérale n'a pas encore prévu le cas des volontaires étrangers… Mais on étudiera la situation… Demande sera examinée avec bienveillance… Malheureusement…. Difficultés diplomatiques… La France… Le quai d'Osay. Radouci Benvoar dit : Je vous conseille de régler la question au plus vite. Car tant que je n'aurai pas vu la couleur de vos marks je viendrai vous rendre visite chaque jour, maintenant que je connais votre adresse ! On le reconduit avec égards. Le lendemain le portier fronce le sourcil car Benvoar a tenu parole. Il ne demande aucune audience mais dépose ses béquilles sur le seuil, enlève ses prothèses, et se déplace sur les fesses, deçà, delà, comme à la prison centrale d'Eysse à la recherche des mégots ! Récolte facile. Dans un consulat d'Allemagne ils ne traînent pas sur les tapis persans. Il suffit de vider les cendriers !... Havanes à moitié consumés Batavia clairs comme feuilles d'automne… Mégots de cigarettes blondes… La fortune pour trois générations de clochards ! Benvoar ricane et pense au scandale que son activité va provoquer. Scandale énorme. Les fonctionnaires transpirent de crainte à la pensée que les services secrets entretenus chez eux par la France, vont communiquer l'incident au quai d'Orsay ! On ne peut tout de même pas le mettre à la porte ! Murmure le vice-consul Werner Mayer qui a dur du cœur et respecte l'histoire… Non, non, ce n'est pas possible. Jamais je n'autoriserai une chose pareille ! On peut appeler la police ? suggère une secrétaire blonde. Vous n'y pensez pas ? Ce serait porter le scandale dans la France entière ! Mais que faire ? Une idée-force le sauve. Pendant que Jean Benvoar vide paisiblement les cendriers du consultât dans son bissac, Werner Mayer organise à travers les bureaux une collecte en sa faveur ! Souriant, Benvoar repart avec dix mille francs en poche. Enfin, il a perçu un acompte sur la pension de mutilé qu'il attend depuis tant d'années ! Comme il ne manque pas de tact, à l'occasion, il ne revient pas le lendemain matin mais se présente la semaine suivante. Même approche. Même chasse aux mégots de cigares. De temps à autre, il s'interrompt dans sa besogne et crie, sur l'air des lampions : Nos pensions ! Nos pensions ! Nos pensions ! Tiens, murmure Werner Mayer, notre petit Breton est arrivé ! Messieurs à vos poches ! Benvoar repart avec douze mille francs. Par cette initiative hardie il vient de pratiquer une brèche dans le mur de l'indifférence qui cerne le destin des huit Français mutilés du mauvais côté pendant la Seconde Guerre mondiale.

Trois ans après la fin de la guerre de Corée, Le Brix se trouvait encore en Indochine. Hanoi. Un mess dans la Citadelle. Grincements de chaises, appels rauques, rires sonnant avec le creux des tambours. La salle fleure l'anis et le beaujolais, les pommes de terre frites, les cuirs ramollis par l'infernale chaleur. Au-dehors, un typhon mûrissant annonce le début de la saison des pluies. Autours d'une table, rassemblés par le jeu des mutations, départs en fin de séjour ou retour de France, sept anciens Waffen SS discutent avec Le Brix… Scania, Crupot, Lanussan de la 13e D.B.L.E…. Le Lieutenant qui les accompagne, Gouleven Pennaod, du 9e bataillon 3-41 R.A.C, trop jeune en 1943 pour se battre sur le front de l'Est, est un ancien des Jeunes de l'Europe nouvelle. Lemoine, Deckerke et Dappa, guéris des blessures reçues en Corée ont repris du service dans les 2e et 3e R.E.I. Les chirurgiens américains ont recousu Dappa de pied en cap. Ils lui auraient même greffé des fesses… en peau de sanglier ! Ils en ont fait, en six mois d'hôpital au Japon, un homme-test de leur science, transformant un moribond en homme bon pour le service ! Avez-vous des nouvelles de Boileau ? demanda Lemoine. Officier de la L.V.F. combattant dans les rangs du 1er bataillon Thaï, Boileau avait été fait prisonnier à Nghia Lô. Mort en captivité, assura Lanussan. Et Chasseigne ? A la Légion. Peut-être au 1er R.E.I. (I) L'ancien ministre du ravitaillement de Vicky porte lui aussi le képi blanc, mais personne ne l'a rencontré en Indochine. Et Orzière ? Il a déjà récupéré une sardine de sous-lieutenant, la vache ! Capitaine à la L.V.F. engagé comme soldat de 2e classe dans la Légion, Orzière remonte en grade avec une rapidité stupéfiante. Et le B.I.L.O.M. ? demande Deckerke. C'est de l'histoire ancienne, répond Le Brix. En effet, les deux C.M.S.A. compagnies de marche du sud-Annam qui constituaient un B.I.L.O.M son dissoutes depuis 1950. Collabos versés dans le 5e B.M.E.O. Combien restez-vous d'anciens au 2e R.E.I ? demande Scania qui, en 1945, a sauvé Lemoine et Deckerke en leur ouvrant les portes de la compagnie de passage constituée par le colonel Jean-Pierre, à Kehl. Difficile à dire, murmure Lemoine. Tout au début, avec le recrutement 1945-1946, le 2e R.E.I. comptait bien quarante pour cent de Waffen SS venus de tous les pays d'Europe. Il n'en reste plus lourd. La Haute Région les a bouffés ! Le lieutenant Goulven Pennaod ricane : L'habileté de la France est incomparable ! Pendant qu'elle faisait tuer les derniers Waffen SS entre Cao Bang et Langson… elle les condamnait à Paris comme provenant d'une association de malfaiteurs ! Dappa sa verse un verre de beaujolais, boit, se gratte la tête et dit : Faut pas pousser ! C'est tout de même sûr que si on passait devant les mecs de Nuremberg, on serait toisés comme grands criminels pour les guerres d'Indochine et de Corée ! On s'est payé sur le Nhaqué et le Chinetoque de ce qu'on n'a pas fait aux Russes ! Fallait bien lui donner raison à la France… A titre de SS posthumes ! Ils rient

Gueulez pas si fort ! dit Scania, les mêmes patriotes qui vous ont un jour reproché la L.V.F.vous reprocheront aussi l'Indo et la Corée si les choses tournent mal ! Toi tu crains, affirme Deckerke, tu sers dans une unité gaulliste ! La 13e D.B.L.E. relevait en effet du gaullisme pendant les premières années de l'après-guerre. Tout a changé quand Arnaud a remplacé de Sérigné, affirme Scania. Il provenait lui aussi de Londres mais ne jouait plus le même jeu. Mais on n'a pas touché beaucoup de nazis à la 13e... Peut-être quinze pour cent ? Je ne sais exactement. Ils discutant. Ils se regardent, un peu étonnés de se retrouver vivants après leurs randonnées aux enfers. Tous sauf Goulvan Pennaod comptent aux enfers. Tous sauf Goulven Pennaod comptent plusieurs années d'Indochine. Lemoine, trois fois blessé, Deckerke deux, ainsi que Le Brix, Dappa, Crupot, Lanussan, Scania. Ça ne vaut tout de même pas la Russie, rapport au climat ! dit Le Brix. Au-dehors, étendant ses pattes d'araignée électrique, le typhon s'approche. Ciel de métal en fusion. Eclairs spasmodiques, au loin. Chaleur à haute tension. Les ventilateurs du mess brassent sans conviction l'air gluant. Les visages ruissellent. Les chemises kaki collent à la peau…. Verres brisés, assiettes choquées préludent aux grondements de la tornade. Les guerriers de passage boivent et font le compte des typhons ou des tempêtes de neige subis depuis des années. Deckerke dit : En 1941 j'étais devant Moscou. Sur la Berezina en 1944. Au nord de Berlin en 1945. Près du 38e parallèle en 1951. Maintenant Hanoi, en attendant que les Viets nous foutent à la mer. C'est la retraite de l'homme blanc ! Il boit son champagne et lui trouve un goût amer. Le typhon éclate. Tonnerre. Trombes d'eau. La pluies crève les espaces et piétine la ville. Elle déferle des gouttières, emplit les caniveaux, inonde les trottoirs. E, quelques minutes les rues deviennent des torrents. Une joie brutale accompagne le typhon. Une fraîcheur passagère semble, avec la pluie, descendre des sommets de quelque Alpe de neige. Le vent charge. Enseignes arrachées. Tuiles prenant leur vol avec des grâces de pigeons. La saison des pluies commence, murmure Goulven Pennaod, ça va peut-être sauver Dien-Bien-Phu ! Demain 22 avril 1954, il doit sauter sur le camp retranché. Là-bas ils ont besoin d'un artilleur ! Le typhon s'éloigne maintenant sur la jungle, malmenant les grands flamboyants, les aréquiers sveltes, les palmiers prompts à plier l'échine. La brousse frémit, s'offre à la tornade avec avidité. L'eau ruisselle, miraculeuse, sur l'agonie de Dien-Bien-Phu. A chacun se guerre ! crie Scania en levant sa coupe pleine. Un sourire éclaire son visage rude. Les lumières qui s'allument font apparaître presque rouges sa moustache et ses cheveux blonds. Très grand, taillé à coups de hache, il évoque l'image d'un Saxon médiéval. Il parle quatre langues. Avant d'entrer dans la Waffen SS allemande il étudiait…. L'archéologie ! Nous avons essayé de faire plusieurs sortes de guerres, à la 13e D.B.L.E. n'est-ce pas Lanussan ? dit-il en se tournant vers un camarade qui porte le bras en écharpe. Tu veux parler de Gille Naves ; sans doute ? Oui. Tu sais que je ne suis toujours pas d'accord avec vous ? Philippe Henriot ? C'était la curaille et le régime petit-bourgeois de Vichy ! Gille Naves ? Le vaillant cocu de la résistance ! Aucun intérêt ! Scania et Lanussan évoquant à mots couverts un épisode de l'histoire de la 13e D.B.L.E. Lanussan est un ancien chef de Dizaine de la Milice française. Il a suivi Darnaud dans la 33e division SS « Charlemagne » en 1944. Arrêté en 1945. Evadé en 1946. Légion étrangère. Quand il arriva en Indochine, à la 13e D.B.L.E. il entra bien entendu dans la « fraterie » des anciens L.V.F et Waffen SS qui lui dirent : nous avons un bon copain parmi les officiers : Gille Naves, un des assassins de Philippe Henriot ! Jeune résistant Gille Naves faisait en effet partie de l'équipe qui, en 1944, entrant par surprise dans les locaux du ministère de l'Information, rue de Grenelle, avait tué dans sa chambre, sous les yeux de sa femme, l'homme le plus détesté de l'opposition en raison même de son efficacité. Gille Naves avait échappé aux représailles de la Milice. Depuis il s'était lui aussi engagé à la Légion étrangère. Remords ? Dégoût de l'après-guerre ? Vocation de guerre ? Nul ne le savait. Il ne prodiguait pas les confidences à ce propos ! Il fut condamné à mort par un conseil de guerre secret composé de cinq anciens miliciens et L.V.F. , tenu en brousse, exactement dans les mêmes conditions que Schlegel, L'Untercharfuhrer indélicat de la 7e Brigade d'assaut française jugé par Chabert et ses camarades, dans la forêt galicienne de Tarnow en 1944. Comme ancien miliciens, Lanussan avait réclamé l'honneur de procéder à son exécution. Je l'ai eu deux fois au bout de mon fusil ! dit-il à Scania. Je n'ai pas tiré. Impossible ! Pendant la bagarre c'était mon camarade et mon supérieur…. Je voulais l'avoir à Hanoi. Dans sa chambre. Je serais entré par surprise. Je l'aurais trouvé avec une fille, bien sûr. Je lui aurais demandé : « Vous êtes bien le résistant Gille Naves ? » Et je l'aurais descendu sous les yeux de la fille… Une rafale de P.M Comme eux en 1944. Exactement. Autrement, dans le cadre de la Légion, ça n'avait pas de sens ! Malheureusement ça ne s'est pas trouvé ! Les Viets se sont chargés de lui ! dit Scania. Les 23 et 24 février 1952, les 9éme et 12éme compagnies du 3eme bataillon de la 13éme D.B.L.E. s'étaient sacrifiées pour couvrir le repli des forces franco-vietnamiennes stationnées à Hao Binh. Luttant avec acharnement au fond d'une cuvette, dans une boucle de la Ravière Noire, contre trois bataillons du Viet-Minh, elles avaient assuré le succès du décrochage au prix de pertes élevées. Gille Naves était tombé aux lisières de Xom Noi, pendant la seconde phase des combats, entre 9 h 30 et 11 heures, luttant au corps à corps, mêlé à ses Légionnaires de l'extrême arrière-garde. Il est mort comme un chef ! dit Scania. S'il est vrai qu'il a pu, dans sa jeunesse, abattre de sang-froid un homme désarmé, il s'est bien racheté ! Je ne suis d'accord ! réplique Lanussan. Un assassin reste un assassin ! Scania hausse les épaules. Idiot ! Tu ne comprends donc rien au « sens de l'histoire » ? Voilà un type qui, en 1944, introduit en France les méthodes marxistes de terreur politique en violation des lois et de la morale occidentale. Il croit qu'on peut agir en patriote français en utilisant l'assassinat comme arme de propagande politique. Il est de bonne fois mais se trompe. Ribbentrop les prévient lorsqu'on le pend

à Nuremberg : « Les Russes vous le rendront. » C'est fait. Et ça ira loin. Les Américains ont trahi l'Occident en faisant de la Russie et de la Chine des Ils seront punis par ces puissances chaque fois perdront une bataille contre elles Leurs ministres de l'Information seront assassinés et leurs vaincus pendus. Notre vieille morale paysanne ne se trompe jamais : nos fautes nous suivent ! Il rajusta en riant. Et merde pour la morale, même occidentale ! Moi ce que j'aime c'est l'archéologie ! Et le champagne ! On va boire ailleurs que dans ce boxon ? Tous l'imitèrent. Certains, moins accoutumés que Duppa aux grandes beuveries meurtrières titubaient légèrement. Ils coiffèrent leur képi blanc pour sortir du mess. Moi j'embarque demain pour la France, annonça Deckerke. Moi je saute demain sur Dien-Bien-Phu, ça donne soif ! constata Goulvan Pennaod. Vous m'accompagnez, Lemoine ? La trêve imposée par le typhon n'a pas duré. Hanoi se remet à bouillir dans les vapeurs de la marmite tropicale, malgré la nuit. Air saturé d'humidité. Les cyclistes portent le masque grimaçant de la sueur sur leur visage. Tramways tintinnabulant. Belles eurosiennes en tuniques violine fendue sur le côté. Des enseignes lumineuses poignardent la nuit. Amoureux dans les estaminets qui bordent le rivage des petits lacs. Bastringues rugissant. L'air sent les épices et, par larges ondes paresseuses provenant du delta, la boue des rizières, en même temps que la fumée piquante des camions. C'est à la fois Hong Kong miniaturisée et quelques grosses villes de garnison française au temps de sa splendeur. Bien sanglés dans leur tunique, gantée, stick en main et Figaro sous le bras, les officiers de la Place répondent mécaniquement aux saluts de la troupe. Les dragons de la Pagode de Jade ont soif. J'ai soif ! constate Goulven Pennaod. Il s'installe dans un café avec Lemoine. Couples silencieux. Musique douce. Goulven Pennaod n'avait pas 15 ans en 1943. Ne pouvant rallier la Waffen SS, il s'était inscrit aux Jeunes de l'Europe Nouvelle. Prison Jacques Cartier à Rennes en 1945. Cinq ans d'indignité nationale en raison de sa jeunesse ! Père mort. Maison de Saint-Malo détruite. Il passe en Grande-Bretagne avec des Malouins qui vont y vendre leurs oignons. Le voici mineur, chômeur, journaliste, assistant d'un pasteur anglican, chômeur de nouveau… Il se retrouve en Pays de Galles, soldat dans l'armée secrète des séparatistes. Il boit la Guiness (Guiness is good for you !) avec les Irlandais qui viennent conspirer à Aberdâr, en Galles du Sud. Avec eux, il brûle en place publique le drapeau tricolore et celui de l'Union Jack. Il traîne sa nostalgie de la guerre qu'il n'a pas faite aux côtés de IIIe Reich. Il se console en contractant un engagement pour l'Indochine. Entre les deux conflits il distingue le lien spécieux de l'anticommunisme. Le voici sous-lieutenant au 3-41 RAC, commandant une batterie de 155 HM I, au nord de Phu Ly. On s'amusait bien, dit-il à Lemoine. On travaillait sur la carte au 25 millième, en se servant des pagodes ou des églises du delta comme références de tir. Lemoine demanda : Vous croyez qu'on va s'en tirer au Tonkin ? Goulven Pennaod hausse les épaules. J'espère bien que non ! La cause du Viet-Minh c'est exactement celle des bretons. Parfaitement juste. Ces gens-là ne veulent plus de la France jacobine et comme je les comprends ! Alors, pourquoi sautez-vous sur Dieu-Bien-Phu ? C'est autre chose. J'ai signé un contrat avec l'armée française. Je le respecte. Il se tait et boit. Lemoine le quitte. Je vous dis merde, mon lieutenant !

Merci. Mais tout se passera bien !

Le lendemain Goulven Pennaod se présente aux ordres. Au magasin d'armement un garde-mites lui dit : Vous n'aurez pas de pistolet, le chef ne veut pas perdre ses armes à Dien-Bien-Phu ! Pas de grenade. Pas de bottes de saut. Il les achète sur ses deniers. Tout le jour, il va de cafés chinois en établissements européens. Il déjeune confortablement et boit du champagne. Il ne cherche nullement à s'étourdir. Vue d'Hanoi l'aventure Dien-Bien-Phu n'a rien de particulièrement redoutable. On y meurt, bien sût, mais pas plus que dans le delta. Goulven Pennaod dépense, dans la seule journée du 22 avril, les dix mille piastres qui lui restent, répandant largement l'aumône autour de lui Chep donner un piat ! Il se sent merveilleusement libre et gris. Le voici complètement saoul lorsqu'il se présente à Gia Lam, à la base des Dakotas. Il se laisse hisser dans l'avion et se met aussitôt à ronfle, allongé sur le plancher d'aluminium ! Un choc le réveille. La traction brutale des suspentes vient de lui rabattre son casque sur le nez quand le parachute s'est ouvert. Il ne se souvient pas d'avoir sauté. Le largueur à dû le balancer par la porte comme un simple colis de munitions ! Il descend, mollement bercé sous une coupole de soie qui déploie, au-dessus de sa tête, un panthéon évanescent. Autour de lui montent des milliers de lucioles silencieuses qui entrelacent leur vol. Plus haut, la D.C.A. lourde des Viets dispose un feu d'artifice au ras des nuages…. Oh, la belle bleue !..... Oh, la belle rouge ! Goulven Pennaod se demande brusquement s'il résistera au choc de l'atterrissage. Il n'a jamais sauté et, ivre, n'a rien entendu des consignes que le largueur donnait aux volontaires, avant le décollage ! Mais, d'instinct, il rassemble ses jambes et tient, entre ses bras levés, les suspentes du parachute. La réponse arrive très vite. Entre le choc du casque sur le nez à l'ouverture et celui des bottes dans la boue, plouf ! Il ne s'est écoulé que trente secondes ; le Dakota atant largué sa fournée à basse altitude en raison de l'exigüité de la zone de saut. Il pense en raison de l'exigüité de la zone de saut. Il pense : ça n'est que ça ? Ses oreilles bourdonnent un peu mais ce qui le gêne surtout c'est la chaleur retrouvée après fraîcheur du voyage en altitude qui veillait sur son bienheureux sommeil d'homme ivre. En somme, l'aventure commence bien, comme pour les 745 non brevetés parachutistes qui ont sauté ou sauteront sur Dien-Bien-Phu avec, pour tout bilan de casse : deux fractures de fémur, deux tibias et six entorses ! Il patauge longuement dans la boue qui deviendra universelle après le 25 avril. Il ne sait s'il se trouve en zone amie ou

terrain viet. Il avance avec précaution, chaque mouvement de ses bottes déclenchant, chaque mouvement de ses bottes déclenchait un bruit de clapet de pompe. Rumeurs de combat au loin. Un avion lâche une luciole et le terrain prend du relief… Barbelés. Carcasses de Jeeps et de caisses. Quelques voilures de parachutes posent leurs marguerites blanches autour de lui. Trous d'obus. Réseaux de tranchées…. Verdun vision d'histoire ! Il avance vers ces tranchées, prêt à fuir car il ne possède d'autre arme que son couteau suisse, et constate qu'elles parlent l'allemand ! Il s'y jette. Un Légionnaire du 2e B.E.P.lui fait boire dans son quart une rasade d'horrible Vinogel. On le conduit au P.C. de l'unité. Il y passe la nuit et une partie de la journée du 23 avril sans que son heureuse arrivée soit signalée au bureau des effectifs d'Hanoi qui le portera disparu » ! Artilleur on l'affecte à l'une des deux compagnies de mortiers en position sur Eliane 4. Il se présente au capitaine Poirier qui la commande. Vous remplacerez le lieutenant B…. tué la semaine dernière, dit-il. Goulven Pennaod s'installe. La position de mortiers confine à celle des quadritubes 12,7 du 5e B.P.V.N…. Relations de bon voisinage aussitôt établies. Les mortiers de 120 Brandt sont bien dissimulés, l'abri du P.C. couvert par deux mètres de terre. L'ennemi n'est pas loi et titre au 75 sans recul mais l'atmosphère régnant dans le secteur reste de l'optimisme. Rien de tragique. On attend l'arrivée de la mousson ! Et tant qu'on reçoit des munitions grâce aux parachutistes, il y a de l'espoir ! Tout de suite Goulven Pennaod se lie avec un chef de pièce légionnaire : Krauss. Raison militaire d'abord. Petit, sec, sans un gramme de graisse, vif et précis dans l'action, Krauss représente un excellent sous-officier. Raison politique aussi. Krauss, citoyen hekvétique d'après ses papiers de Légion ce qui ne signifie rien a réellement compté parmi les 850 Suisses qui servirent dans la waffen SS allemande. Il se battait encore dans les rues de Berlin avec un commando de la Kriegs marine, le 30 avril 1945. Il lui dit en riant : Une fois de plus j'attends l'armée Wenck ! Je veux dire : la colonne Crèvecœur ! On compte toujours sur les autres pour vous sortir de la merde ! Hanoi a mis en train l'opération « Condor », plus comme sous de son chef : Crèvecœur. Partant du Laos, ce lieutenant-colonel de parachutistes, fort capable de mener à bien cette mission, se heurte à la brousse la plus farouche de toute l'Indochine. Il ne dispose que de bataillons nord-africains et laotiens, les uns inaptes à la guerre de jungle, les autres incapables de tenir le choc contre les unités du Viet-Minh. Crèvecoeur s'est déjà emparé du poste de Muong Khoua, enlevé par le raid de la division 308 en février. Mais il lui faudrait quinze jours, un mois peut-être, pour déboucher sur les crêtes dominant Dien-Bien-Phu, avec un appui aérien que les équipages épuisés sont incapables de fournir. Krauss allume une cigarette et dit, en hochant la tête en direction du P.C. ou se trouvent tous les officiers supérieurs qui ont fait carrière à partir de l'écrasement de l'Allemagne en 1945 : Se sont-ils assez foutu de notre gueule quand on attendait l'armée Wenck ! Peut-être comprendront-ils un jour que Dien-Bien-Phu était déjà tombé le 30 avril 1945 ? Goulven Pennaod lui serre la main avec émotion et répond : Vous avez raison Krauss. Si nous avion gagné la guerre, il n'y aurait plus de Russie, pas de communisme français, chinois ou viet ! Mais l'autoroute Gibralta-Vladivostock lancée vers une Amérique fraternelle ! Seulement, ici, nous sommes les seuls à connaître cette formidable vérité ! Krauss réplique : Pensez-vous ! Ce ne sont pas les L.V.F. et Waffen SS qui manquent à Dien Bien-Phu. Malheureusement on les rencontre le plus souvent sous forme de macchabées (I) ! Il regagne ses tubes car le lieutenant-colonel Langlais vient de réclamer, par radio, un appui de mortiers. Le 28 avril Goulven dispose encore de quatre unités de feu. Il a, jusqu'ici, consommé beaucoup de torpilles inutilement en essayant de contrebattre l'artillerie de campagne Viet. Le 120, en effet, dégage en surface mais pas en profondeur. Du 1er au 3 mai il cesse de tirer. Il a reçu l'ordre de conserver quatre mille coups pour l'opération « Per de sang ». Il ne s'agit plus maintenant d'attendre la colonne Crèvecœur, mais de forcer le blocus pour atteindre la région des calcaires de Muong Son, à huit jours de marche du camp retranché, faire la liaison avec le lieutenant-colonel Trinquier, qui parti de la plaine des Jarres à la tête de 1 500 fusils Méos, se porte en recueil des survivants de Dien-Bien-Phu….. Evacuation prévue en trois échelons. Les paras aux ordres de Langlais et Bigeard. Légionnaires et Nord-Africains aux ordres de Lemeunier et Vadot. La garnison d'Isabelle sous commandement de Lalande. De Castries restera avec les blessés, les éléments de chaque point d'appui couvrant les replis et les mortiers en mission de sacrifice. Ce sont là simples vues d'état-major ! La jungle (i) Dans leurs comptes rendus, Langlais et Pouget évoquent pudiquement cette participation des « hérétiques », Nos recherches nous ont permis d'en retrouver quelques-uns. Mais il est impossible de donner une idée d'ensemble, tous ceux qui sont tombés portant de fausses identités interdit une progression rapide de la colonne Crève-cœur, la fatigue de la garnison l'opération « Percée de sang ». Les Viets progressent en tissant, autour des derniers points d'appui, un prodigieux réseau de tranchées. Depuis le 2 mais, Goulven Pennaod se trouve au contacte de l'infanterie ennemie qui lance des coups de 75 sans recul sur les créneaux de la position. Il fait exécuter des tirs de dégagement. Après le 5 mai les Viets se trouvent à moins de cinquante mètres. Pour utiliser les mortiers, dans ces conditions, il s'agit de pointer les tubes presque à la verticale et retirer des charges une partie de la poudre ! La nuit, les haut-parleurs communistes leur jettent des appels à la reddition soulignés par les strophes du chant des Partisans : Ami entends-tu le vol noir des corbeaux

Dans la plaine………

Krauss dit à Goulven Pennaod :

Le commandant Pouget vient de sauter. Il se trouve sur Eliane2, avec le 1er B.E.P….. Comme ancien résistant qui a chanté cette petite berceuse, il doit plutôt rire jaune en entendant ces haut-parleurs qui la lui renvoient dans la gueule avec une bonne ration d'obus ! A moins qu'il n'ait rien compris ! Possible après tout !.... Nous ferons peut-être d'affreux macchabées, mais jamais d'abominables cocus comme ces types-là. Depuis dix ans nous avons toujours su pourquoi nous devions mourir ! Eux ne sont pas encore fixés. Ca change tous les six mois ! Krauss parle le français sans accent et même, à l'occasion, l'argot, mais d'une voix un peu traînante, toujours égale malgré le fracas des explosions qui bouleversent la position de la 1re compagnie étrangère de mortiers lourds. Il passe toute la nuit du 5 au 6 mai auprès d'un Hongrois, ancien de la division Brandebourg qui ayant perdu les deux jambes au début du siège, s'est fait porter dans la tranchées, installer devant un fusil mitrailleur, et le sert depuis, nuit et jour, mangeant et buvant sur place ce qu'on lui apporte, dormant quelques minutes, de temps à autre, appuyé sur la boîtes à munitions, faisant ses besoins sous lui, et ainsi jusqu'à la fin. Au matin du 6 mai une balle le cloue définitivement sur la culasse de sa pièce. Aucune importance ! La 1re compagnie de mortiers lourds ne possède plus de munitions pour armes légères ou lourdes, plus une torpille, quelques grenades seulement. Les deux Eliane se trouvent maintenant en première ligne. Eliane IV tenue par les survivants du 5e B.P.V.N., du 2/1 R.C.P. et deux compagnies squelettiques du 1re B.P.C……. Sur Eliane II, les compagnies Edme et Pouget se défendent avec acharnement. Bréchignac commence l'ensemble. En seconde ligne : le 6e B.P.C. sur Eliane X et cinquante hommes du 1re /13e D.B.L.E….. C'est tout ce qui reste du camp retranché. De l'autre côté de la rivière Nan Youm : le G.O.N.O. ou de Castries pleure sur la fleur de la nouvelle chevalerie française, ces paras que Dien-Bien-Phu vient d'engloutir, comme Azincourt l'ancienne en 1415 ! Mais voici que dans la journée du 6 mai un étrange bruit attire l'attention des survivants. Impossible de le confondre avec les rumeurs bien connues du camp retranché. Il annonce donc quelque chose de remarquable et de quoi peut-il s'agir sinon de l'arrivée victorieuse de la colonne Crèvecœur ? Un espoir tumultueux soulève aussitôt les défenseurs de Dien-Bien-Phu. Le Bouthéon circule sur toutes les positions encore tenues : Crèvecœur à la rescousse ! ! ! Le sergent-chef Krauss dit à son lieutenant : Nous avons entendu ça à Berlin ! Nous aussi pensions que c'était l'armée Wenck qui venait nous sauver des communistes, ou plus exactement l'armée américaine comprenant l'urgence d'écraser les cocos en 1945, tant qu'il était encore temps ! Je connais ! Ce ne sont que les « orgues de Staline » ! Vous en faites pas mon lieutenant. Ca fait beaucoup plus de bruit que de dégâts ! Les roquettes lancées par bordée de 8, 16 ou 32 pleuvent, s'enfoncent dans la boue qui, presque partout dépasse un mètre de profondeur. Dans la nuit du 6 au 7, Goulven Pennaod repousse encore une attaque d'infanterie à la grenade. Dans la matinée du 7, G.O.N.O. signale, par radio, que le feu est appelé à cesser d'un moment à l'autre par manque de munitions et que la situation est irréversible. Le capitaine Poirier fait donc sauter ses mortiers et attend, accablé par une torpeur ou se mêlent découragement et dégoût. Vers midi l'infanterie Viet s'avance, l'arme à la bretelle. Qu'est-ce qu'on fait, mon lieutenant ? demande Krauss…. Il me reste cinq grenades… Balancez-les, et qu'on n'en parle plus !... Krauss se dresse dans la tranchée, émerge, dégoupille une grenade et la jette sur l'ennemi en criant :

Heil Hitler !

La vague d'infanterie se replie précipitamment. Quelques minutes plus tard, mitrailleuses et 75 sans recul accablent de nouveau la position qui ne réplique accablent de nouveau la position qui ne réplique pas, et pour cause : Goulven Pennaod ne possède plus, que son couteau suisse ! A midi l'infanterie Viet reparaît, fusils et P.M tenus en garde basse cette fois. Un petit homme frêle en treillis bleu délavé et casque de latanier, officier sans doute, s'approche du commandant de batterie, s'arrête à deux mètres de lui et fait le salut militaire. Le capitaine Poirier lui rend le salut, au garde-à-vous. Le petit homme lui dit, en Français : Par ici messieurs ! On les entraîne vers l'ouest. Alors qu'ils franchissent prisonniers, la dix-septième ligne de tranchées ennemies. Krauss dit à son lieutenant : Ils ne nous ont pas occupé les couilles, y a donc de l'espoir ! G.O.N.O. N'est pas encore tombé. Le lieutenant-colonel Langlais qui a représenté l'âme de la défense, fait tout ce qu'une vrai chef de guerre pouvait accomplir dans le cadre des moyens dont il disposait, brûle ses lettres et ses documents, le cadre de cuir enfermant le portrait de sa fiancée, puis son béret rouge de para. Il pense, en contemplant les petites flammes de cet autodafé…….. « ….Sur les treize points d'appui perdus le 1er mais ; huit l'avaient été par défection de leurs garnisons sans coûter un homme à l'ennemi……. On avait confié dans la proportion de 60% la défense initiale des points d'appui de 60% la défense initiale des points d'appui à des bataillons de troupes indigènes et c'est le comportement de ces troupes qui s'est posé, avec acuité, pendant la bataille…. Cessons donc de faire combattre, pour des causes qui nous sont propres, des étrangers à notre race…..(I) » Comme le sergent-chef Krauss et le sous-lieutenant Goulven Pennaod qui représente à Dien-Bien-Phu les « nostalgiques », le lieutenant colonel Langlais explique donc la perte de l'Indochine en termes racistes ! Il ne pense sans doute pas, comme eux, que Dien-Bien-Phu a été perdu par Hitler, à Berlin, le 30 avril 1945 et qu'en abattant Hitler il a créé la Viet-Minh, son vainqueur, mais peut-être l'admettra-t-il- un jour lui aussi. On ne sait. Il adresse une pensée émue à ses compagnons d'armes, ces légionnaires et ces paras qui ont subi la presque totalité du choc dans cette bataille. Il sait d'où viennent la plupart de ces légionnaires, d'une Allemagne qui

n'est plus « ennemie héréditaire » ennemie héréditaire » et ces paras dont beaucoup, anciens S-A-S ont des titres d'authentiques résistants. Il pense, traduisant fidèlement leur attitude : « Nous ne combattions pas pour défendre nos foyers, nous ne combattions pas pour chasser l'étranger de chez nous, nous ne combattions pas non plus pour garder l'Indochine à la France. Alors pourquoi ? L'honneur du métier des armes et c'est tout ! Il ne dira pas, comme Goulven Pennaod que ce sens de l'honneur est une vertu spécifiquement aryenne, « nordique ». Et il ne sait pas qu'à Dien-Bien-Phu il a gagné une bataille que la France perd régulièrement ailleurs depuis dix ans : la réconciliation » dans l'honneur du métier des armes » entre Français de Pétain et Français gaullistes, mais les nostalgiques, eux, le savent .puissances mondiales.

Le combat de Scania, légionnaire, se termine en même temps que la guerre d'Indochine. Il rentre en France. Il reprend la pelle et la pioche, non pour creuser des tranchées mais pour ausculter le sol de la préhistoire. Archéologue le voici correspondant de plusieurs académies françaises et étrangères. Il leur transmet le matériel qu'il arrache au cimetière saxon, découvert par les Allemands du mur de l'Atlantique, en 1943, près de Boulogne. Sable blond. Eau grise. Au loin : le cap Gris-Nez sous un ciel pâle. Scania commande à ses terrassiers dans le style brutal de l'ancien sous-officier SS. Son œil de baroudeur découvre l'emplacement des tombes d'après les indices évanescents que les squelettes ont inscrits, au-dessus d'eux, sur la couche de sable, pendant leur processus de désagrégation. D'un geste qui tient trente jours de prison en réserve il stoppe alors le mouvement des pelles. Il prend sa truelle et s'agenouille. A la manière dont il ploie ses longues jambes, penche sous buste athlétiques, son visage maigre barré par une moustache rousse, sur le lit de sable, on sent qu'il donne à sa recherche un caractère passionnel. Il manie la truelle avec la retenue du sculpteur attaquant de son ciseau le motif essentiel. Tout geste inconsidéré déplacerait un os du squelette qui se dessine graduellement, détruirait peut-être un détail qui, ajouté à d'autres, permettra de plaquer un visage sur une civilisation disparue…… Le sable s'écarte en fins ruisseaux. Les os apparaissent. Puis le crâne. Quand le maniement de la truelle devient trop grossier, l'ancien légionnaire utilise un scalpel. Après les gestes du sculpteur ceux du chirurgien. C'est une femme, dit-il à Lemoine venu passer quelques jours avec lui avant de regagner son unité maintenant engagée dans la guerre d'Algérie. Cette femme qui les contemple de ses orbites profondes semble leur dire : « Comme vous, les SS, je voulais devenir plus forte que la mort et n'ai pas mieux réussi que vous ». Le scalpel dégage une boucle de ceinture en bronze vert-de-grisée. Rien ne reste des vêtements sinon des traces inscrites en noir sur le fond clair du sable. Lemoine demande : Et tu es sûr qu'elle est là depuis quatorze siècles, cette bonne femme ? A peu près. Cette communauté de Saxons à dû ouvrir ce cimetière autour de l'an 600. En deux années de travail Scania a dégagé plus de cinq cents corps, tous mensurées, situés en hauteur et orientation, photographiés. Lemoine reprend : Et qu'est-ce qu'ils foutaient là, ces Saxons ? Scania hausse les épaules. Va le leur demander ! Il en est passé du monde, sur ces côtes, depuis cinquante mille ans ! Il reprend son travail, range les fémurs, tibias, os du bassin, crâne, dans une petite caisse, rédige une fiche. Puis il enveloppe la boucle de bronze dans un morceau d'étoffe et l'enferme dans un coffret. Le crépuscule tombe lentement. Les terrassiers, fatigués, boivent du vin rouge au goulot d'une bouteille. Les curieux qui, du sommet de la dune, contemplaient le travail de l'archéologue se retirent et Scania qu'irritait cette présence pousse un soupir de satisfaction. Il enferme ses appareils photographiques dans leurs étuis, transporte son matériel de géomètre jusqu'à la voiture, une vieille Peugeot au pied de caisse rongé par la rouille, pneus lisses, qui permet à l'ancien légionnaire de vivre encore dangereusement. Lemoine l'aide. Il ne semble pas fâché de quitter cette nécropole. Ils roulent maintenant à toute allure sur la route de Boulogne. La lumière des phares accroche, de temps à autre, des cumulus de brouillard posés sur les prairies ou les vaches campent des silhouettes d'animaux préhistoriques. Lemoine demande :

Je ne comprends pas très bien le plaisir que tu prends à remuer ces vieux os. C'est un boulot de croque-mort ! Scania épouse un virage à la limite du dérapage, faisant gémir les vieux pneus tiques et répond : Pas du tout. Ces morts saxons me consolent des vivants et puis… c'est difficile de tout expliquer….

Il se tait. Les lumières de Boulogne apparaissent au loin. Scania pilote d'une main distraite, recréant le potentiel de risque qui donnait tant de saveur à leurs randonnées à travers l'Indochine. Il pense : « Comment faire comprendre ce que je recherche dans ce cimetière saxon ? Et qu'est-ce que je recherche, sinon moi-même, l'image de ce que j'étais en l'an 600 ? »

Lemoine dit :

C'est l'égal, ils en avaient dans le ventre ces types qui traversaient tout le continent en combattant pour se faire une place au soleil. Avec presque rien ils réalisaient ce qu'on ne fait plus aujourd'hui avec tous nos moyens ! Comment expliques-tu cela ? L'élan d'une race neuve ! Cet élan s'est maintenu jusqu'au XXe siècle. Il a permis à l'homme blanc de dominer la terre, sans autre justification que le poids de sa supériorité raciale.

Alors ce n'est pas moral ! L'évolution ignore la morale. Elle ne cherche pas de justifications ! Si Hitler avait conquis l'Asie sa victoire n'eût pas été plus « morale » que sa défaite ne le fut. Elle aurait seulement traduit la vigueur de l'homme blanc et son unité raciale. Ce sont tous les hommes de race blanche qui ont perdu la guerre en 1945 et non pas seulement les Allemands ! Maintenant le reflux est commencé. Le racisme jaune réveillé nous a chassés d'Indochine, celui des Arabes nous videra de l'Algérie ! Je préfère rester dans mon cimetière saxon plutôt que de barouder inutilement, comme toi en Algérie. Parmi les morts de ma race il me semble redevenir ce qu'ils étaient ! Moi, dit Lemoine, je me battrai jusqu'au bout. Il pensait : si je ne me casse pas la gueule ce soir dans cette sacrée bagnole ! Et de temps à autre il posait le pied sur une pédale de frein fictive. Les faubourgs de Boulogne marquèrent enfin le terme d'une course effectuée dans un style qui, à chaque seconde, risquait de rendre les deux hommes à la paix dans cimetières saxons, sous forme d'archéologue et de légionnaire tombés non pour la science ou la patrie, mais pour une nostalgie…. Scania part le lendemain pour le Cotentin. Il se propose depuis longtemps de reconnaître un autre cimetière saxon que les Allemands auraient découvert également en 1943, pendant la construction du Mur de l'Atlantiques. Il existe bien, mais Scania le trouve occupé… par un archéologue concurrent ! Il fait demi-tour, fort méchante humeur et roule vers la pointe du Hoc, susceptible de receler une autre nécropole. Côte normande. Crachin. Routes mouillées. Le goudron s'irise de reflets couleur de pétrole. Bidons de lait posés aux carrefours. Jour laiteux. Mer laiteuse. Scania brûle les carrefours dangereux, surit à toute vitesse dans les virages masqués. Il traite la Normandie du point de vue de l'archéologue SS donnant aux morts de race supérieure le pas sur les vivants ! A ses côtés, Lemoine, vieux guerrier qui, pourtant, ne bronche jamais sous les balles, appuie toujours instinctivement sur une pédale de frein fictive ! Point du Hoc. Ils laissent la voiture au terminus de la route et poursuivent à pied. Scania marche comme il conduit et ses enjambées brutales qu'accompagnent d'amples mouvements des bras interdisent d'imaginer que le même homme puisse aussi dégager de fragiles squelettes avec des gestes d'orfèvre, une précision de chirurgien. Le crachin enrobe la position fortifiée. Les blocs de béton fracturés par les pièces lourdes de la flotte d'invasion le 6 juin 1944 gisent deçà, delà, débris d'une œuvre cyclopéenne châtiée par le feu du ciel…. Blocs. Casemates disloquées. Plates formes de tir bouleversées. Ferrailles. Toute est iuine et mort. Les deux hommes marchent à travers ce qui fut le point d'appui-artillerie le plus puissant du Mur de l'Atlantique avec les mêmes précautions que dans les cimetières saxons…. Pour Scania, il existe une unité parfaite entre son cimetière et la pointe du Hoc. L'aventure aryenne qui commençait là-bas s'achève ici. Elle n'a pas duré deux millénaires ! Lemoine a retiré son képi blanc et Scania son feutre mou. Ils se tiennent immobiles, sur les ruines du blockhaus le plus élevé, recueillis et tristes, considérant les flancs crayeux et abrupts de la falaise sur lesquels de vaillants soldats américains sont tombés en donnant l'assaut final. Brusquement Scania sursaute et désigne du bras un groupe d'hommes penchés vers le sol. Ce ne sont pas des touristes. Ils portent en effet des imperméables verdâtres qui sont familiers aux deux anciens Waffen SS… Le crachin vernit ces toiles et donne, aux hommes qui les portent, l'aspect de ces grands lézards peuplant la terre avant l'apparition des humanoïdes…. Le jour malsain aux fades reflets bleues de petit-lait, la rumeur profonde de la mer au pied des falaises, donnent à ce monde écrasé qui les entoure un aspect de mort encore plus accompli… C'est une nature du » troisième jour de la création » peuplée de grands reptiles qui cherchent leur vie au milieu de périls cosmiques… Ces silhouettes qui se meuvent, vêtues d'imperméables verdâtres sont celles de Waffen SS fossiles, retournées à des formes embryonnaires, cachées dans ce grand fond océanique que le crachin dessine atour d'elles… C'est tout ce qui subsiste de l'aventure finale des Aryens !

Ou nous passons tout s'écroule

Car le diable rit avec nous……

Le diable rit sur la pointe du Hoc. Scania revient d'entre ses morts saxons et reprend pied dans un cimetière de gisants germaniques. Il peut préparer sa truelle et ses scalpels ! Immobile sous l'eau qui ruisselle, il se tient à la fois au commencement et à la fin d'une époque, situation idéale pour un archéologue SS, témoin et arbitre entre des vivants et des morts ! Mais, brusquement, il sursaute et dit : Merde ! Ces types font des fouilles ! Je me doutais bien qu'on devait trouver quelque chose dans ce coin ! On va voir ? propose Lemoine. Ils se hâtent entre les blocs de béton et débouchent effectivement sur un chantier de fouilles. Trois hommes creusent sous la direction des porteurs d'imperméables verts. Messieurs… Messieurs….

L'accent des terrassiers révèle des hommes du pays. Les autres sont probablement des Allemands. Scania parle parfaitement cette langue mais se tait, irrité par la présence de ces étrangers. Il ne bouge pas, planté sur ses longues jambes, légèrement penché en avant sur la tranchée ouverte, jouissant à titre de représailles de l'agacement que sa curiosité doit produire sur ces savants étrangers, hypothèse avancée en raison de sa propre expérience. Il se demande : que prétendent-ils trouver ? Ou plutôt, quels renseignements, donnés jadis par les artilleurs de la position, viennent-ils exploiter ? Je ne dois pas oublier que mon cimetière saxon fut découvert dans les mêmes conditions !....

Quelques minutes passent, puis l'un des porteurs d'imperméables verts qui s'était écarté pour satisfaire un besoin naturel, fait demi-tour, remonte vers eux et les salue d'un mouvement de tête. Lemoine pousse un cri de surprise : Non ? Pas possible ! Mais vous êtes Gabin ? C'est toi Gabin ? Qu'est-ce que tu fous là ? Le visage de l'homme s'éclaire. Il s'avance vers Lemoine et lui serre les deux mains, longuement, avec une émotion qui l'empêche de parler. Pour une surprise c'est une surprise ! poursuit le légionnaire. Ah ! Mon vieux Gabin ça fait une paye qu'on s'est quittés ! Depuis Paris ? Quelque chose comme cinq ou six ans ! Mais oui ! Quand tu recherchais les drapeaux de la L.V.F. Et tu te souviens de cette java dans les cafés de Pigalle ? L'ex-lieutenant de la L.V.F. et division SS Charlemagne se souvient. Il n'a pas découvert les drapeaux. Il a failli périr d'ennui une fois cette quête achevée et sa vie devenue sans objet. Mais qu'est-ce que tu fous là mon vieux Gabin ? T'es passé archéologue comme le camarade Scania ? Lemoine présenta Scania. Gabin dit, sur un ton joyeux : Mon vieux, c'est formidable ! Je suis chef de section au service de la Volksbund Kriegshraber Fursorge ! La quoi ? C'est une organisation allemande chargée de trouver les corps de leurs soldats tombés pendant la guerre. Nous en avons terminé pour la campagne 1940… Quelques disparus seulement car le gros avait été fait pendant l'occupation. Maintenant nous sommes sur le débarquement ! Scania hoche la tête, rassuré quant à lui. Ah ! Je comprends ! Il rit. Vous avez dans chances de les trouver plus frais que les miens ! Nous sommes sur deux disparus. Depuis le début de la semaine on a fouillé les fonds les fonds de casemates. Sans succès. Mes collègues allemands pensent qu'ils sont coincés sous quelque bloc de béton mais je suis certain qu'ils se trompent. Il présente les Allemands aux deux Français…. Prisinger, chef de région…. Mulhausen, conseiller technique… Berger, le Leichenbegleiter (I). Berger, dit-il, fait la navette entre la Normandie, Maisons-Laffitte ou se trouve la délégation pour la France, et Kassel, siège de la Volksbund Kriegsgraber Fursorge ou s'opèrent les dernières formalités avant la remise des corps aux familles. Bon. On reprend le boulot. Si vous voulez rester avec nous…. Ça vous intéresse peut-être ? Ça m'intéresse, dit Scania. Du moment que vos recherches portent sur des corps dont on connaît la date exacte de la mort, je puis me faire une idée sur le processus de putréfaction de certaines matières qui n'ont pas évolué depuis 16 siècles, comme le cuir par exemple. Dans quel état retrouvez-vous le cuir des ceinturons ?

Excellent, sous une petite couche de moisissure. Puis Gabin ajoute, sur un ton qui trahit un puissant mouvement d'orgueil : L'armée allemande n'employait que des matières de première qualité ! Lemoine rit. Ne faut pas pousser, vieux frère ! Tu oublies les capotes en fibranne qui rétrécissaient quand elles passaient à l'étuve en quittant la Russie ! Gabin hausse les épaules. Tout ce qui porte atteinte à l'histoire de la collaboration militaire franco-allemande n'entre pas dans son champ de vision du monde ! Il se tourne vers les Allemands et leur dit : Je pense que nous perdons notre temps dans ce secteur. Il arrête le travail des terrassiers qui, philosophiquement repose leurs pioches, rabattent sur leurs yeux le suroît qui les protège de la pluie. Gabin dit : Les témoins sont formels. Hermann et Ludwing étaient sont formels. Hermann et Ludwing étaient partis en corvée de ravitaillement vers la base arrière à l'heure H du Bombardement… Ils sont pas conséquent tombés dans le boyau de liaison ou plus loin sur le sentir. Sûrement très près m'un de l'autre. Avez-vous le plan de la position mon capitaine ? L'ex-capitaine allemand Prisinger ouvre son porte-documents, recherche le plan et le déploie sous l'abri d'une corniche de béton. Je propose, dit Gabin, de reprendre les fouilles sur le tracé du boyau, et en partant de la position. Les fouilles reprennent sous la pluie. Les tâcherons normands pestent contre le mauvais temps mais travaillent, stimulés par le spectacle de Gabin maniant lui aussi la pioche avec l'énergie passionnée d'un chercheur d'or. Il me semble que la petite archéologie lui plaît autant qu'à toi la grande, dit Lemoine en riant et tapant sur l'épaule de Scania et tapant sur l'épaule de Scania. En réalité je sais ce qui le pousse. Pour lui notre guerre ne s'est jamais achevée. Le 8 mai 1945 ? Lui, pas connaître ! Il défend toujours en rêve le village de Murovo, sur les bords de la Berezina. Il cherche à faire coller son rêve avec la réalité. Pendant cinq ans il a couru après les drapeaux de la L.V.F…… Maintenant il recherche les corps de nos camarades allemands. La collaboration continue ! Il reste fidèle à sa guerre. Il n'a pas été en Indochine, comme nous, faire celle des aitres ! Lemoine hausse les épaules. Pas d'accord ! La partie de la guerre d'Indo relevant de la république piastres, A.F.A.T., décorations usurpées nous ne l'avons heureusement pas faite. Mais nous avons tué du Viet ! Plus de cinquante pour ma part ! Partisan Viet, partisan Russe, c'est toujours l'ennemi. Et en Algérie je compte bien m'offrir autant de Fellouzes ! Ils regagnent leur voiture déjeunée dans un café-restaurant tout proche. Grande agitation sur le chantier lorsqu'ils reviennent à la pointe du Hoc vers la fin de l'après-midi. Gabin triomphe. Il a découvert un corps. Mais il ne peut l'identifier n'arrivant pas à retrouver la plaque matricule. Laissez-moi faire, dit Scania. J'ai l'habitude pour ces petits détails. Il va chercher son matériel de fouille et entreprend son travail avec la minutie d'un technicien. Il sait comment se déplacent armes et bijoux par rapport au squelette. Il a travaillé non seulement dans son cimetière saxon mais aussi dans les nécropoles gauloises et mérovingiennes. Il a sauvé des objets autrement délicats qu'une plaque matricule. Il la trouve sous les yeux de l'équipe passionnée par son travail. Le corps découvert est celui d'Herman Blonberg. Scania range les ossements du Germain dans le cercueil qu'apporte le Leichenbegleiter en leur accordant, un à un, le regard du professionnel. Le ceinturon de la Wehrmacht est, en effet, presque intact, les tissus synthétiques de l'uniforme aussi, Gabin emporte la plaque matricule. Recherches terminées pour la journée. Le Leichenbegleiter embarque le cercueil dans un break

Volkswagen et se dirige vers le village, suivi de Scania qui roule dans ses pare-chocs arrière, puis de l'équipe installée dans un « combi » de la marque allemande. Ils vont déposer le cercueil dans une salle de la mairie, selon l'usage établie. Une autre bière repose déjà sur une paire de chevalets noirs. L'adjoint au maire leur dit : C'est notre plus ancien conseiller municipal. M.Torteval. Un homme qui a beaucoup fait pour la commune. Il s'en allait tour doucement depuis son dernier infarctus. On l'enterre demain avec tout le tra-la-la… Le chanoine Pilou, le sous-préfet… Il a des titres. C'est un héros de la Résistance. Il avait emporté en Angleterre les plans de batteries de la pointe du Hoc….. Les Allemands de la délégation approuvent gravement et saluent, d'une raide inclinaison, le héros de la résistance locale. Heureusement que Gabin n'est pas là ! Remarqua Lemoine. Il serait capable de foutre le cercueil dehors s'il savait qu'il renferme un macchabée résistant ! On s'en fout ! dit Scania. Ils dînent en compagnie de gens du pays venus manger un morceau et boire une bolée de cidre. L'hôtesse soigne la délégation qui loge chez elle depuis une semaine et lui rapporte gros. Elle a l'habitude. Le Deutsche Mark a remplacé la croix gammée mais les Allemands n'ont pas changé ! Le Leichenbegleiter a pris livraison de son squelette avec la même raideur que l'Hauptsturmfuhrer commandant les batteries du Hoc recevant ses obus en 1944. Il boit autant de bière que lui chez la même hôtesse, se montre affable ou coléreux selon l'orientation du vent qui souffle sur la grande Germanie… A minuit il commande deux bouteilles de Nuits Saint-Georges selon la tradition d'outre-Rhin afin de parfaite le mélange cidre, vin blanc, calvados. D'humeur Bienveillante il explique à l'assistance les joies et difficultés de son métier de convoyeur de cadavres……. Mission de confiance. Les morts vont vite et se montrent toujours prêts à se jouer solidement que dans un cercueil plombé. Et encore sont-ils suffisamment fertiles en ruses pour lui échapper partons ! Aussi, en Allemagne, autrefois, le Leichenbegleiter devait-il voyager avec son mort, seul, dans un fourgon soigneusement fermé de l'extérieur. Les choses ont changé, aujourd'hui que les morts se défilent à 130 km /h en automobile. Ils n'osent plus sauter d'une voiture lancée à pareille vitesse ! Les Français osent ! cria le maire déjà un peu saoul comme le Leichenbegleiter… En 1943, la Gestapo avait embarqué notre ami Torteval que nous enterrons demain. Il a sauté de leur voiture en pleine nuit et filé jusqu'en Angleterre avec les plans ! Prosit ! A la santé de M. Torteval ! crie le Leichenbegleiter en levant son verre de bourgogne. Merde pour Torteval ! réplique Gabin en levant également son verre. Montrez-le-moi que je lui fasse la peau ! On ne lui dit pas que M. Torteval repose aux côtes d'Hermann Blomberg, dans une salle de la mairie. En 1943, reprend Gabin, je commandais le poste de la Berezina…. Vous savez ousque se trouve la Berezina, madame Clémence ? L'hôtesse ne sait pas ou coule la Berezina, mais répond : C'est une bataille du temps de Napoléon ! Bravo ! Eh bien, moi j'étais comme Napoléon, salement emmerdé au bord de la Berezina….. Deux mille partisans assiégeaient la ville de Murovo…. Je dirigeais la défense… Les Russes ont amené cinquante chars pour bousiller nos fortifications… Lemoine pousse le coude de Scania et dit : depuis dix ans qu'il raconte son histoire les chiffres se sont drôlement gonflés ! En réalité, il a défendu le point d'appui de Murovo avec une grosse section, contre cinq cents partoches appuyés par deux blindés légers, et ça n'est déjà pas mal ! Debout une table, Gabin racontait la défense de Murovo sur le ton de l'épopée. Et alors…. j'ai fait chanter la Marseillaise à mes gars….. Mist ! Mist ! criaient les Allemands de la délégation qui entendaient, depuis leur arrivée, la huitième version de l'affaire… Du, Maoul zu !.... Toi fermer ta gueule……. Bois avec nous. Krieg Kaput !....... Plus de Krieg. Trinquer avec braves Franzosen ! La paix uber alles ! Vive la guerre ! cria Gabin en vidant son verre. Le cidre et le bourgogne coulaient à flots. On parlait le français, l'allemand et le patois dans une confusion épouvantable. Fumée de pipes. Relents de camembert. Cris joyeux. Chaque tablée buvait à la santé de son mort… A la santé de M. Torteval…… Prosit pour Herman, Blomberg ! Ce nom finit par réveiller la conscience un peu assoupie de Gabin et le dégrisa à moitié. Il sortit de sa poche la plaque matricule d'Hermann Blomberg, canonnier de deuxième classe tué le 6 juin 1944 au lever du jour à la batterie du Hoc. Merde, dit-il, j'ai oublié de clouer la plaque sur le cercueil ! Il quitta la salle, chaloupant légèrement, prit un marteau et des clous dans le coffre du « combi » Volskswagen et se dirigea vers la mairie ou reposaient côte les deux cercueils. La plaque du soldat allemand de la Second Guerre mondiale est ovale et porte comme la plaque française, deux fois le numéro matricule. Un découpage en pointillés permet de séparer les inscriptions par un simple effort de pliage. L'une se fixe sur le cercueil, l'autre est renvoyée aux services militaires d'état civil. Gabin, tâtonna longtemps à la recherche du commutateur de l'éclairage, ne le trouva point alluma sa lampe-torche, rompit la plaque-matricule et, sans hésiter, cloua le numéro sur le cercueil de monsieur Torteval en grommelant : Je dois être foutrement saoul pour voir deux cercueils au lieu d'un, mais je me laisserai pas avoir ! Celui-ci c'est le vrai ! Mission accomplie, la conscience apaisée il fit demi-tour, regagna l'auberge et se remit à boire avec ses camarades. Il dit à Scania : Me voilà tranquille pour cet Hermann Blomberg…. Retournera dans son village, le pauvre ! Les bons d'un côté, les méchants de l'autre…. J'suis l'bon Dieu ! Il but et ajouta : Quand j'aurai récupéré tous nos copains allemands j'me foutrai de l'eau sans prévenir personne ! Les flics diront au percepteur : parti sans laisser d'adresse, comme le Führer ! C'est emmerdant pour un vainqueur, des morts qui continuent la guerre, non ? Le lendemain, à l'aube ; le Leichenbegleiter prenait possession du cercueil de M. Torteval, héros de la résistance locale, l'enfournait dans son break Volkswagen et l'embarquait pour l'Allemagne, avec les précautions que les hommes de sa profession prennent avec ces morts toujours prêts à tromper la confiance des vivants. Le mort-vivant Jean Benvoar a divorcé pour affirmer son autorité retrouvée et, par ses visites au consulat d'Allemagne à Paris, donné le style qui convenait

menée par les mutilés français de la L.V.F. et Waffen SS : celui du coup de poing sur la table. Augagneur, Lefébure et Leugris la conduisent depuis le début. Augagneur est un grand garçon triste qui se survit aristocratiquement dans un monde devenu brusquement gris. Il a perdu une jambe en couvrant les abords de Dantzig attaqué par l'armée rouge. Lefébure, ancien de la Charlemagne » a créer une sorte de « Secours catholique SS » pour aider les familles des camarades, lancé une souscription en faveur de Jean Benvoar dans Rivarol. Il ne se vante jamais du bien qu'il fait autour de lui. Il comptait parmi ces Waffen SS qui combattirent en priant la sainte vierge chaque matin ! Augagneur, léfébure et Leugris représentent un « groupe de pression ». Dès que la république de Bonn ouvre un consultât en province, ils mobilisent les mutilés de la région. Lettres et visite accablent aussitôt le fonctionnaire allemand qui en réfère à Bonn. Au lieu de réclamer leurs pensions comme membres du 638e R.I. de la Wehrmacht, 7e brigade d'assaut SS ou 33e division de grenadiers blindés SS » Charlemagne », ils se refèrent au nouveau « droit international », exigent des réparations au même titre que les Juifs comme…. Victimes du » nazisme » ! Bonn fait d'abord la sourde oreille puis tente de démanteler leur construction juridique. Le consul de Lyon se situe à la pointe du combat Yorck von Wartenburg a plus ou moins trempé dans s'étant balancé au bout d'une corde hitlérienne après l'échec du putsch, il ne porte pas le souvenir du N.S.D.A.P. dans son cœur. Il répond a Au gagneur : » Vous ne pouvez bénéficier de réparations au titre de victime du « nazisme » étant vous-même » nazi » »…. La formule est moins énergiquement traduite en style diplomatique mais ne laisse planer aucune équivoque. Au gagneur répond a Yorck von Warten-burg : « Comme la majorité de vos compatriotes nous n'avons jamais entendu parler de Hitler, mais d'une armée allemande que nous aidions dans sa défense de l'Europe et qui nous abandonne aujourd'hui avec nos mutilations et dans notre misère. » C'est un peu écœurant, dit Lefébure, d'être forcé de se battre contre d'anciens amis pour se faire rendre justice ! Normal, réplique Leugris. L'Allemagne reste par bonheur prométhéenne. Nous faisons partie de ces vautours qui lui bouffent le foie. Nous l'attaquons pour survivre. Elle se défend pour survivre. C'est la loi ! La diplomatie allemande refuse de suivre Yorck von Wartenburg sur le terrain politique qu'il a choisi pour se battre. Evoquer la » Nazisme » des autres c'est en effet parler de corde dans la maison d'un pendu ! Les consuls cessent de brandir la croix gammée et se replient derrière le « Nom possumus » de la démocratie. Nouvelle thèse : Bonn voudrait bien accorder des pensions aux mutilés français mais le Quai d'Orsay s'y oppose. C'est faux. Au gagneur le sait, cherche à obtenir par écrit la version allemande. Il est servi par les bévues de Yorck yon Wartenburg qui, décidément, ne réussit pas mieux dans la diplomatie que dans les conspirations ! Premier succès enfin remporté après bien des années d'efforts. Les mutilés possédant une résidence en Allemagne recevront une pension sur un pied d'égalité avec les citoyens allemands. Au gagneur franchit le Rhin et fait sa demande. Sur la fiche administrative qu'on lui présente il inscrit, dans la rubrique » raison de la présence en Allemagne » : étude de marché pour l'exportation de jambes de bois françaises. D'autre part Karl-sruhe appareille gratuitement. Et confectionner une prothèse demande trois mois à Paris, trois jours à Karlsruhe ! Les huit cents Français mutilés » du mauvais côté » au cours de la Seconde Guerre mondiale n'ont pas tous les moyens ou l'envie de résider en Allemagne. Le problème reste donc entier. La lutte pour l'égalité des droits reprend avec une âpreté qui croît au fur et à mesure que passent les années. Au gagneur finit par se présenter au Versogungsamt ou dorment les dossiers de ses camarades. Il ouvre les siens : D'abord une réponse du consulat d'Allemagne à Paris à Jean Benvoar : « De telles sollicitations ne peuvent être prises en considération que dans les cas graves »…. Au gagneur demande au fonctionnaire de rang élevé qui le reçoit Qu'est-ce que le consulat d'Allemagne à Paris entend par « cas grave » Herr Staatsrat ?.... L'homme qui réclame sa pension a perdu les deux jambes près de Moscou et reste à moitié paralysé par hémiplégie traumatique…. Quatorze éclats d'abus dans le crâne, est-ce un « cas grave » ? Ach ! Bien sûr ! Bien sûr ! Au gagneur poursuit plus loin son avantage Je peux vous fournir le nom et l'adresse d'un Français qui se cache en Allemagne parce que recherché pour quatorze assassinats commis sous couvert de la division Brandebourg. Il reçoit une pension de mutilé. Il a même touché les rappels accords aux « rapatriés tardif » alors qu'il n'y a pas droit ! Qu'un salopard soit pensionné par l'Etat allemand, alors que d'honnêtes soldats crèvent de faim en France par la faut de votre administration, vous trouvez cela normal, Herr-Staatsrat ? Le Haut fonctionnaire flatté par le titre laudatif que le Français lui donne répond : C'est affreux ! Je sais. Mais il nous faut le temps d'organiser. Augagneur sa fâche et crie presque : Organiser ! Organiser ! Vous avez toujours ce mot dans la bouche. Mais monsieur, il y a quatorze ans que nous attendons les résultats de votre organisation ! Il faut en finir ! Il pose sur le bureau les photocopies des lettres des consuls d'Allemagne qui rejettent la responsabilité des retards sur la diplomatie française…. Leurs affirmations sont totalement fausses, Herr Staatsrat ! Que diriez-vous si je communiquais ces documents au Quai d'Orsay ? Votre diplomatie n'est pas tellement brillante qu'elle puisse s'offrir ce petit scandale ! Vous ne ferez pas cela ! dit le fonctionnaire du Versorgungsamt, en s'essuyant le front et s'agitant dans son fauteuil. Nous le ferons vraiment si l'affaire traîne encore. Pressez-vous, il s'agit de l'honneur de l'armée allemande ! L'étrange bataille dans laquelle une poignée de Français prétend combattre, non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour l'honneur de l'armée allemande, reprend quelques mois plus tard à Paris ! Offensive mise au point par Augagneur, Lefébure, Leugris. Alerte lancée aux mutilés de Bordeaux, Nice, Lyon. Plan : au jour J, les unijambistes se présentent aux consulats d'Allemagne.

Après quatorze années de recherches opiniâtres, Gévaudan n'avait pas retrouvé Le Fauconnier, ni un seul survivant de la compagnie SS, « à destination spéciale ». La chance se présenta enfin de sous les traits d'un séparatistes breton qui, chaque années, passait quelques semaines auprès de Ropartz Hémon réfugié à Dublin. Il apportait des nouvelles du sous-lieutenant Cuny qui vivait en Irlande depuis 1946. Ancien élève de l'Ecole des langues orientales, arrivé en Russie avec le septième renfort L.V.F., familier de Le Fauconnier, désigné dès 1944 par Der Chef pour commander le groupe » Extrêmement Occident» après la fin de la guerre, il tenait depuis, avec ses hommes, une place volontairement effacée dans l'armée secrète du pays. Avec les réfugiés bretons, doublement condamnés à mort en 1944 pour collaborationnisme et séparatisme, il préparait une Grande Celtie qui, dans une Europe des ethnies, devait rassembler l'Irlande, le Pays de Galles et la Bretagne. Il cherchait à expliquer aux Bretons de France que leur nostalgie d'une langue et d'un biniou confondait l'effet avec la cause ; que ce qui pleurait en eux ne relevait pas d'un folklore, d'une race soumise à des chefs ne portant pas le même sang qu'elle. Par les mêmes voies secrètes, Gévaudan lui fit tenir un message qui fixait un rendez-vous en Autriche, au mois d'avril 1962. Vers huit heures du matin il arrivait de Paris par la route à l'aéroport d'Innsbruck. L'avion de Londres tardait à se poser. On entendait ses turbines sifflet au-dessus de la nappe de brouillard étendue sur la vallée et que le soleil dissipait lentement. Quand les passagers commencèrent à descend du Viscount l'ancien officier politique de la divisions SS « Charlemagne » reconnut du premier coup d'œil son camarade Cuny. J'ai vingt ans ! dit-il à Gévaudan qui le complimentait sur sa bonne mine. Toi non plus tu n'as pas changé ! Ils gagnèrent la sortie après un rapdei passage en douane. Et le Fauconnier ? demanda Gévaudan d'une voix étranglée par la crainte de recevoir une réponse funèbre. Aucune nouvelle. Comme tous les camarades de la compagnie je l'ai vue embarquer dans l'avion spécial, le 30 avril, ou le 1er mais 45, je ne me souviens plus exactement. Il est parti avec Ostbye et Tyndall. On n'a plus jamais entendu parler d'eux. Pour moi ils sont tombés dans l'Atlantique ! Impossible ! répliqua Gévaudan d'une voix impérieuse en contemplant de son œil clair, chargé de rêves ossianiques, les commets des montages que le brouillard livrait maintenant, érigés dans la pureté mystique des altitudes enneigées…. Impossible ! Des hommes choisis pour ressusciter l'antique foi aryenne ne meurent pas ! Il se recueillit et ajouta : Je l'ai cherché en Argentine, au Paraguay, au Chili, au Pérou, en Terre de Feu sans trouver sa trace, mais cela ne prouve rien. J'irai cet été aux indes. Je suis presque certain qu'il vit au Cachemire ou bien au Népal et je vais te dire pourquoi : parce que les dieux aryens se survivent seulement aux Indes par la vertu des prières de deux cents millions d'êtres humains ! L'inde est une terre d'asile pour nos dieux persécutés partout ailleurs et il est normal que Le Fauconnier soit retourné aux sources de la foi. Il doit se tenir dans quelques vallées inconnues de l'Himalaya ! Cuny fronça le sourcil et montra quelques signes d'inquiétude devant l'exaltation de son camarade. Gévaudan avançait cependant d'un pas ferme et ses gestes mesurés traduisaient un parfait équilibre de son corps. Ils s'arrêtèrent auprès de la Mercédès 230 SL de Gévaudan qui attendait, capote baissée, blanche comme une barque royale, deux paires de skis dressés sur le porte-bagages spécial du spider. Gévaudan dit : Je croix me souvenir qui tu aimais conduire ? Prends le volant. Seulement méfie-toi au début, c'est une direction un peu dire. Ils attaquèrent la route de Vienne. Cuny conduisait très vite, heureux de sentir la machine basse et trapue s'accrocher aux courbes, comme dotée d'une volonté d'adhérence toute particulière. Le soleil flambait maintenant sur les montages encore enneigées en versant nord. Des prairies de fleurs naissaient à vue d'œil, de part et d'autre de la route qui perdait toute consistance sous la pression de la vitesse. Lève un peu le pied, dit Gévaudan en souriant. Le millénaire vient seulement de commencer et je veux voir la suite ! Moi, aussi, j'affirmai Cuny en décrochant du 180 dans une longue et silencieuse décélération. En quelques minutes ils furent à Strass et Jenbach, au carrefour des routes Innsbruck-Salzburg et Gmund-Zell am Ziller. Cuny stoppa la voiture à l'orée d'un bois de sapin et dit en riant : Comme en 45 ! Quand on avait les chasseurs-Bombardier sur le dos ! Ils partirent à pied vers le bourg. Cuny fit un tour d'horizon et dit : C'est là que nous avons pris position, après le départ en avion de Le Fauconnier, Ostbye et Tyndall, le 1er mais pour protéger le convoi qui devait passer, venant du Berghof de Hitler… Tiens, voici la scierie ou Van Herdrick avait établi son P.C…. C'est là que le centre d'écoute a capté Radio-Flensburg annonçant la mort du Führer. Mais le Commandeur l'a tenue secrètement jusqu'au lendemain. Ils passèrent devant la scierie, remontèrent vers la station de chemin de fer. Des jeunes filles portant la jupe tyrolienne les croisaient et les saluaient au passage : Gruss Gott !!! Déjà en 45, elles répondaient Gruss Gott quand on leur disait Heil Hitler, murmura Cuny en souriant. Avec la bombe du 20 juillet Gruss Gott résume toute la « résistance » de l'Allemagne ! Il cracha devant lui et dit encore : C'est curieux, mais je ne reconnais pas du tout ce patelin, à part la scierie et la gare. Classique, confirma Gévaudan. Il y a cinq ans, à Milan, j'ai recherché le décor du Gotter-dammerung. Rien reconnu. Je gardais un souvenir équipe de la vie milanaise en 1945, je retrouvais une métropole bourgeoise. L'homme plante et retire avec une rapidité inouïe les décors d'une histoire dont il est l'unique artisan ! Ils visitèrent le bourg. Déserté en 1945, à l'arrivée de la compagnie SS à destination spéciale, sa population avait doublé ou triplé depuis que le tourisme remplaçait avantageusement la guerre ! Ah ! dit Cuny, je reconnais cependant le point d'appui rive gauche. A l'emplacement de cette billa Matutchek avait fait creuser et mettre en position des M.G. 42 jumelées. Den là il commandait le pont sur

l'Isar. Ils retraversèrent l'Isar et la vallée. De nouveau installé au poste de pilotage de la Mercédès Cuny tardait à remettre en route, toute son attention concentrée sur le carrefour. C'est là, dit-il lentement, que le convoi attendu s'est présenté dans la nuit du 1er au 2 mai… Trois camions Krupp, deux blindés légers, une voiture D.C.A. et quelques motocyclistes. Il pleuvait. Les imperméables des motards luisaient faiblement comme les écailles de gros poissons. Le chef du convoi a fait appeler Van Herdrick. Ils ont conféré pendant plus d'une heure. J'ai aperçu un Brigadefuhrer de Waffen SS puis des types qui descendaient un coffret extraordinairement lourd par rapport à sa taille…. Le convoi avait pris la route de Zell an Ziller vers 2 heures du matin, la compagnie à destination spéciale suivant sa trace quelques heures plus tard. Elle ne devait plus le rencontrer…. La Mercédès roulait maintenant en direction de Zella m Ziller et Mayrhofen. Vallée très ouverte. Torrent accrochant aux rives les étoiles de ses remous. Le printemps éclatait à pleines prairies. Sur le flanc des montages leurs fleurs occupaient immédiatement les espaces abandonnés par la neige. Prairies bleues. Vaches blondes. Chalets tyroliens. Dans l'espace alpestre retentissaient les accords de la Symphonies pastorale. La route allait s'amenuisant, frôlant des granges vidées de foin par l'hiver. Les ponts n'offraient plus que d'étroits passages que Cuny franchissait cependant à près de 100 km heure. Va doucement, répéta Gévaudan. C'est comme ça qu'on a perdu la guerre pour avoir voulu trop foncer ! Nous avons le temps ! Ils stoppèrent à Mayrhofen, entre l'Hôtel Post et le cimetière. Je reconnais, dit Cuny.

C'est là que nous avons abandonné nos camions à bout d'essence, le 2 mais, un peu avant l'aube. Van Herdrick a fait rassembler la compagnie, former le carré. La neige tombait lentement au lieu de la pluie, plus bas. Elle couvrait le sol et les casques. Nous avons allumé les torches trouvées à Zella m Ziller, petits fagots d'écorce de sapin confectionnés par les montagnards, très bien fichus et qui flambaient sans difficulté sous la neige… Cuny allait et venait lentement, là tête basse comme penché sur les souvenirs…. Oui, ça ne manquait pas de gueule…. La neige qui tombait avec une lenteur funèbre, la compagnie formée en carré, adossée au cimetière, tout ce sang qui pleuvait des torches, les hommes sanglés dans leur tenue camouflée, l'allure des Bigard's Boys avait la lettre, impeccables, avec tout l'armement, les bandes de cartouches barrant les poitrines, ces visages émus. Car sais-tu ce que nous imaginons ?… Que le Commandeur allait nous présenter au Führer !!! Nous pensions que le Führer se trouvait dans le convoi et arrivait pour organiser la défense du réduit alpin ! Jamais nous n'avions été aussi gonflés. Et alors ? demanda Gévaudan, brusquement ému pour avoir vécu au même moment une aventure presque semblable. Il nous a simplement annoncé la mort d'Hitler. En reprenant le texte de Donitz diffusé par Radio-Flensburg. Le 2 mai on ne connaissait pas les détails. Nous avons présenté les armes. J'ai vu des fusils trembler entre les mains de camarades qui portaient la médaille d'or du combat rapproché. Beaucoup pleuraient à l'abri de la visière des casques… Cuny se tenait face à l'Hôtel Post, adossé au mur du cimetière, rigide, avec au bord des paupières, les larmes que les années n'avaient pas séchées. La gorge nouée Gévaudan baissait la tête. Les touristes entraient et sortaient de l'hôtel. On parlait allemand, anglais, français autour d'eux. Des filles blondes, qui portaient l'âge de leurs nostalgies, les frôlaient sans accorder un regard à ces deux messieurs grisonnants, encore verts dans leur tenue de skieurs. Van Herdrick n'a pas fait de discours, murmura cuny. Il n'a parlé ni d'honneur ni de fidélité. A la compagnie à destination spéciale chacun savait ce qu'il devait faire en cas de défaite militaire. Il a seulement crié, comme d'habitude : « Heil Hitler ! Camarades ! » Nous avons répondu Heil Hitler ! Puis nous avons pris le chemin de la haute montagne, en nous relayant pour traîner ce coffret qui pesait plus lourd qu'une unité de feu, chargé sur un chariot de paysan. Cuny et Gévaudan ont laissé la Mercédès dans un garage de Mayrhofen. Sac au dos, skis à l'épaule, Ils avancent sur le chemin de Dornauberg en constatant, avec amertume, qu'il permettait, à la limite, le passage d'une automobile, ce que la carte n'indiquait pas clairement. Le soleil arde. Les deux hommes se glissent sous un tunnel qui franchit un cône d'avalanche barrant la vallée. Ils déjeunent dans un petit hôtel à l'entrée de Dornauberg. Qu'est devenu Van Hendrick ? demanda Gévaudan. Mort il y a dix ans à Rotterdam. Cancer. Dommage ! Et Matutchek ? En 1945, après l'éclatement de la compagnie à destination spéciale, le docteur Matutchek avait pris la direction du groupe slave, quitté le Sud-Tyrol et gagné l'Europe centrale. Il est à Moscou, dit Cuny. Il réussit à m'écrire de temps à autre. Et Lyndon Harper, notre petit Anglais qu'on avait débauché de la « SS Saint-Geoges » ? Aux Etats-Unis. Les deux Skieurs sont maintenant installés dans le jardin de l'hôtel, torse nu, brodequins délacés. Gévaudan pense :…. En 1946 je me trouvais dans la même situation, à Val-D'isère ! Si mon corps n'est plus réfugié dans la clandestinité mon âme y demeure. Les peuples vaincus se sont toujours réfugiés dans les montagnes et ceux qui résistèrent à la pression du milieu se retrouvèrent intacts des siècles et des siècles après leur défaite. Rien de changé sous le soleil ! Le soleil baisse. Gévaudan relace ses brodequins et dit : Il est 16 heures. La chaleur est tombée nous pourrions peut-être repartir ? Sans perdre de temps. En 45 nous avions mis une journée pour atteindre le Furtschlag, retardés par le poids du coffre et de l'armement qu'il fallait conserver dans l'éventualité d'une rencontre avec les partisans de haute Italie. Nous irons plus vite, mais cette cabane est tout de même à 2 296 mètres d'altitude. Eh ! Eh ! Vivant en Irlande je manque d'entrainement ! Ils attaquèrent le sentier. Le soleil avait disparu derrière l'Olperer, cime imposante de 3 500 mètres. Les plaques de neige ramollies cédaient sous le poids

des hommes. Paysage sévère. Hautes parois. Arêtes déchiquetées. Grondements de torrent sous la neige qui, par endroits crevée, ouvrait des perspectives noires sur les profondeurs ou bouillonnait l'eau vaporeuse. Le ciel prenait cette couleur de la pêche mûre qui, en haute région, annonce la fin du jour et la neige devenait évanescente sous leurs skis lorsqu'ils aperçurent enfin le refuge Furtschlag. Pas de touristes comme prévu pour un jour de la semaine après les fêtes de Pâques. Ils allumèrent le feu, préparent le thé, grignotèrent quelques biscuits puis se jetèrent sur les couchettes et, fatigués, s'endormirent aussitôt. Aube grise. Nuages accrochés aux sommets comme des poissons captifs. En route ! dit Cuny. Entre le glacier Schlageiss, la moraine frontale et la tête de la vallée, la neige établissait une agréable solution de continuité. Vers 2 800 m d'altitude elle devenait profonde et Gévaudan remplaça Cuny pour l'ouverture de la trace. Ils s'élevaient en orbes lentes, comme des choucas fatigués, grignotant la dénivellation. Le jour terne effaçait le relief du glacier qui les portait. A 10 heures du matin ils déchaussaient les skis et retiraient les peaux de phoque au pied du Hochfeiler, à 3 000 mètres d'altitude environ. Ils risquèrent quelques pas vers la rimaye (I) dont la ligne bleue festonnait le pied de la paroi. Je reconnais l'endroit, dit Cuny, c'est bien là, à l'aplomb du sommet du Hochfeiler, que Van Hendrick a fait ensevelir le coffre dans la crevasse. Oh oui, c'est là, à cent mètres près…. Assis sur son sac Gavaudan frappait l'une contre l'autre ses mains blanchies par le froid de l'altitude, malgré les gants. Il ne parlait pas, absorbé par une série de calculs. Puis il releva la tête, considéra alternativement le pied du Hochfeiler et la chute du glacier, lointaine, dans les profondeurs. D'après notre temps de montée, dit-il, ce glacier mesure environ deux kilomètres. Compte tenu de sa vitesse d'avancement, en versant nord, dans cette partie continentale des Alpes, il devrait restituer le coffre sur la moraine frontale vers la fin du siècle, un peu avant peut-être, autour de 1990-1995. C'est ce que disait Van Hendrick, confirma Cuny. Il contemplait l'étendue évanescente sur la quelle rien ne révélait la présence de l'homme sinon leur trace de montée. Je me demande, murmura-t-il, qui a eu cette idée géniale de confier les secrets de la SS à ce coffre-fort absolument inviolable pour un demi-siècle ? C'est Le Fauconnier! assura Gévaudan. Cuny hochait la tête. Rien n'est moins sûr. Peut-être Der Chef Peut-être le Führer lui-même. Ils se turent, écrasés par la majesté du lieu. Autour d'eux, en effet, le monde se présentait dans sa simplicité originelle. Neige. Glace. Rochers. Nuages. Le froid d'une époque glaciaire ressuscitée. La solitude des hommes dans un milieu hostile à la vie. Cuny murmura, d'une voix qui semblait déjà figée par l'univers glaciaire : Quelques jours avant l'incendie de Hildesheim Der Chef avait dit à Le Fauconnier qui nous l'a répété : « En disparaissant nous laisserons un message d'une telle importance que lorsqu'il sera révélé toutes les idoles perdront leur masque, tous les peuples blancs se rassembleront derrière la nouvelle frontière de la race pour essayer de survivre. » Il se leva, secoua la torpeur qui l'envahissait et ajouta, sur le mode léger, tout en enfermant les peux de phoque dans son sac. Le dernier message de la SS repose donc encore pour une trentaine d'années dans ce réfrigérateur et, la SS elle-même se trouve en état d'hibernation. Il est plus facile de dégeler les vivants que de ressusciter les morts ! Ce n'est plus du miracle mais de la technique ! Gévaudan n'avait pas envie de plaisanter. Il promenait sur l'univers glaciaire figé autour d'eux son regard de rêve qu'une sourde angoisse troublait. Il dit lentement : Est-ce que certains de tes camarades de la compagnie connaissant la teneur de ce message ? Absolument pas. Le Fauconnier s'est envolé ne sans rien dire a personne. Le Brugadefuhrer chef du convoi à livré le coffre à Van Hendrick avec le plan du glacier dans lequel il devait être enseveli, sans plus. Gavaudan se tordit les mains dans une véritable crise de désespoir et cria : Mais Le Fauconnier, lui, sait tout ! Comme initié, et pour des raisons qui m'échappent, il a dressé entre lui et nous des barrières infranchissables ! Rien ne sera révélé avant la date fixée par le glacier, c'est-à-dire les forces cosmiques elles-mêmes, et c'est logique puisque nous les avons reconnues comme divinités ! Encore trente ans de patience ! Trente années d'espérance au garde à vous ? Mais c'est effroyable ! C'est impensable ! En 1995 je serai, très vieux, usé, incapable de matérialiser un culte ! Il se tut, resta penché pendant plusieurs minutes sur ce paysages de mort, cet univers glaciaires qui distribuait l'eau, donc la fertilité et la vie aux plaines de l'Europe, et traduisit ce « meurs et renais » en paroles brèves : Impossible ! Puisque je vis déjà pour mon compte le millénaire hitlérien je puis le faire rayonner autour de moi ! Rien de plus facile ! Je n'attends pas ! Le message que nos disciples recevront plus tard ne saurait me démentir ! Le bord fourré du capuchon de son anorak, givré, dessinait autour de son visage une aura étincelante. Ses yeux gris, extraordinairement clairs, s'étaient réinstallés dans un rêve qu'aucune angoisse ne traversait plus. Cuny pensait discrètement : mon vieux camarade Gévaudan a perdu pied. Le voilà suffisamment fou pour fonder une religion ! Si Le Fauconnier le rencontrait il lui flanquerait sûrement un mois d'arrêt de forteresse ! Il dit : Il ne faut pas traîner ici. Ou bien nous escaladons le Hochfeilier comme des skieurs-alpinistes ou bien nous redescendons comme des skieurs de tourisme. Notre halte au pied de cette paroi n'est pas techniquement justifiée au-delà de trente minutes : le temps de retirer les peaux de phoque et de casser la croûte. Si des Autrichiens sont arrivés au refuge ils nous examinent certainement à la jumelle ! Ils se lancèrent dans la descente. Titulaire d'un « Chamois de bronze ». Vainqueur de plusieurs compétitions militaires en 1943, Gévaudan taillait la pente avec une maîtrise parfaite. Ils trouvèrent effectivement trois skieurs locaux installés sur ma terrasse du refuge, torse nu, les pieds posés sur des tables. Cette présence chassait les fantômes du passé qu'ils étaient venus solliciter et les contrariait. Ils s'enfermèrent dans la cabane, grignotèrent leurs provisions. Puis Cuny ouvrit la bouteille de vin du Sud-Tyrol qu'ils avaient achetée à Mayrhofen et dit : A la santé de nos morts ! A la libération de nos races tombées en esclaves depuis la mort du Führer ! A la santé de nos

morts ! répliqua Gavaudan en choquant, contre le sien, son gobelet d'aluminium. Ils s'allongèrent sur les couchettes pour détendre leurs jambes fatiguées. Et le passé les prit de nouveau à la gorge. En somme, murmura Cuny, Der Chef savait bien de quoi il retournait quand il disait à Le Fauconnier, en avril 1945 : » De toute manière, le réduit alpin sera défendu. » Il l'est, répliqua Gévaudan. Mais si le glacier assure l'autodéfense c'est nous, ou nos héritiers, qui devrons organiser la réception du coffre sur la moraine quand le temps sera venu. Cela ne sera pas facile, avec tous ces amateurs de trésor SS qui parcourent les Alpes ! Ils seront de moins en moins nombreux, assura Cuny en chargeant son sac sur les épaules. Beaucoup de ces amateurs finissent mal… Trop curieux, le lieutenant autrichien Franz Gottlich a disparu en 1946 dans la région d'Altausse. Helmut Mayr et Ludwig Pichler ont été assassinés en montage. Bert Gerens spécialiste en plongée sous-marine est cependant mort dans un gouffre après avoir exploré le lac Toplitz. On a retrouvé Ammanuel Werba décapité sur la montagne de Gastein ! Ils achevèrent de charger leurs sacs, saluèrent les Autrichiens qui se préparaient pour leur course du lendemain et pointèrent pour leur course du lendemain et pointèrent leurs skis vers la vallée comme des touristes dominicaux. Gévaudan a repris le volant de la Mercédès et roule très vite en direction de Munich. Cuny lui demande : A propos, connais-tu un certain Gil ? L'œil posé sur l'entrée des nombreux virages de la route qu'il semble viser à travers le pare-brise Gévaudan hoche la tête pour signifier, que, tout entier absorbé par sa conduite rapide, ce nom ne signifie rien pour lui. Cuny insiste : Il se prétend ancien de la brigade « SS Wallonie »… Un type qui voyage en Lambretta. Chaque année il m'adresse un compte rendu de vacances ronéotypé… J'ai fait 8 000 Kilomètres…. J'ai pris 833 diapositives très jolies…. Le 20 juillet je suis passé à Berchtesgaden. J'ai visité le Bunker du Führer….. Je suis bien content….. J'ai apporté des fleurs à Mussolini qui repose maintenant dans une chapelle à Predappio. Je me suis recueilli devant le monument aux morts de la guerre d'Espagne que Franco vient d'élever en pleine sierra…. A Madrid j'ai été reçu par Léon Degrelle et Juan Peron…. Gévaudan opine du chef. J'y suis maintenant. Je reçois aussi sa petite circulaire. Au début je le prenais pour un provocateur par son insistance à demander certaines adresses. Moi aussi ! Alors qu'est-ce que c'est ? Un dingue ? Non, dit Gévaudan, c'est un religionnaire. Cuny hausse les épaules et dit : D'après ses textes il ne paraît pas très futé ! Justement ! Ce ne sont pas les types très futés qui vont en pèlerinage à Lourdes ou Berchtesgaden, ou sur tombeau de Lénine. Mais, sans eux, pas de christianisme, de racisme ou de communisme…. Ce Gil, vois-tu, c'est avec Jean Benvoar l'homme clef de notre après-guerre… L'âme et le corps d'une race. Tous deux plus forts que la mort ! Benvoar ? Tu ne connais pas ? Eh bien je vais te le présenter. Il habite Lenggries. Et mon avion ? 19 h 45 à Francfort ! Nous avons tout le temps, Lenggries est notre route. Après avoir passé la frontière allemande et remonté la rive droite du lac Tegern, Gévaudan mit le cap sur Bad Tôlz. Jean Benvoar habite Lengries, au pied des Alpes de Bavière depuis qu'il a quitté l'hôpital deTôlz. Les prédictions de Krishke, son chef administratif, se sont réalisées. Il a trouvé une infirmière pour l'épouse. C'est une grande femme blonde, sèche, encore belle. Elle a mis les vertus naturelles de l'Allemande, appuyées sur une solide formation professionnelle, au service de l'homme tronc dont la silhouette efface maintenant l'ancienne image dessinée par ce vocable. En effet, lorsqu'il se tient debout, porté par ses prothèses perfectionnées, Jean Benvoar, bien habillé, lavé, rasé, semble redevenir mieux qu'un homme normal : un champion d'athlétisme ! Visage énergique. Larges épaules. Poitrine profonde. Un bras gauche surpuissant. Le tout révèle la volonté d'acier qui n'a pas fléchi durant quinze ans. Depuis cinq ans les crises d'épilepsie traumatique ont disparu. La partie droite du corps reste irrémédiablement paralysée mais, appuyé sur une canne, Benvoar se déplace par ses propres moyens, en trajectoire oblique, comme autrefois, la jambe gauche traînant la droite derrière elle. Il assure par lui-même, sinon tous, du moins une grande partie des menus acte de l'existence quotidienne. Il a loué un rez-de-chaussée, dans un chalet, au pied des montagnes qui dominent Lenggries. Il touche de la République fédérale 1 100 marks par mois, petite fortune à l'échelle de son train de vie et du coût de l'existence dans les Alpes de Bavière, bénéficie de multiples avantages : réduction sur les chemins de fer, gratuité de voyage pour l'accompagnatrice, prime pour l'amortissement d'une automobile…. Gruss Gott Herr Benvoar.

Gruss Gott Herr Pfeiffer !

Vieux Bavarois, jeunes garçons à culottes de cuir, petites filles a tresses blondes le saluent gravement ou avec gentillesse quand ils le croisent sur la route, lorsqu'il pénètre dans une épicerie, s'installe chez le coiffeur pour téléphoner. Aucun ne connaît sa véritable histoire. Tous le prennent pour ce qu'il est, sans se poser de question mesquine : un respectable mutilé de la Seconde Guerre mondiale… A Jean Benvoar, la patrie germanique reconnaissante ! Car il a définitivement tournée le dos à la France ! Avec une joie enfantine il montre à Cuny et Gévaudan son passeport de citoyen allemand et dit : J'ai voulu aller jusqu'au bout, acquérir non seulement la nationalité allemande mais encore perdre la nationalité Française. J'ai donc écrit au consul de France à Munich pour connaître les démarches. Et savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Aucune idée. Eh bien, ce n'est pas croyable ! Il m'a répondu : versez d'abord mille marks pour frais de chancellerie ! ! ! Mille Marks ! Non mais ! Sont gonflés ! Un pays qui m'a laissé crever comme un chien pendant quinze ans ! Faudrait lâcher mille marks pour avoir le droit d'essuyer les semelles de mes souliers sur son paillasson ? Je garde donc aussi la nationalité française et je fais

l'Europe ! Et j'ai déjà payé cher pour la faire ! De sa main valide il frappe sur ses prothèses. C'est ce que j'ai répondu au consul de France. Mais il s'en fout ! Tout le monde s'en fout ! Il tend à Gévaudan le double de la lettre, fort correctement tapée à la machine. Vous tapez à la machine ? De la seule main gauche ? Bien sûr ! Il lève le capot d'une Erika portative et fait une démonstration à ses visiteurs. Il frappe relativement vite et commet moins de fautes d'orthographe en allemand qu'en français ! Gévaudan lui en fait la remarque et Benvoar crie : Tous ces salauds m'ont traité de Boche pendant quinze ans ? Tant mieux ! Ils m'ont indiqué le chemin qui pouvait me sortir de la merde. Mauvais Français fait excellent Boche maintenant ! D'un geste qui semble avoir l'influence d'une caresse la grande infirmière blonde l'apaise. Elle à dû exercer une influence décisive sur sa vie. Elle à introduit en lui discipline allemande, l'amour du travail bien fait, une réconciliation avec la nature et la vie, toutes valeurs que Gévaudan juge depuis longtemps oubliées par les Jacobins français. Résultat : Jean Benvoar ne boit plus, ne se querelle plus dans les cafés, toujours prêt à frapper de son terrible bras gauche, et ses colères ne sont plus que fugitives. Il s'apaise et dit sur un ton changé qui semble rassembler les forces viriles d'une mâle : Tout ça ce n'est rien. Maintenant je suis capable de rouler tout seul en bagnole. Venez voir. Je vous emmène à Tolz ! Ils sortent. Benvoar leur présente sa voiture, une D.A.F. toute neuve à variateur de vitesse. Il s'installe au volant avec l'aide des béquilles qu'il range à ses côtés. Il a fait déplacer la pédale de l'accélérateur qu'il actionne du pied gauche, transférant à droite l'effort de ce pied sur la pédale de frein quand l'arrêt s'impose. Pour diriger la voiture, il actionne le volant de la main gauche posée sur un bouton fixé sur le jonc. C'est dispositions permettent des manœuvres aussi précises et rapides qu'avec un engin normal. Une seule difficulté : passer de marche avant en marche arrière. Pour actionner l'inverseur placé au centre de la D.A.F. il doit l'aller chercher à droite avec sa main gauche, les bras croisés sur la poitrine ; mais comme cette manœuvre s'accomplit obligatoirement à l'arrêt elle n'influe pas sur la sécurité de la conduite. Tenez, voilà mon Fuhrerschein ! dit-il à Cuny en lui tendant un carnet relié en toile grise et qui contient les restrictions de conduite pour mutilés : rayon de déplacement limité à 60 kilomètres autour du domicile (en vue d'un rapatriement en cas d'accident), vitesse autorisée 70 km /h et 90 km/h sur autoroute. C'est valable jusqu'en août 1966, dit Benvoar. A cette date je subirais de nouveau un encéphalogramme, un électrocardiogramme, les tests pour signaux au technische Uberwachungsstelle de Munich. Si ça colle et ça collera j'en suis certain je n'aurai plus aucune restriction de conduite ! Ils roulent vers Tolz tout proche, dans un style qui ne vaut peut-être pas celui de Gévaudan au valant de la Mercédès 230 SL, mais rappelle celui d'un débutant très doué. Ils font demi-tour à Tolz et reprennent la route de Lenggries ou Gévaudan a laissé sa voiture. Benvoar change de conversation. Dites donc, tous les deux, vous êtes des anciens de la L.V.F. ? Pourquoi vous ne m'aideriez pas à former une amicale ? On ferait un petit gueuleton annuel, à Munich ou à Pâris ? Je pourrais y aller quand j'aurai mon Fuhrerschein sans limitation…. Et avec la double nationalité pour emmerder les douaniers et la police à Kehl ! .Ca serait bien, non ? On boirait du muscadet. Il chantonne :

Ah le petit vin blanc !

Qu'on boit sous la tonnelle

Quand les filles sont belles …..

Tentation du passé ! La gigantesque aventure sous les ponts de Paris…. Peau de bique de Père Albert, les clochards fraternels…. La Bretagne grise ou l'on entend encore le rire des fées. Brusquement devenu mélancolique Benvoar conduit d'une main gauche distraite. Gévaudan pense : il a beau défier l'univers avec sa nationalité allemande, la Bretagne lui colle à la peau. Lui aussi confond la race et la nation, comme Brasillach quand il me rappelait, en 1944, le cri de Danton qui devait aussi lui coûter la vie : « On n'emporte pas la Partie à la semelle de ses souliers ! » Benvoar se croit heureux en Bavière ? Mais la Celtie viendra un jour le tirer par les pieds, la nuit. Décidément c'est bien l'Europe des ethnies qu'il faut créer, en attendant de pouvoir reconstituer l'Europe des races ! Cuny demande à Benvoar : Pourquoi voulez-vous former une amicale d'anciens L.V.F ? Vous ne savez pas que c'est interdit et que des vaincus comme nous doivent respecter la loi du vainqueur ? En France peut-être, mais pas ici ! En Allemagne les amicales de soldats sont autorisées. J'ai rencontré l'autre jour le général Bittrich. Lui a bien créé l'amicale de son ancien régiment : Der Führer…. Der Führer, eh eh, ce n'est pas très démocratique, non ? Et il y a l'I.A.G., l'association des anciens Waffen SS…. Je connais, dit Cuny. Je suis venu au congrès de 1954. Ils sont plus riches et puissants que la C.G.T. en France ! Mais la France, mon vieux, ce n'est pas l'Allemagne ! Ils roulent. Une onde de colère qui monte d'un passé non complètement dominé soulève Benvoar. Il dit : Alors vous vous dégonflez ? Et qu'est-ce que vous diriez si Jules venait vous demander des comptes ? Qu'avez-vous fait pour sauver

de l'oubli les sacrifices de nos camarades morts ? Gavaudan et Cuny se regardent en souriant et pensent en même temps : Benvoar connaît mal les dessous de l'histoire contemporaine. Il ne nous appartient pas de l'éclairer sur le sens d'une fidélité particulière à laquelle une amicale d'anciens L.V.F. ne pourrait rien ajouter, bien au contraire ! Gévaudan change le cours de l'entretien en disant : Vous conduisez beaucoup mieux que la moyenne des débutants. Car, en sus de votre infirmité vous êtes tout de même un débutant ? C'est exact ! Benvoar se redresse sur son siège. Le roi n'est pas son cousin. Rien ne compte plus du passé. Une seule chose existe : il possède son permis de conduire ! Le voici désormais vainqueur selon le siècle ou l'automobile impose son mythe à un milliard d'hommes ; habilité à reprendre l'apostrophe du héros grec dans le style d'une époque qui nie les héros :… « Passant va dire à Sparte que tu nous as trouvés au volant de nos bagnoles, comme la mode nous l'ordonnait ! » Gévaudan qui devine le cours de ses pensées cherche à en élever le niveau et lui dit : Benvoar je crois que vous représentez mieux que n'importe lequel d'entre nous l'homme de Nietzsche ! Je suis certain que l'exemple que vous leur donnez permettra un jour aux aryens de triompher même de la mort. Ce n'est pas tellement difficile, répond Benvoar. Il suffit d'aimer la vie. Et malgré la défaite, les années de souffrante, les milliers de salauds qui voulaient me voir crever, je trouve que tout est bien.

Les policiers se présentèrent chez maitre Gévaudan à 6 heures du matin. Trois hommes en civil et un commissaire aux délégations judiciaire muni d'un mandat de perquisition. Je vous en prie, lui dit l'avocat en désignant les profondeurs de sa péniche d'un geste large. Il acheva sa toilette en prenant sont temps, observant les allées et venues des inspecteurs. Ils ne mettaient pas l'appartement au pillage comme ceux de la IIIe République. Gévaudan pensait : on voit qu'ils ont manipulé beaucoup d'affaires O.A.S…. et l'article XVI avec une grande circonspection. Quand il les rejoignit dans son cabinet de travail le commissaire lui demanda : Vous déteniez des armes de guerre n'est-ce-pas ? Ou les avez-vous cachées ? Un vieux K 14 sans culasse dans une collection de trophées de la Seconde Guerre mondiale. J'ai tout vendu depuis longtemps, sauf quelques documents. Bien entendu vous avez l'adresse de votre acheteur ? Non, un Américain de passage à Paris. Je vois, dit le commissaire en souriant. Le juge d'instruction appréciera ! Les inspecteurs enfermaient dans des valises une masse de dossiers saisis. Ils se retirèrent en le saluant d'un geste vague. Le commissaire s'attardait. Quand il fut certain que ses subordonnés avaient déjà gagné la berge de la Seine, et qu'il se trouvait seul avec l'avocat, il lui dit : Maître vous constaterez que nous n'avons exercé ni sévices ni pillage dans l'accomplissement de notre mission ? Je constate. Le commissaire parut hésiter puis se décida : Cela ne vous gênerait pas de m'en donner le témoignage par écrit ? Gévaudan fronça le sourcil puis opta pour un rire bienveillant. Je vois, monsieur le commissaire que vous pensez, vous aussi, aux lendemains qui déchantent ? Si vos collègues des brigades anti commutent ? Si vos collègues des brigades anticommunistes de la préfecture s'étaient fait délivrer, eux aussi, des certificats de bonne conduite en 1943, on ne les aurait peut-être pas fusillés en 1945 ? J'ai deux enfants, dit le fonctionnaire. Maître Gévaudan lui délivra son certificat et il se retira dans ce même style de courtoisie un peu guindée qu'il avait conservé durant la perquisition. Le jour gris pesait sur la Seine. Gévaudan resta longtemps assis devant son bureau qu'aucun dossier n'encombrait plus, réfléchissant à l'importance relative des documents saisis. Puis il décrocha le combiné de son téléphone et appela quelques amis. Un mois plus tard il retirait, de la mairie, les papiers bleus qui l'inculpaient de « reconstitution de ligue dissoute et association de malfaiteurs atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat ». Par ou commençons-nous ? demanda le juge d'instruction Pau Martin, chargé de l'affaire. Par l'absurde, répondit Gavaudan. Le juge sourit et dit : Je vois que vous ne choisissez pas d'autre avocat que vous-même et c'est normal étant donné votre réputation au palais ! Bien entendu ! Le jeune juge d'instruction paraissait débordé et les prisons surpeuplées, car il l'avait laissé en liberté. Il se tenait derrière son bureau métallique moderne, bien droit, élégant dans son complet bleu de bonne coupe, élevant de temps à autre une main fine vers sa cravate pour en rectifier l'aplomb, faisant jouer ses boutons de manchette en or sur lesquels saignaient des rubis. Maître Gévaudan le connaissait. Martin traînant une réputation de frivolité dont nul n'avait pu vérifier le bien-fondé. Les jeunes stagiaires prétendaient que sa fille jouait de la guitare dans les boîtes de nuit et qu'il la suivait fidèlement de Montparnasse à Saint-Germain-des-Prés, de la Contrescarpe à Montmartre jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il attirait d'emblée la sympathie des prévenus par sa correction, le raffinement de ses manières, et une bienveillance de surface qui facilitait le passage aux aveux chez ceux qui n'en devinaient pas, dès l'abord, la fragilité. Le jour gris se mettait en veilleuse derrière les vitres des fenêtres. Le cabinet du juge donnait sur la Seine, propre, repeint à neuf dans une nuance gris perle. Derrière une table dactylo montée sur ses pattes d'acier chromé, le greffier semblait rêver en contemplant sa machine à écrire. Par l'absurde, reprit Gévaudan, car vous m'inculpez comme chef d'une association qui n'existe pas ! Pardon ! Si elle n'a pas une existence de jure parce que vous ne l'avez pas déclarée, elle existe de facto ! En outre elle est organisée selon les structures nazies et constitue par conséquent une association de malfaiteurs. Vos rapports avec les nazis sont établis à votre domicile. Paul Martin extrait du dossier une grande feuille de parchemin et la tend à l'avocat. C'est l'adresse de la vieille garde du N.S.D.A.P. au Führer pour son cinquantième anniversaire. Elle porte la date du 20 avril 1939 et dit : « Il y a vingt ans nous nous mettions à votre service en faisant le serment de vous soutenir dans votre gigantesque combat et de ne jamais vous quitter…

. Etc. Maître Gévaudan sourit, rend la pièce au juge et dit : La présence de ce document dans le dossier confirme l'absurdité de mon inculpation. Je tiens cette » adresse à Hitler » d'un officier de la division Leclerc qui l'avait dérobée au Berghof. Je l'ai achetée. La possession d'objets en_provenance_de l'IIIe Reich, autre que les armes de guerre en bon état, tombe-t-elle sous le coup de la loi ? Le juge lit attentivement le texte, retourne le document entre ses mains, fronce le sourcil en s'accusant intérieurement de légèreté, fruit d'un évident surmenage et dit : Passons. Ce document ne prouve rien, c'est exact, mais témoigne pour le moins de votre sympathie envers le IIIe Reich. On n'inculpe pas un homme sur la base des sentiments qu'il éprouve pour telle ou telle période de l'histoire. Il y eut un long silence. D'un signe le juge avait prévenu le greffier qu'il n'avait pas besoin de consigner cette patrie de l'interrogatoire. L'homme restait légèrement penché sur sa machine à écrire, l'œil vague, donnant tous les signes extérieurs d'un ennui profond. Paul Martin semblait étudier les feux qu'il tirait de ses boutons de manchette en les faisant jouer. Puis il parut se laisser emporter par un élan de sympathie envers l'accusé Maître, dit-il, je ne comprends rien à votre affaire. J'ai instruit jusqu'ici pas mal de procès en néo-nazisme mais votre cas me paraît singulier. Que vous releviez du néo-nazisme est évident et ma religion est faite à cet égard. Mais je ne découvre dans votre histoire aucune trace d'activisme ? Consentiriez-vous à me donner quelques explications ? Gavaudan répondit : Parfaitement. Cependant je voudrais que nous établissions un préalable : c'est l'élimination du mot » nazi » et du néologisme « néo-nazi » de nos entretiens. « Nazi » vient de national. Or mes amis et moi répudions tout nationalisme ! Pour nous les nouvelles frontières sont définies par la race. Nous ne pouvons donc être « nazis » ! Voyons ! Comment peut-on être raciste comme vous l'affirmez sans être nazi ? Maitre Gévaudan ébaucha un sourire et répliqua : Monsieur le juge, j'ai eu trop souvent l'occasion d'apprécier l'étendue de votre culture, pour vous tenir pour sincère lorsque je vous entends assimiler nazisme à racisme ! Vous savez aussi bien que moi la vérité. La conscience raciale est née en même temps que le premier de tous les hommes ! Je ne répondrai donc pas sans un nouveau préalable : reconnaissez-vous que Gobineau, ou Vacher de Lapouge, ne doivent rien à Adolphe Hitler ! Je le reconnais volontiers. Alors je m'explique. Mes amis et moi ne sommes pas racistes dans le sens agressif de votre législation d'après-guerre donne à ce mot. Nous sommes seulement des hommes de race blanche qui venons de retrouver notre conscience raciale et la tenons pour déterminante dans tous les actes de la vie et pour l'avenir de notre descendance responsable de l'essor de la civilisation. C'est notre droit le plus strict. Que cette prise conscience doive quelque chose à l'aventure hitlérienne je ne saurais le nier. Je n'y puis rien ! Nous n'y pouvons rien ! Vous n'avez pas le pouvoir d'inculper l'histoire ! Paul Martin se mit à rire avec la retenue qui convenait à la situation et dit : Je n'ai pas cette prétention ! Le parquet m'a confié bien des missions difficiles, mais jamais celle-là ! Vous avez parlé de vos amis ? Vous reconnaissez donc l'existence d'un groupe, d'une organisation. C'est le fond de l'inculpation. Maître Gavaudan haussa les épaules et dit : Je fais partie d'une communauté qui n'existe pas en tant qu'association et ne saurait être déclarée comme telle !

Vous en êtes le chef !

Elle n'a pas de chef.

Mais elle possède un nom ?

Pas de nom.

C'est une société secrète ?

Non. C'est une famille.

Expliquez le processus de formation d'une telle famille.

Au départ nous étions quelques-uns décidés à vivre selon une éthique différente de celle qui pèse sur la société que vous défendez de celle qui pèse sur la société que vous défendez. Disons : une éthique aryenne, bien que je n'aime pas le mot aryen, terme confusionnel par excellence. Non. Une nouvelle naissance pour un certain nombre d'individus. Une naissance se déclare au service de l'état civil. Pas la renaissance d'un homme déjà existant aux yeux de la loi. Comprenez-vous le fond du problème ? Je ne comprends pas. Eh bien je vais vous fournir un exemple. Quand un athée se convertit à la religion catholique, les lois civiles ou pénales n'ont pas à en connaître. Un athée a disparu. Un chrétien vient de naître. Ce genre de mutation qui ressemble à la nôtre, dans son essence, n'intéresse ni l'état civil, ni la loi de 1901 sur les associations ! Gévaudan avait prononcé les dernières phrases avec une certaine chaleur. Le juge d'instruction parut contrarié. Sa main droite exécuta une sorte de moulinet qui, faisant saigner les rubis de la manchette, s'exhaussa jusqu'à la cravate pour en vérifier la retombée. Le greffier sortit de sa torpeur pressentant sa prochaine entrée en scène. Je vous en prie, maître, dit le juge, vous n'êtes pas ici pour planter

votre cause mais répondre à mes questions ! Il fit un signe au greffier et la machine à écrire se mit à crépiter sous la touche de mains expertes. Donc vous niez faire partie d'une association relevant de la loi de 1901 et non déclarée ? Absolument. J'entretiens des relations avec un certain nombre de familles qui ont décidé de vivre, comme moi, dans un style nouveau. C'est tout. La machine à écrire cessa de bruire. Le greffier leva la tête. Le juge reprit. Quelle est l'importance de ce mouvement ? Impossible à déterminer. Il n'existe pas de lien organique entre ces familles. Nous sommes peut-être cent. Peut-être mille. Pas la moindre idée. Le juge haussa les épaules. Voyons ! Voyons ! Ne me racontez pas d'histoires ! Un système de recrutement fonctionne bien à un certain échelon et fournit une base statistique ? Il n'existe d'autre recrutement que le rayonnement naturel, Mais enfin, ces règles de vie nous dont vous parlez, il faut bien que quelqu'un les enseigne et les fasse appliquer dans le temps ? Non. Qui entre chez nous connaît déjà la règle. Le juge objecta : Je ne crois pas aux miracles. Le mouvement même de la vie implique une direction. Comment éliminez-vous ceux qui font du déviationnisme par exemple ? Un conseil de famille se réunit et les rejette de la communauté. Paul Martin marqua son avantage en adoptant un ton de voix plus élevé et fit remarquer : Vous êtes en contradiction avec vos déclarations précédentes. Vous prétendiez tout à l'heure que ce groupe n'était pas structuré et vous avouez maintenant l'existence d'un conseil de famille habilité à prendre des décisions. S'il y a direction il y a structuration donc association non déclarée ! Un conseil de famille traite d'affaires de famille, ce qui est notre cas. La loi ne fixe pas de limite à l'importance d'une famille. On en reparlera, dit le juge. Au cours d'un prochain interrogatoire je vous demanderai de préciser les objectifs assignés à vos amis. Il frappa du plat de la main sur un dossier et ajouta : Je possède des documents forts intéressants, j'aimerais savoir comment vous allez les interpréter ! Maître Gévaudan ne répondit pas. Il relut attentivement le procès-verbal d'interrogatoire établi par le greffier, signa et prit rendez-vous avec Paul Martin pour une date assez éloignée. A l'heure ou Gévaudan sortait du Palais de Justice de la Seine, l'ex-Hauptsturmführer Hector Fernay recevait quelques anciens L.V.F. et Waffen SS de la division « Charlemagne ». Bien installé derrière son bureau de président-directeur général rien, autour de lui, ne rappelait son passé. Lieutenant dans l'armée française en 1940. Simple SS Man engagé volontaire au camp de Sennheim en 1943. Elève officié à Bad Tôlz en décembre 1943. Standarten Junker à l'arrivée au camp de Networchitz. Untersturfuhrer commandant la 3e compagnie de la 7e Brigade d'assaut SS française devant l'ennemi, à Sanok, en Galicie. Obersturmführer à Mokré le 25 août 1944. Blessé. Campagne de Poméranie en 1945. Blessé. Nommé Hauptsturmführer à Neustrelitz. Volontaire pour défendre Berlin en avril 1945 avec trois cents survivants de la 33e division de grenadiers blindés SS « Charlemagne ». Blessé pendant les combats de Neukôln. Défend les accès à la chancellerie d'Hitler, carrefour par carrefour à partir du 28 avril 1945. Fait chevalier de la croix de fer le 30 avril par la Brigade führer Monhke, en même temps que l'Allemand Weber officier de liaison au près de la division « Charlemagne » et les Français Vaulot et Apollot, tués le 1 et mai en chargeant les Russes pour s'ouvrir un passage vers l'Ouest. Prêt à continuer le combat à la tête d'une dernière section de 50 hommes à l'aube du 2 mai quand les Allemand hissent le drapeau blanc. Tente de percer vers Potsdam pour se battre encore. Trahi par des civils en gare de la Potsdamerplatz. Prisonnier des Russes. Camp de Tambov. Rendu à la France. Vingt ans de travaux forcés. Libéré sans un franc en poche. Recueilli par des amis. Travaille chez Moise, comme tout le monde. Est successivement pion, traducteur, professeur de langue dans une « boite à curés », chômeur…. Aujourd'hui président-directeur général de la S.F.A.A. société d'accessoires pour automobiles qu'il a fondée en 1952 et qui, dix ans plus tard, « vaut « trois cent millions d'anciens francs. Pas d'argent au départ. Aucun appui. Mais une vision des affaires égale à celle qu'il possédait de l'histoire en 1945, lorsque, décident de s'enfermer dans Berlin, il partait recueillir l'hériter moral des Français chassé par la révocation de l'édit de Nantes et grands promoteurs de cette ville. Porteur de la plus haute décoration de l'armée allemande, il a souri quand la « cour de justice » l'a condamné comme traître à son pays, car il reste persuadé que son nom figurera un jour en lettres d'or dans l'histoire de l'Europe. Mais il n'en parle jamais. Jamais un mot sur sa croix de chevalier, ses combats, ses blessures. Il n'a rien oublié, rien renié, beaucoup appris depuis, et se tait. Installé derrière son bureau de P.D.G. comme dans son P.C. de rue à Berlin, il resté égal à lui-même. Le front bas pesant sur les yeux indéchiffrables derrière les grosses lunettes, la tête enfoncée par un cou de taureau entre les épaules puissantes, traduisent un cheminement lent de la réflexion flairant les pièges, une volonté inexorable, un mental fermé à toute pitié, une fidélité envers ses maîtres à penser et envers lui-même que rien ne peut distraire. On ne l'aime guère à cause de sa dureté, sa propension au « fayotage ». Mais c'est l'homme des « dernières cartouches » le seul survivant de l'histoire franco-allemande qui puisse accrocher à son col la cravate de chevalier de la croix de fer. Ainsi vous désirez entrer dans l'O.A.S.- Métro ? dit-il lentement à ses anciens camarades. Et pour quoi faire ? … Défendre l'Algérie française ? Elle n'existe plus ! Il avait consigné sa porte et l'activité des bureaux ne se manifestait qu'à travers une rumeur super posée à celle du boulevard Haussmann ou coulait le fleuve d'automobiles composé de goute vertes, rouges ou noires. Pour faire la révolution ! dit Paccaud, un ancien de la division SS « Charlemagne ». Pour virer de Gaulle ! ajouta Rocroy, le lutteur du B.I.L.O.M.

Fernay haussa les épaules et répliqua : En 1944, six cent mille Waffen SS venant de tous les pays d'Europe avec une conception parfaitement définie des changements qu'ils voulaient imposer, ont échoué. Vous prétendez

réussir avec une poignée d’hommes qui ne savent pas ou ils vont ? Le docteur Perez prône le retour au christianisme intégriste et le général Challe se prétend socialiste tandis que Salan veux rester bon démocrate ! Qu’iriez-vous pêcher dans ce chaudron de sorcière ? Les six hommes ne paraissaient pas convaincus. Boucher dit : Justement. C’est nous qui pouvons donner à l’O.A.S. l’unité de conception révolutionnaire qui lui manque. Il suffit de la noyauter ! Fernay s’anima légèrement et aiguisa ce sourire ambigu qui n’annonçait rien de bon pour ses collaborateurs. Il dit : L’O.A.S. n’est pas du tout ce que vous imaginez, mais un mouvement de nostalgiques. Ces gens-là ont eu leur épopée de 1941 à 1944, dans les maquis, l’armée secrète, le C.N.R. Ils essayent de revivre ce qu’ils ne peuvent oublier, comme vous si l’occasion s’en présentait. Vous croyez ? demanda Ribeaud. J’en suis persuadé ! Tenez ! Fernay se leva, ouvrit un classeur, chercha longtemps un dossier qu’il finit par poser sur son bureau et l’ouvrit…. D’abord les hommes. Qui est Château-Jobert ? Un résistant de la première heure, passé en Angleterre dès juin 40. Soustelle aussi. Et je ne parle pas de Bildault que tout le monde connaît comme président du C.N.R. et « Compagnon de la Libération » ! Qui est Sergent ? Un type gonflé qui est allé au maquis à dix-sept ans, l’âge que vous aviez, Ribeaud, quand vous arriviez à Sennheim dans la Waffen SS…. Bartoux, saviez-vous qui se trouvait en face de vous quand votre « dizaine » attaquait le plateau des Glières sous les ordres de Darnand ? Eh bien, vous aviez Godard ! Il marqua une pause, jeta sur l’assemblée un regard dénué de chaleur humaine mais non exempt de ruse et ajouta : Après les hommes : la dialectique. Il éleva une feuille dactylographiée à la hauteur de ses yeux : Voici la copie d’un appel aux policiers parisiens datée du 11 janvier 1962. Titre : « Délégation générale en Métropole O.A.S./METRO/APP Préfecture de Police Réseau » Honneur et Patrie »…. Ça ne vous dit rien, le réseau « Honneur et Patrie » ? ….. La fourragère rouge des flics ? …. Et les policiers de la brigade anticommuniste flingués en 1945, ça ne vous dit rien non plus ? Paccaud qui, depuis quelques instants, s’agitait sur sa chaise, prit la parole. C’est possible, camarade Fernay. C’est même certain. Mais ces gens-là ont changé depuis vingt ans. Ils nous considèrent sous un angle nouveau. La politique du général, en Algérie, a créé une autre unité ou résistance de 1944 et Waffen SS se rencontrent ! Pas du tout ! Pas du tout ! cria Fernay en se redressant. Ces gens-là nous détestent aujourd’hui comme hier ! Et en voici la preuve ! Il retira un autre document du dossier. Voici la lettre du capitaine Sergent à M. Guy Mollet, écrite le 4 février 1962. J’y découvre ceci : « Etes-vous bien sûr, monsieur le Président, de ne pas calomnier l’O.A.S. ? Je relève avec peine ce passage de vos propos ou vous assimilez l’O.A.S. au « parti de Hitler » à la veille de son entrée au gouvernement ! Comment pouvez-vous traiter aussi faussement, aussi injurieusement, tant de nos camarades que leurs premiers combats ont dressés face à l’ennemi nazi, sur tous les champs de bataille de la résistance et de la Libération » ? Messieurs, veuillez noter le propos : vous restez l’ennemi « nazi ». Tous les documents que je possède sur l’O.A.S. le confirment. J’ajoute que tous ces militaires sont des enfants en matière politique. Il prit une liasse de feuilles, chercha longuement le passage qui l’avait frappé il avait lu le document avec ses principes de « fayotage » qui, vingt ans plus tôt, lui avaient permis, à la tête d’une poignée d’hommes, d’interdire à l’armée rouge, pendant près d’une semaine, l’accès à la chancellerie de Hitler. Ah ! Voilà ! C’est un mémoire de Salan daté du 20 octobre 1961 : « Situation et plan d’action ». Au paragraphe V je lis : » La Résistance n’est pas un mouvement politique, mais un sursaut » biologique » de la Nation »…. Vous entendez bien : sursaut « biologique » et je suis d’accord avec M. Salan. Mais, trente lignes plus loin, je lis : « opposition à toute racisme »…. C’est vrai, admit Boucher. Ces messieurs sont des fumistes ! Comment peut-on en effet promouvoir un sursaut « biologique » et, dans le même temps s’opposer à tout « racisme » ? Les hommes fumaient nerveusement cigarette sur cigarette. Fernay ouvrit la fenêtre du bureau pour évacuer le nuage bleu qui stagnait et les rumeurs de la ville les enveloppèrent. Le téléphone sonna. Fernay se plongea dans une discussion sur l’avenir d’un nouvel accessoire pour automobile dont il méditait la fabrication. Puis il reposa l’écouteur, ferma la fenêtre et demanda : Alors ? Vous êtes toujours décidés à marcher avec l’O.A.S-METRO ? Les six hommes hésitaient, leur enthousiasme premier ramené au-dessous de zéro par les arguments de l’ex-Houptsturmführer. Mais Rocroy se redressa, en lutteur entraîné aux récupérations rapides, et dit : Oui, mais il y a de Gaulle ! Et alors ? Moi de Gaulle ne me gêne pas ! répliqua Fernay. Il m’a fait condamner à mort ! dit Ribeaud. Les trav. A perpette ! Indiqua Boucher. Vingt ans ! rappela Paccaud. Vingt ans aussi, dont deux de Struthof, cinq d’Indochine et un et demi de B.I.L.O.M., précisa l’ancien lutteur. Ca doit se payer ! Tant pis si c’est l’O.A.S. qui présente la facture ! Et même : tant mieux ! Des résistants qui se flinguent mutuellement, vingt ans après, c’est un beau spectacle ! Fernay leva la main pour réclamer le silence et dit : J’ai fait autant de taule que vous, mais cet accident n’entre pas en ligne de compte dans le jugement que je porte sur le général. Nous avons perdu. Il nous a collé le tarif maximum. C’est régulier. Si j’avais gagné la bataille de Berlin, de Gaulle serait enterrée au cimetière de Thiais, comme les nôtres ! Il a le sens de l’autorité de Berlin, de Gaulle serait enterré au cimetière de Thiais, comme les nôtres ! Il a le sens de l’autorité. Je ne l’aime pas mais ne choisis pas les princes qui me gouvernent dans le «Petit courrier du cœur ». Il marqua une pause, considéra un à un ses anciens compagnons d’armes et reprit : Maintenant je vais vous dire quelques chose qui vous fera renoncer à l’O.A.S.-METRO. De Gaulle a fait son plein de « collabos « en 1944-1945. Il est calmé. Challe n’a pas fait le sien. Si vous le portiez au pouvoir il n’est pas fait le sien. Si vous le portiez au pouvoir il n’est pas interdit de penser qu’il nous remettait au trou pour donner des gages à l’extrême gauche ou, pour le moins, fermerait plus étroitement les portes du ghetto dans lequel on nous confine sous une pluie d’injures depuis 1945. Vaincus au titre

de la « collaboration » vous seriez alors cocus au titre de l'O.A.S. Si le cœur vous en dit. Il serra la main de ses camarades qui se retiraient en silence. Et a part quelques utopistes, aucun nostalgique, authentique soldat de la L.V.F. 7e Brigade d'assaut SS division SS « Charlemagne » ne devait ultérieurement, militer dans l'O.A.S.-METRO, retirant ainsi toute objectivité au slogan qui, à cette époque, couvrait les murs de Paris et embouteillant la presse : O.A.S.= SS. D'excellente humeur le juge d'instruction fit entrer Gévaudan qui attendait dans la galerie, depuis près d'une heure. Toujours élégant, Martin portait une veste croisée de couleur beige, un pantalon « tête de nègre », une cravate claire, l'ensemble évoquant à la fois les étendues de feuilles mortes que l'hiver laissait derrière lui, et les premières fleurs du printemps proche. Il posa ses deux mains bien à plat sur le bureau, loin devant lui ce geste découvrant les manchettes fermées par deux boutons d'or et dit : Maître, je ne sais encore si je vous renverrais devant la Cour de Sûreté ou un siège correctionnel. Cela dépendra du caractère subversif de votre association. Elle n'a pas un caractère subversif. Vous le dites, mais je pourrais peut-être établir le contraire ! En attendant expliquez-moi son fonctionnement. Maître Gévaudan se recueillit pendant quelques instants et dit : Il est facile de le résumer pas une image ! Nos familles vivent volontairement sur le plan des communuatés juives dans les ghettos de l'Europe médiévale. Tout le reste découle de cette position. Le greffier ouvrit la fenêtre pour renouveler l'air du cabinet. Un souffle de vent soyeux qui témoignait sur l'installation clandestine du printemps souleva quelques papiers. Le juge faisait jouer ses boutons de manchettes et, de temps à autre, dominait son tic en saisissant un stylo à bille pour frapper sur la table à coups mesurés. Continuez, dit-il. Volontiers. Nous nous considérons comme une société de race aryenne en état de légitime défense. Ce qui justifie notre communauté c'est, essentiellement l'aristogénisme. Pardon ? L'élévation constante du niveau héréditaire, si vous préférez. Nos enfants sont légalement déclarés à l'état civil. Ils ne sont jamais baptisés à l'église, bien entendu. Nos pères ont été en effet christianisés par le mensonge, la duperie, l'intrigue et la violence. Nous renions ce baptême. La cérémonie du baptême se fait à l'intérieur de la communauté mais ceci reste accessoire. L'important c'est que nos enfants vont maintenant étudier dans nos écoles. Vous avez vos propres écoles ? demanda le juge avec surprise. Nous les aurons bientôt. Cent familles unies permettant de mieux payer les professeurs que votre Education nationale. Les nôtres enseigneront certes les programmes du Baccalauréat mais aussi, et surtout, une morale qui n'est pas la morale chrétienne. C'est là une révolution que votre laïcité a cherché à faire sans jamais y parvenir ! Nos écoles enseignent les lois de la vie. Quand les générations montantes arriveront aux mariages, garçons et filles en auront une conception radicalement différente de celle qui règne dans votre société de société de somnambules grâce à la « presse du cœur ». Au » droit à l'amour » elles opposeront le devoir de procréer une descendance plus forte, plus belle, plus digne de la conception de l'homme-dieu propre à l'ère nietzschéenne qui va se substituer à l'ère chrétienne…. Disons plutôt : l'ère hitlérienne ! Trancha le juge en fronçant le sourcil. L'avocat sourit et dit : Hitler vous obsède vraiment, monsieur le juge, et, sur ce plan, vous ne séparez pas radicalement de la majorité de nos contemporains ! Maître je vous prie de ne pas me mettre en cause. Ici je ne représente pas une civilisation que vous dites haïr mais la justice, avec l'objectivité, la sérénité, la majesté qu'elle impose. Nous ne faisons pas de politique ! Gévaudan éleva la voix à son tour. Alors si vous ne faites pas de politique je me demande quelle est la raison de ma présence dans votre cabinet ! C'est un peu fort ! Le juge marqua un temps d'arrêt et dit, sur un ton plus conciliant : Ne nous égarons pas. Résumons-nous. Greffier, enregistrez les déclarations de l'accusé ! Le fonctionnaire se pencha sur sa machine mais Gévaudan s'aperçut très vitre qu'il n'arrivait pas à suivre son début de parole. Un instant, s'il vous plaît, dit-il, je résumerais mes déclarations mais auparavant je veux développer certains points, précisé la portée du refus que nous opposons à ce que nous considérons comme une entreprise de démoralisation. Pour entrer dans notre communauté il faut, par exemple, se séparer des postes de radio et de télévisions. Car accorder le moindre crédit aux truquages de la T.V. ajouter foi aux commentaires de la radio, équivaut à abaisser sa garde devant l'ennemi. Nous n'achetons jamais de journaux quels qu'ils soient. Vous ne savez donc rien de ce qui se passe autour de vous ? demanda le juge en marquant se surprise par un mouvement des sourcils. Erreur. La vox populi nous renseigne sur l'essentiel après avoir filtré l'accessoire. Il existe peu d'événements dignes d'être notés…. Rien d'important en politique intérieure jusqu'au départ du général de Gaulle. Rien d'important en politique extérieure jusqu'à la guerre… Si de Gaulle s'en va, si la guerre éclate, nous le saurons en même temps que les autres ! Je vois, murmura le juge. En somme vous êtes une communauté de mauvais consommateurs et de mauvais citoyens ? Gévaudan prit le parti de rire et répliqua : A peine ! Nos fils sont déclarés légalement, scolarisés de six à seize ans comme la loi nous en fait obligation. Ils accompliront leur service militaire. Sans doute ne défendront-ils pas la nation en temps de guerre puisque nous ne reconnaissons plus les nations. Ils se marieront avec le ferme propos d'engendrer des êtres de plus en plus beaux, de plus en plus sains en vue de vaincre la maladie et, bientôt, la mort. Ils payeront leurs impôts, respecteront les lois et le code de la route. Comment, dans ces conditions, menacerions-nous la sécurité intérieure ou extérieure de l'Etat ?

Nous verrons, dit le juge. Là-dessus, également, je répondrais à toutes vos questions. En attendant, si je puis me résumer pour votre greffier et lui faciliter la tâche, je dirai simplement ceci ; nous rendons à César ce qui lui est dû et le reste au dieu qui protège notre race. Nous rechercherons le nom de ce dieu au cours d'un prochain interrogatoire, dit le juge, en aiguisant un sourire ou la méfiance le disputait à l'ironie. Lemoine, Deckerke et Le

Brix venaient de quitter la Légion étrangère. Ils habitaient ensemble un petit logement à la porte Champerret, passaient leurs journées à rechercher les camarades survivant à trois guerres perdues en vingt ans et « raconter des coups ». As-tu des nouvelles de Gabin, celui qui nous cassait toujours les pieds avec sa défense de Murovo… deux blindés par-ci cinq cents partoches par-là… le drapeau… la Marseillaise ? demanda Le Brix. Lemoine inclina la tête. Il est mort, dit-il. Quand nous étions en Algérie. Il travaillait au « Volksbund Kriegsgraber Fursorge », l'organisme allemand chargé de récupérer les corps des Chleuhs tombés en France de 1940 à 1944. La dernière fois que je l'ai rencontré il opérait près du Havre. Il avait prévenu Scania qu'il se buterait à la fin des recherches. Ce n'est pas croyable ! murmura Le Brix. Mais si… Pour lui la collaboration franco allemande a duré vintg ans au lieu de cinq ! Quand il n'a plus eu de vivants pour collaborer il s'est tourné vers les morts. Et après avoir épuisé les morts il n'avait plus aucune raison de vivre ! Il fredonna mélancoliquement l'air allemand, souvent repris à la légion étrangère : j'avais un camarade… Comment l'as-tu appris ? demanda Le Brix. En téléphonant aux types de la Volksbund Kriegsgraber Fursorge, juste au moment où ils quittaient Maisons-Laffitte pour rentrer en Allemagne. Gabin « tait venu toucher sa paie au Havre. Il portait une petite valise. On ne l'a plus revu. On croit qu'il s'est foutu dans un bassin du port, juste en quittant le bureau. On n'a pas retrouvé son corps(I). Le Brix poussa un soupir. Il a bien eu raison ! C'est ce que nous aurions dû faire dès 45 ! Mais nous étions jeunes ! Nous ne savions pas encore qu'il ne fat pas survivre dans une guerre de religion lorsqu'on est perdant ! Depuis j'ai ramassé des grades, la légion d'honneur, en tuant du Viet après du Popof et du Fellouze après le Viet, et tout ça pourquoi ? Pour couvrir la retraite des Aryens. Nous avons freiné le fameux mouvement de l'histoire et peut-être évité le pire. Qui sait si en tenant sept ans en Indochine nous n'avons pas dérangé le mécanisme compliqué de l'histoire à notre profit ? Le Brix hocha la tête. Non ! Tout était foutu avec la défaite du Führer ! Ce ne sont pas les accords de Genève et d'Evian qui nous ont chassés d'Indochine et d'Algérie mais l'échec de Hitler ! En 1941, les Aryens pouvaient encore rester les maîtres du monde. Trop tard maintenant ! Lemoine murmura : Il reste des femmes et des enfants de notre race à sauver au Congo. J'espère que tu ne vas pas te dégonfler au dernier moment ? Le Brix haussa les épaules. Il faut bien continuer, dit-il. Je ne peux tout de même pas gérer un bureau de tabac à Castelnaudary ! A propos enchaîna Lemoine, j'ai des nouvelles de Muller. Nos billets d'avion pour Johannesburg seront prêts dans quelques jours. Il se tut. La concierge glissa le courrier sous la porte et Deckerke se mit en devoir de le dépouiller après avoir allumé l'électricité. Tiens, dit-il au bout d'un moment, le type à la L'ambrette sévit toujours ! Décidément celui-là est devenu complètement siphonnée ! Gil adressait, comme à l'accoutumée son message « de nostalgique à nostalgique »… Cette année, j'ai parcouru 8 766 Kilomètres sur ma fidèle Lambretta… Je suis passé à Landsberg, Berchtesgaden, Sedan ou la France a été vaincue en 1870 en 1940 et cette dernière fois, définitivement je l'espère…. J'ai visité le port de Dunkerque et les plages de débarquement qui furent témoins de l'héroïsme de l'armée allemande... Je suis passé par Montoire, ou le maréchal Pétain et le Führer ont essayé pour la première fois de construire l'Europe…Puis je suis descendu sur Madrid, comme d'habitude… J'ai été reçu par Léon et lui ait dit qu'il pouvait compter sur moi quand il rentrerait en Belgique pour remettre de l'ordre dans sa maison…. J'ai revu Skorzeny qui par son travail et son talent devient le plus grand promoteur en constatent devient le plus grand promoteur en construction devient le plus grand promoteur en construction de l'Espagne. J'ai été reçu par Perón. Puis je suis descendu jusqu'à Tolède ou j'ai commémoré le sacrifie de Cadets de l'Alcazar… Je suis rentré à Bruxelles avec la pluie depuis bordeaux…. J'étais tout de même bien content…. » Les trois guerriers haussèrent les épaules et tournèrent le dos au passé. Sur la carte accrochée au mur du studio ils apercevaient l'Afrique noire, le nouveau champ de bataille que l'actualité leur proposait… Le Congo… Les nègres après les Fellaghas, les Viets et les Russes !... La guerre de cent ans qui continuait ! La lutte au dernier vivant engagée à l'échelle planétaire qui ne laisserait subsister qu'une seule conception de l'homme : la leur ! Le printemps s'installait lorsque le juge d'instruction ouvrit le dossier de Maître Gévaudan pour la troisième fois. Il lui dit : Vos explications antérieures me permettent de comprendre maintenant le sens de certains documents obscurs saisis à votre domicile. Il éleva à la hauteur de ses yeux une feuille cartonné, sourit et dit : Très intéressant ce calendrier que vous appelez » cosmologique ». Je vois que l'année débute maintenant le 1er Nivose, notre 22 décembre, solstice d'hiver… 1er Germinal début du printemps…. 1er Thermidor au solstice d'été Vendémiaire… Brumaire… Frimaire… Tout cela est fort poétique… C'est la terminologie de Fabre d'Eglantine. Passons. Passons très rapidement sur ce que vous appelez les fêtes cosmologiques…. Les douze nuits saintes du 25 Frimaine au 6 Nivose…La fête du printemps et de l'amour du 25 Ventose au 6 Germinal. L'après-midi printanier traînait sa joie discrète sur les bords de Seine. Le parfum des arbres entrait par les fenêtres ouvertes sur la perspective des toits bleus, d'un ciel également céruléen que les pigeons griffaient de leurs vols. Paul Martin portait un complet assorti aux couleurs de la saison et Gévaudan eut envie d'ironiser à son tour sur son élégance cosmologique. Il n'en fit rien et le juge reprit : Je passe donc sur les » fêtes de la Terre ». Les fêtes historiques me semblent beaucoup plus intéressantes du point de vue de l'instruction. Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton raide, en plantant dans les yeux de l'accusé un regard, en plantant dans les yeux de l'accusé un regard dénué de chaleur humaine. Je constate tout d'abord que chaque semaine se trouve sous le signe d'un personnage ou d'un événement historique : druides de Mona… Saxons de Verden…

Pionniers Vikings… Scipion l'Africain… Archimède… Marco Polo… Gagarine…. Pourquoi Gagarine, par exemple ? C'est un des derniers héros de la geste des Aryens, monsieur le juge.

Mais un Soviétique ?

Pour nous l'héroïsme aryen n'a d'autres frontières que raciales. Aucune société ne peut vivre sans tonus héroïques. Dois-je répondre à la fois de Marco Polo et de Gagarine devant la justice ? Patience, répliqua le juge. Examinons maintenant les jours de la semaine. Je constate que les fêtes des saints ont complètement disparu. Pourquoi ? Le saint quotidien est un truc chrétien pour effacer le sens cosmologique de chaque jour. Pour nous il importe de rester en prise avec le réel. C'est une application directe du processus d'intérioration décrit par Carl Jung. Mais je me permets de vous reposer ma question, monsieur le juge : est-ce là le procès ? Nous y venons par une voie détournée mais sûre ! Donc : plus de saints, mais des héros, des pionniers, des martyrs et des prophètes ? Parfaitement. En lieu et place des Affabulations chrétiennes destinées à rejeter la vie sur le plan du vide métaphysique, la solide réalité du combat de l'homme sur la terre. Le juge prenait son temps, comme soucieux de laisser mûrir une victoire dont il ne doutait point et d'en savourer pas avance le prix. Il dit : Parmi les hommes proposés à l'adoration de vos frères je trouve. Maître Eckhart : prophète… Et prophètes également : Galilée, Nietzsche, Gobineau, Spengler…. Est-ce exact ? C'est exact, sauf que nous ne sollicitons pas de nos camarades l'adoration, mais la connaissance, le respect… Le juge entérina la rectification par un léger signe de tête et resta penché sur le calendrier pendant plusieurs minutes. Puis il reprit : Vos héros s'appellent : Julien l'Apostat et Titus, par exemple….. Peut-être pourrais-je relever, a travers ce choix quelques traces d'antisémitisme ? Et l'antisémitisme est puni par la loi, ne l'oubliez pas…. Nullement, monsieur le juge. Titus luttait aux frontières de l'empire pour maintenir l'ordre aryen qui lui avait donné sa grandeur, grandeur appelée à disparaître par le métissage des classes dirigeantes, processus qui résume et explique la chute de toutes les grandes civilisations et menace aujourd'hui la nôtre. Dois-je répondre de Titus devant la Cour de Sûreté ? Le juge se composa un visage sévère et répliqua d'une voix tonnante : Non, maître, mais vous pourriez, par exemple, être appelé à répondre pour Alfred Rosenberg, criminel de guerre ! Il ouvrit une autre chemise du dossier, en tira une sorte de carte qu'il tendit à l'avocat. Reconnaissez-vous avoir conçu, imprimé diffusé ce document ? C'était une carte exécutée dans le style et au format de celles qu'on adresse à l'occasion des fêtes de première communion, ou pour étendre la réputation d'un saint d'église. Elle présentait un portrait d'Alfred Rosenberg souligné par la légende suivante : « Alfred Rosenberg Prophète et Martyr--- Supplicié pour sa fois à Nuremberg le 16 octobre 1946 Ne priez pas pour lui, priez le. » L'avocat rendit la carte au juge et dit : Je répondrai sur l'ensemble du problème quand vous l'aurez posé à fond. Car je suppose que vous m'imputerez aussi Mussert, héros et martyr du N.S.D.A.P. néerlandais, Quisling le Norvégien, William Joyce, l'Anglais, Codreanu le Roumain, etc. ? Bien entendu ! Nous avons saisi à votre domicile plusieurs douzaines de ces cartes faisant l'éloge des criminels de guerre ! Malheureusement pour l'accusation, vous avez saisi également les cartes qui, sur les mêmes bases, appellent à prier le chevalier de La Barre, martyr… Si vous me renvoyer devant le tribunal pour Alfred Rosenberg, moi je plaiderai sur le chevalier de La Barre. Les Martyrs faits par le judéo-christianisme représentent une geste indivisible… Les criminels de guerre ne sont pas des martyrs ! Pour vous, peut-être, monsieur le juge mais ils le sont selon notre conscience et notre conception du monde. Le ton de l'avocat s'était brusquement élevé. Il ajouta : Si vous m'inculpez pour « éloge de crimes ou criminels de guerre » moi j'ouvrirai en audience un dossier que vous n'avez pas saisi, monsieur le juge d'instruction, celui de tous les crimes de guerre de l'armée française ! Et je vous assure qu'il est lourd ! Paul martin vérifia d'un geste sec la chute de sa cravate bleu ciel, ouvrit un coffret, prit une cigarette, l'alluma et se mit en devoir de compulser le dossier, laissant Gévaudan contempler rêveusement les volutes de fumée grise que le mouvement de l'air entraînait vers les fenêtres ouvertes. Le greffier lisait du coin de l'œil un roman caché sur le côté de sa machine à écrire. Au bout d'un certain temps, le juge se composa un visage sévère, écrasa sa cigarette et dit sur un ton solennel : Que pensez-vous de la date du 30 avril ? L'avocat sourit. Je vous répondais comme Bernard Shaw : « Pour moi je n'en pense rien, mais si quelqu'un d'entre vous peut en penser quelque chose, c'est un très grand philosophe »…. Paul martin fronça le sourcil et répliqua : Maître, vous avez tort de prendre ma question à la légère. Cette attitude pourrait vous coûter fort cher ! Car je lis dans votre calendrier, à la date du 30 avril : »Mort et résurrection d'Adolphe Hitler »…. Qu'est-ce à dire ? Gévaudan ne répondit pas. Le juge reprit, détachant bien ses mots les uns des autres : Qu'entendez-vous par résurrection d'Adolphe Hitler ? Puis, se tournant vers le greffier : Notez la réponse de l'accusé ! Alors maître, j'attends. Qu'entendez-vous par cette étonnante affirmation ? Beaucoup de choses, monsieur le juge d'instruction mais rien qui puisse tomber sous le coup de la loi. Paul martin frappa la table du plat de la main et cria, sur le ton d'une indignation qui ne semblait pas feinte : Comment monsieur ? Vous souhaitez la résurrection d'Adolphe Hitler, le plus grand criminel de l'histoire de l'humanité, un homme abominable condamné par la conscience universelle, et vous prétendez ne pas tomber sous le coup de la loi ? Mais c'est aberrant ! Gévaudan répondit d'une voix paisible : Monsieur le juge, voici deux mille ans il existait, paraît-il un certain Jeschouang, ou Jeschouang, dit Jésus, qui, devant Sanhédrin de Jérusalem le tribunal de Nuremberg de l'époque fut condamné comme l'homme le plus

abominable de son temps, le plus criminel de l'histoire de l'humanité. On qu'il ressuscita après son supplice, comme Hitler. Mais vous êtes fou ? Hitler n'est pas ressuscité ! Il l'est. Avez-vous des preuves ? Il n'existe pas plus de preuves matérielles de la résurrection de Hitler qu'il n'en existe pour Jeschoua, dit Jésus. C'est un article de foi. Jésus est bien ressuscité pour deux mille ans et Hitler, plus modestement, pour un millénaire. Le juge se tenait la tète entre les mains et se demandait s'il n'allait pas clore l'instruction immédiatement et faite conduire l'accusé à l'infirmerie spéciale du Dépôt. Il accomplit un grand effort sur lui-même pour reprendre pied dans le réel et dit : Voyons, maître… Soyons raisonnables. Ou bien vous plaisantez…. Mais je ne plaisante pas ! Dans ce cas vous manifesterez un incroyable dévergondage idéologie. Revenons en arrière. Au cours d'un précédent interrogatoire vous m'avez assuré que votre communauté rejetait la politique agressive de l'hitlérisme ? C'est exact, monsieur le juge d'instruction. Nous condamnons la politique de l'IIIe Reich conformément à la loi. Mais cela n'a rien à voir avec la résurrection d'Hitler. Je ne comprends plus ! Monsieur le Juge, Hitler est ressuscité en tant qu'homme » au-dessus du temps ». Il préside à la renaissance de l'âge d'or qu'il annonce pour la fin du millénaire ouvert par sa mort. Je ne comprends pas, dit le juge. C'est normal car les approches de la connaissance ne vous ont pas été données. Je ne puis rien pour vous sur ce plan ! C'est encore heureux ! dit le juge en s'épongeant le front à l'aide d'un fin mouchoir. Dans une perspective plus ouverte je dirais : Hitler prend la relève de Jésus comme puissance protectrice des Aryens. Vous me comprenez ? Mieux. Paul Martin pensait : Voilà bien l'homme, cet inconnu ! Cet avocat est à la fois capable de plaider avec talent et de délirer sur le plan de la vie intérieure. Au lieu de sa prendre directement pour Hitler, comme tous les fous raisonnables, il le ressuscite et c'est encore plus grave ! Et ne deviendra-t-il pas dangereux si je m'inscris en faux contre sa foi ? Il eut peut. Il se leva, s'approcha du greffier et lui glissa quelques mots à l'oreille. L'homme sortit du cabinet et revint, quelques minutes plus tard, accompagné d'un garde républicain. Se méprenant sur l'intervention de ce porteur de menottes, Gévaudan dit : Bon ! Vous m'envoyer au trou ? C'est votre droit, bien que mon incarcération ne soit pas indispensable à la manifestation de la vérité ! A travers moi vous essayez de persécuter une religion nouvelle ? C'est aussi votre droit ! Mais vous ne pouvez plus allumer le bûcher de Monségur ! Je ne vous arrête pas, dit Martin en souriant, j'ai fait venir ce garde pour avoir, devant mes yeux, le spectacle de sa santé ! Il me défendra contre un certain vertige qui me saisit quand je vous écoute ! Voulez-vous que nous revenions d'entre les morts ? Volontiers ! Je pense que mon interrogatoire a fait tomber les chefs d'inculpation : reconstitutions de ligue dissoute et association de malfaiteurs atteinte à la sureté intérieure de l'Etat… Que pouvez-vous donc me reprocher ? L'éloge ou la transfiguration de criminels de guerre morts ? Ce peut être un chef d'inculpation ! Impossible, monsieur le juge d'instruction. L'éloge, si éloge il y a, et on peut en discuter, a été prononcé au niveau et dans le secret des consciences. Car ce calendrier, ces images pieuses, ou les avez-vous trouvé ? Vous les avez fait saisir chez moi. La connaissance que vous en avez provient d'une initiative analogue à la violation du secret postal. Jamais ces écrits n'ont fait l'objet d'une diffusion publique. Il se tut pendant quelques instants et reprit : Ce que le Parquet vous charge de poursuivre en nous c'est le réveil de la conscience raciale. Seulement il ne vous en donne pas les moyens. Vous disposez d'un code pénal mais non du bûcher de Monségur ! Je vous dirai donc très respectueusement, monsieur le juge d'instruction : faites-vous nommer inquisiteur, sinon je ne vous prendrai pas au sérieux ! Je n'en ai pas les moyens, répliqua Paul Martin en souriant. Le greffier acheva de consigner les déclarations de maître Gévaudan et releva la tête. Le juge consulta sa montre avec un élégant mouvement du poignet, alluma une cigarette et dit à l'ancien SS qui le contemplait paisiblement, les yeux mi-clos : Maître, vous m'avez éclairé sur beaucoup de points avec une franchise qu'il me plaît de saluer. Allons jusqu'au bout. Votre association possède tout de même un programme ? Elle s'est fixé certains objectifs ? La prise du pouvoir, bien entendu. Le juge sursauta, se reprit et dit : Alors il ne s'agit plus d'une affaire de conscience mais d'une ambition qui justifie votre inculpation pour atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat ! Gévaudan répliqua en souriant :

Absolument pas. Et je vais vous expliquer pourquoi. La tâche de notre mouvement c'est d'améliorer le niveau biologique de notre communauté. Par une politique sélective du mariage et l'enseignement d'une morale qui n'est pas celle du monde « libre », nos fils seront plus forts, plus sains, plus intelligents que nous. Et ainsi de leurs enfants. Pendant que la communauté ira croissant, qualitativement, la masse du peuple français, victime du génocide lent que se commet contre elle par l'importation massive des peuples de couleur, l'encouragement corrélatif à l'intégration » c'est-à-dire : le métissage descendra l'échelle des valeurs jusqu'au niveau de Saint-Domingue ou du Brésil…. A ce moment-là ceux qui sortiront dans les cinq premiers de Polytechnique, Centrale, Normale Sup, Sciences Po, H.E.C., Navale, Sup Aéro ou l'E.N.A., seront automatiquement les fils de la communauté…. Gévaudan se tut pendant quelques secondes et reprit sur un ton ou perçait une notre triomphale : Ce sont eux qui détiendront le commandement des armées, le contrôle des forces atomiques, l'inspection des finances et le Conseil d'Etat ! Ils n'auront pas besoin de prendre le pourvoir ! IL leur suffira de constater qu'ils sont le pouvoir, et en tirer la conclusion ! Paul Martin resta longtemps sans répondre et pensa de nouveau : cet avocat est tout à fait fou ! Cependant je ne puis l'envoyer à l'infirmerie spéciale du Dépôt, ou l'inculper, sans me couvrir de ridicule. C'est une sorte de « Christ de Mont-favet » et ses amis des Témoins de Jéhovah » aussi peut dangereux que possible !

Gévaudan devinait ce genre de réflexion qui le condamnait et l'absolvait dans le même temps. Un sourire intérieur l'illuminait pendant qu'il pensait, de son côté : ce juge me croit fou et il a raison puisqu'il ne sait pas que Hitler est ressuscité ! Mais ses fils, eux, le sauront ! D'un geste sec qui signifiait peut-être qu'il considérait l'instruction comme close, Paul Martin referma le dossier et dit, avec sa courtoisie habituelle : Maître je vous remercie. Tout cela était fort instructif. Vous pouvez disposer.

Tout avait cependant bien commencé pour les mercenaires. Six hôtesses de l'aire en service au sol se tenaient sur l'aire de débarquement, au garde à vous, rigoureusement alignées à trois mètres l'une de l'autre, le petit doigt posé sur la couture de la jupe gris fer, les cheveux blonds éclatant hors de l'étau du bonnet, le regard réglementairement fixé sur le DC 8 qui venait d'atterrir à Johannesburg. La République sud-africaine dressait ces six Walkyries au seuil de son empire comme pour faire savoir, dès l'abord aux voyeurs venant d'Europe, que la nouvelle civilisation de l'Afrique australe s'articulait sur la race supérieure symbolisée par ces filles, nordiques jusqu'à l'insolence, et ne voulait se rattacher à aucune autre conception du monde ! Le Brix, Deckerke et Lemoine ne s'y trompèrent point. Ils défilèrent en riant devant elles, le bras levé. Les passagers de l'avion les dévisageaient avec surprise, et les policiers de l'aéroport avec surprise, et les policiers de l'aéroport avec le sourire ! Lemoine dit : Nous voici de nouveau avec une terre solide sous nos pieds. Ici il n'y aura jamais de Dien-Bien-Phu ni d'exécutif provisoire ! Un vaste break de marque américaine les attendait. De part et d'autre de la galerie de toit il portait des inscriptions, en anglais à droite, en afrikaans à gauche : « Entreprise de Safaris » « Mr Gordon Vanderbijspark ». En route pour la chasse aux lions ! dit Le Brix en souriant. La voiture prit la route de Johannesburg. Paysage flexible. Maisons blanches à toit rouge. Pelouses. Clubs de golf. Pelouses. Clubs de tennis. Pelouses. Piscines et pelouses rasées à l'anglaise. Champs de fleurs… Un pays qui semble rendre à ses pionniers anglais et néerlandais ce qu'il a reçu d'eux multiplié par l'espace, mais rigoureusement égal dans le temps. Si nos compatriotes voyaient tant soit peu, dit Lemoine, ils admettraient vite la primauté de la race comme facteur de civilisation ! Ce ne sont pas les millions de nègres d'hier qui ont fait ce pays mais quelques centaines de milliers de Blancs ! Le chauffeur de Mr Gordon « Safaris en tous genres » les dépose à leur hôtel. Confort victorien. Fauteuils profonds comme des tombeaux. Assemblée de « clubmen » figés par la crainte d'une religion reformée reprise en main et ceinturée de fer grâce à la très raciste Eglise néerlandaise de la R.A.S….. Cuisine détestable. Vin de pays, lourd et pauvre en bouquet. Le Brix dit : On ne doit pas rigoler tous les jours chez le docteur Werwoerd ! Buvons tous de même à sa santé. L'homme n'est pas ici pour rigoler mais pour travailler ! réplique Deckerke. Ils achèvent leur bouteille de vin du Cap et sortent pour découvrir la ville. Foule en majorité noire. Blancs affairés. Blancs et Noirs se côtoient, sans gêne ou préjugé apparent, mais ne se rencontrent pas dès qu'un contact de peau menace de s'établir. Restaurants pour Blancs et restaurants pour Noirs. Bus réservé aux Blancs, bus réservé aux Noirs. La salle d'accueil des « South Africain Airways », ultra moderne et rigoureusement propre est aussi compartimentée. Des écriteaux préviennent : Only White Net Blankes blancs seulement. No White Nie Blankes : pas pour les Blancs. Le Noir qui se fourvoie chez les Blancs est expulsé par une police bien faite et vigoureuse. Mais elle ne montre pas plus de douceur pour expulser le Blanc qui s'est risqué chez les Noirs. Chacun chez soi ! Les deux salles sont également belles et aussi propres l'une que l'autre. C'est l'apartheid, la séparation ».Les rues centrales de Johannesburg rappellent celles des villes américaines, poussées trop vite ! Buildings de trente étages aux côtés des baraques de pionniers croulantes de vétusté, magasins vendant simultanément du savon et des bicyclettes, des soutiens-gorge et des carabines. Les trois mercenaires se sentent un peu perdus dans cette civilisation qui n'est pas la leur. Cette séparation des races qui n'est pas une ségrégation sociale. Regarde le minable qui vient ! Et le négro plein de fric qui va le doubler ! dit Lemoine en désignant deux voitures qui passent, une vieille Austin Seven pilotée par un Blanc qui n'a pas réussi et une grosse Chevrolet qu'un Noir épanoui conduit, cigare aux lèvres, comme dans les films américains. Je ne suis pas contre l'avancement des nègres, dit Le Brix sur un ton enjoué, mais à la condition qu'ils n'avancent pas trop près du lit de ma fille quand j'en aurais une ! Je suis très Français-moyen ; pas raciste…. Mais ! Ils avancent à travers la foule, un peu étourdis par son mouvement, les grondements des réacteurs du DC 8 qui n'arrivent pas à s'éteindre tout a faite sous leur crâne. Kingston Laan. Un magasin de photographie. Une enseigne. Un nom, de l'autre côté de la rue. C'est le nom d'un ancien SS de la division « Flandern » que j'ai rencontré à Berlin, dit Le Brix. Je rigolerais que ce soit lui, réfugié à Johannesburg ! Autant dire au bout du monde. On va voir ? Il descend brusquement du trottoir après avoir assuré sa sécurité de piéton par un coup d'œil à gauche, alors que les voitures roulant à gauche comme en Angleterre le menacent par la droite. Il se jette sur le pare-chocs d'une Buick, engin qui ne se signale pas à l'attention du public par ses qualités de freinage. D'ailleurs, le conducteur n'a même pas le temps d'esquisser la moindre maneouvre. Sous l'effet combiné de la vitesse et de la vitesse et de la masse, l'ancien Légionnaire vole sur cinq à six mètres. La tête heurte un angle vif du trottoir. Lemoine le relève inanimé. Foule blanche et foule noir. Sirène de police. Ambulance. Constat. Dans cette civilisation à la fois neuve et bien huilée pas une seconde n'est perdue et Le Brix entre à l'hôpital moins de dix minutes après l'accident. Merde ! dit Lemoine. C'est trop bête ! Dans tous ces pays « gauchers » on trouve des panneaux quand on arrive aux frontières par la route : Keep your left. Ils devraient bien en foutre aussi aux portes des aérodromes ! Je n'y pensais pas plus que lui et ça aurait pu

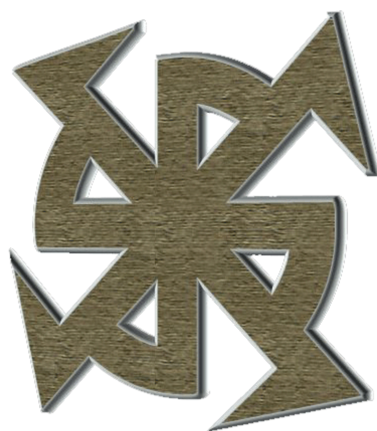
m'arriver ! Pourvu qu'il s'en tire ! Taxi. Hôpital. Le Brix n'a pas repris connaissance. Voûte crânienne enfoncée il est perdu. Il meurt dans la soirée. Assommés Lemoine et Deckerke retournent à l'hôtel. Qu'est-ce qu'on fait ? demande Lemoine sur le ton d'un idiot de village. Qu'est-ce qu'on fait ?... Eh bien… Faut peut-être renvoyer le corps en France ? Il n'a plus de famille. Tout de même ! On ne peut pas le laisser à Jobourg ! Un long silence. Ils boivent plusieurs Whiskies coup sur coup car ils se sentent glacés, malgré la douceur printanière qui baigne la ville. Puis Lemoine dit : Pourquoi pas ici ? C'est de la terre solide. Comment ça se passe à Jobourg ? On va demander ? Ils se rendent chez Van de W…. ancien de la division SS « Nederland » dont ils ont l'adresse et exposent l'affaire. Bien, dit l'homme. Je m'occuperai de tout. Votre camarade est de chez nous. On fera les choses comme il convient. Deux jours plus tard, Lemoine et Deckerke voient progresser vers l'hôpital une colonne forte d'une cinquante d'hommes portant des drapeaux connus et que précède une clique. Stupéfaits ils découvrent, sur les poitrines des décorations leur rappelant un passé lointain. Ce sont les survivants des divisions SS « Flandern » et « Neederland » réfugiés en République sud-africaine après la guerre. Parmi eux un jeune homme. C'est le fils du Rudolf Hess ! Certains d'entre eux, alertés par télégramme ou téléphone, ont parcouru cinq cents Kilomètres au volant de leur voiture, de nuit, pour participer à cette cérémonie. Porté par quatre hommes, dont un chevalier de la croix de fer, couvert d'un pavillon noir à double rune d'argent, le cercueil de Le Brix passe entre deux rangs d'hommes à cheveux gris, figés au garde-à-vous et le bras levé. Le cortège et le bras levé. Le cortège traverse le nord de Johannesburg sans soulever particulièrement la curiosité des Blancs ou des Noirs. Il retrouve la clique qui, entre-temps, a pris position au cimetière. En tête de la tombe ouverte en pleine terre, Lemoine aperçoit le petit monument funéraire pour Waffen SS de la Seconde Guerre mondiale : une plaque de bois surmontée d'un toit à pans coupés. Sur la plaque : la rune de la vie avec les deux bras qui s'ouvrent et la date de naissance ; la rune de la mort, les deux bras qui se ferment et la date du décès. Une inscription en afrikaans : Le Brix--- Untersturmfuhrer 33e division SS de grenadiers blindés « Charlemagne ». C'est tout. La clique joue J'avais un camarade et SS Treue lied. Puis, Van de W. détache sa croix de fer de première classe et la dépose sur le cercueil. Ensuite, les cinquante hommes défilent devant la tombe, jettent une poignée de terre, saluent, serrent les mains de Lemoine et Deckerke en silence. C'est fini. Le Brix est enterré selon le rite de sa foi et au milieu de ses pairs, vingt ans après la fin de la guerre. Il n'aura plus jamais mal aux dents ! Gronde Deckerke en haussant les épaules pour dominer son émotion. Frappés de stupeur les deux hommes regagnent leur hôtel. Que faire dans cette ville dont toutes les rumeurs reprennent en sourdine ce J'avais un camarade qu'ils ont si souvent entendu ? Ils sont convoqués chez le recruteur de mercenaires pour la semaine suivante seulement. Ils partent pour le Kruger Park, excusions classique dans le nord de la R.A.S. ou se croisent les couples en voyage de noces et les hommes qui n'ont plus, sur terre, d'autres amis que les bêtes dites sauvages. Johannesburg. Claimstreet. Un immeuble qui porte le numéro 145. C'est là Mr O'Malley accueille les volontaires pour le Congo, dans ce style un peu guindé qui présidait au recrutement pour le Katanga. Il contemple longuement Lemoine et Deckerke, impressionné par les stigmates que trois guerres perdues entre 50° et + 50° ont laissés sur leur vidage. Mais les traces des blessures ne rachètent pas les cheveux gris, presque blancs maintenant. Il dit : Vous n'êtes plus très jeunes, n'est-ce- pas ? Le Congo possède un climat rude. Lemoine hausse les épaules et désigne, d'un geste sobre, les pièces militaires posées sur le bureau de Mr O'Malley. Nos états de service aussi ont des cheveux gris ! Silence. L'agent recruteur visite la Russie, la Poméranie, l'Indochine, la Corée et l'Algérie en compagnie des deux guerriers. Quand il en a terminé il se lève, s'avance vers eux, leur serre la main et dit : C'est une affaire faite. Vous partirez par le premier avion de la « Trek ». Quant aux conditions….Il énumère les garantie du contrat de mercenaire… Solde correspondant, à garde égal, à la moyenne de celles des armées occidentales….. Moitié payable sur place en francs congolais le reste déposé dans une banque étrangère….. Prime de front importante…. Dix millions en cas de décès…. Pension….. Nous sommes des Waffen SS, dit Lemoine, l'argent ne nous intéresse pas. Quels seront nos postes de commandement ? demande Deckerke. Moi je vous préviens d'avance que je ne sers pas sous les ordres d'un nègre ! Mr O'Malley réfléchit longuement et répond : Je ne puis vous donner toutes les précisions. Comme lieutenants vous prendrez sans doute la tête d'un commando, blanc peut-être, mixte plus probablement. Officiellement vous dépendrez de l'Armée nationale congolaise et en recevrez vos directives. Elle est aux ordres du général Mobutu. Mais, pratiquement, vous garderez une large autonomie. Deckerke ne relâche pas la contrainte de ses sourcils mais ne pose plus de question. Mr O'Malley ajoute : Je vous recommande surtout la plus grande discrétion. L'opération est très secrète. Jusqu'à votre arrivée à Léopoldville ou Kamira vous n'êtes que des touristes en provenance de la province du Cap. Vous vous appelez, comme l'indiquent vos passeports : Ronald Clark et François Curtis. Vous faites partie d'un safari organisé par Mr Gordon. N'oubliez pas ! Lemoine sourit et réplique : Vous savez, depuis vingt ans nous avons l'habitude ! Et comme je ne m'appelle déjà pas plus Lemoine que mon ami ne s'appelle Deckerke, ça ne me gêne pas de devenir M. Ronald Clark ! Ils prennent congé et ne retournent pas à l'hôtel ou Le Brix a bu sa dernière bouteille. Ils quittent même le quartier et vont habiter à Auchland Park. Depuis la mort de leur camarade, Deckerke a beaucoup changé et c'est en visitant le Kruger Park que Lemoine l'a observé son un nouvel angle. Il a perdu son dynamisme agressif. Il boit sec comme pour se donner du courage devant le nouveau seuil qu'il voudrait franchir. Il apparaît tantôt triste, tantôt inquiet, parfois soulevé par un élan qui ne dure pas. Ils déjeunent en silence puis s'installent au bar de l'hôtel. Deckerke dit : C'est impossible !

Qu'est-ce qui est impossible ? Servir sous les ordres d'un nègre. Mobotu, c'est bien un nègre n'est-ce pas ? Et du plus beau noir. Mais un nègre qui sort de Coetquidan, mon vieux, n'a plus tout a fait la même couleur ! Deckerke hausse les épaules. Par quelle porte est-il sorti de Coetquidan, la grande ou la petite ? Aujourd'hui toutes les cartes sont truquées pour faire gagner les sous-développés contre nous ! D'ici à dix ans, les nègres de nos facultés reflueront des licences avec un bagage du C-A-P et la complicité des grands maîtres de l'Université ! Je connais bien ce genre bonhomme : nègre à l'extérieur et d'éducation blanche à l'intérieur. Et un beau jour, une fois rentré en Afrique, un général nègre oublie tout ce qu'il a tiré de Coetquidan, en pleine bagarre, refait son unité à mes dépens car je suis moi aussi dans la bagarre ! Noir à l'extérieur il redevient noir à l'intérieur parce que la race a toujours le dernier mot. Il court alors chez le sorcier local pour se faire dicter ses plans stratégiques qui me flanquent, moi et mes hommes, dans un sac de nœuds ! ! ! Pas possible ! Lemoine lui prit le bras et répliqua : Tu exagères. Il existe des nègres de valeur et je pense que Mobutu en est un. Je sais ! La notion de race est établie par les vérités statistiques, et si les nègres nous sont globalement inférieurs dans l'aptitude à accroître au-delà d'une certaine limite leur emprise et leur domination sur le milieu naturel, ils possèdent quelques rares types de valeur. Mais on ne sait jamais sur qui l'on tombe ! C'est un risque à ne pas courir dans une guerre ! Je t'assure que, Mobutu, c'est sérieux ! Lemoine sentait que son camarade plaidait une cause, la sienne, sans avoir le courage d'exposer les vraies raisons qui le poussaient à renoncer au Congo. Deckerke reprit : Un Waffen SS ne sert pas les ordres de Mobutu. Ce serait renoncer à toutes les valeurs que nous avons défendues. Lemoine haussa les épaules. Nous n'avons pas les moyens de combattre le communisme chinois qui s'installe en Afrique sous les ordres du Führer. Mobutu a pris la relève. C'est la même, même sous les ordres d'un nègre ! Mais je sais que tu ne me donnes pas tes vraies batailles qui continuent et puisque je n'ai pas signé d'armistice avec les cocos en 1945 je dois poursuivre raisons ! Allons, vieille branche, dis-moi ce qui ne va pas ! Deckerke se décida et dit à voix basse : Quand j'ai vu tomber Le Brix j'ai compris que l'absurde était le moteur de l'univers et qu'il fallait se soumettre. Notre combat contre le temps, avec le Führer, pour renverser la marche de l'évolution qui pousse à la disparition des Blancs, mais c'étais de l'enfantillage, mon vieux ! L'évolution elle-même ne sait pas ou elle va ! Elle fabrique des monstres et des héros, condamne des races, en favorise d'autres dans la plus grande confusion. Elle n'a pas de but ! Avec le Führer nous avons prétendu lui en assigner un en nous montrant plus racistes que la nature ! En 1945 nous avons été condamnés par l'absurde. Il n'y a plus rien à faire dans cette voie. Le monde n'a plus besoin de guerriers. Il n'y en a d'ailleurs plus. Les rigolos qui persistent comme toi seront des affreux ! Il but son verre de cognac d'un trait et ajouta : J'ai compris ça d'un seul coup, en voyant disparaître cette espèce de chef-d'œuvre qui s'appelait Le Brix, sous le choc d'une vieille bagnole valent tout juste son poids de ferraille ! Lemoine commanda deux autres verres de cognac et dit : Alors ? T'as plus qu'à te faire sauté ? Pas du tout ! Je ne veux pas disparaître. Je ne veux me soumettre. Son visage s'éclaira. Lemoine aperçut, sur ses lèvres, un sourire qu'il ne connaissait pas encore. Il dit : Alors ? Tout à l'heur ? Tu me racontais des bobards ? Tu ne crois plus au triomphe des races supérieures ? Ton honneur ne s'appelle plus fidélité ? Non. Tout ça relève de l'absurde. Il n'existe qu'une fidélité possible : celle que nous devons aux animaux supérieurs que nous sommes. La soumission c'est de rentrer dans le règne animal, la tête haute. Tu es marrant, toi ! Gronda Lemoine en haussant les épaules. Alors tu vas apprendre à miauler et lever la patte contre un mur ? Ça ne va pas, non ? Deckerke souriait toujours. Il répondit : J'ai eu la chance inouïe de trouver la bonne route en me promenant avec toi dans le Kruger Park. Parmi les lions en liberté. Ça c'était formidable ! Je veux me soumettre en me réconciliant avec la nature, et d'abord ses bêtes. Le paradis terrestres, mon vieux, c'était ça ! Des hommes qui caressaient les lions ! Dans ma vie j'ai tué trop de types, des salauds pour la plupart bien sûr, mais aussi des innocents. J'ai brûlé trop de villages et de forêts ! J'en ai marre comprends-tu, marre !!!! Je ne tuerai plus jamais une mouche ! Sauf quand elle viendra t'emmerder bien sûr ! Autour d'eux, près d'eux, la foule sud-africaine évoluait avec des gestes réservés, des voix feutrées un sens de la respectabilité qui ne lui était sans doute pas naturel, mais imposé par le style des classes dirigeantes de l'Afrique australe blanche, lui-même modelé par le courage sans forfanterie de ses pionniers, le drame de la cohabitation avec le monde noir, lourd de problèmes délicats sans cesses posés, le désir d'entrer dans un paradis ou Martin Luther n'admettait que les personnes bien habillées, bien rasées, et les femmes chastes avec, à la rigueur, pour les uns et les autres, une fiasque des whisky cachée dans la poche-revolver ou le sac à main. Lemoine dit : Tout ça c'est très joli, mais tu n'as pas les moyens de finir ta vie en visitant le Kruger Park ! Tu parles un peu l'allemand, très mal l'anglais, pas un mot de néerlandais ou de flamand. Alors ? Comment espères-tu te débrouiller ici ? Deckerke commanda un quatrième cognac en souriant. Mon vieux, la République française est lourde de sagesse. Elle a ses raisons pour offrir des postes de gardiens de square ou de zoo aux vieux de la Légion étrangère. Elle sait qu'ils sont fatigués de tuer, comme moi. Il leur faut commencer avec les enfants et les animaux. Bien sûr, gardien de square à paris ce n'est pas un poste digne d'un ancien Waffen SS. Moi je veux un poste grandiose, comme nos rêves d'autrefois ! Et au paradis terrestre ! Le péché d'orgueil du SS, toujours, n'est-ce pas ? Lemoine plissa astucieusement ses paupières pour montrer qu'il avait compris. Mais est-ce qu'il embauche, ton paradis terrestre ? Oui. L'autre jour j'ai posé la question au directeur du Kruger Park. Je n'ai qu'à me présenter là-bas quand je voudrai. Comprenant qu'il perdait définitivement son vieux camarade de combat, une ombre triste au fond des yeux, Lemoine dit : Si c'est ton idée ! Il leva son verre, et, d'une voix sourde dit : A

chacun son paradis perdu ! Et retrouvé ! répliqua Deckerke en trinquant. Quand Lemoine, chef du commando » Cecil Rhodes « arrive à Stanleyville, le 24 novembre 1964, à 10 heures du matin l'affaire est terminée. Les paras belges du colonel Laurent ont sauté à 3 h 50 et les Globe Master U.S. ont déposé leur matériel sur l'aéroport. On se bat encore sur la rive droite du fleuve et les balles perdues sifflent à travers la ville. Quelques Simbas cachés dans les jardins tirent sporadiquement. Découverts un à un par les Noirs de l'A.N.C. ils sont égorgés sur place. A la tête de son commando, Henri D., dit Lemoine, dit Ronald Clark remonte vers l'avenue Sergent-Ketelé. Ses hommes ramassent au passage des pistolets mitrailleurs chinois, récupèrent des caisses contenant des pains de T.N.T. marqués Trotilavoya Chachka. Ici comme ailleurs la révolution porte l'étoile rouge. Des ceintures de plumes multicolores abandonnées par les Simbas en fuite, des lances, des boucliers de cuir gisent le long des façades. Flaques de sang noir sur la chaussée. Ici vingt Blancs prisonniers des Muléléistes ont été égorgés ou mitraillés au lever du jour. Entre le saut des paras et l'attaque de la ville, deux heures se sont écoulées. Dans ce laps de temps, les Simbas ont essayé de massacrer les trois cents otages européens qu'ils détenaient à la résidence Victoria. Ceux du quatrième étage ont vu pleuvoir les parachutes, compris qu'ils devaient gagner du temps et se sont cachés dans les faux plafonds, barricadés comme ils le pouvaient. Les autres ont obéi aux ordres des Simbas. Formés en colonne sur l'avenue Sergent Ketelé ils ont entendu un capitaine de paras belges en train d'avancer à l'angle au complexe commercial. « Allez fieux ! Allez fieux ! » Criait-il avec son terrible accent d'outre-Quiévrain ! Les Simbas ont ouvert le feu sur la colonne avant de s'enfuir dans toutes les directions. Vingt morts. Quarante-six blessés. Des femmes. Des enfants. Des missionnaires. Des religieuses aux coiffes blanches tachées de sang. Le docteur Carlson gît, les yeux encore ouverts, le front marqué par l'étoile qu'a laissé la balle en le foudroyant. Plus loin, les Simbas cassés en deux, au pied des arbres les mains crispées sur leurs entrailles débridées. Nuages de mouches bleues et noires. L'aire sent la poussière, la poudre, la Charogne et le tabac blond de Rhodésie, sous les voûtes des manguiers. Un homme qui tient une fillette blanche par la main erre en somnambule parmi les cadavres. De temps à autre il s'arrête, retourne un corps de femme, hoche la tête, soupire et repart, suivi de la fillette qui pleure en reniflant. Les Noirs de l'A.N.C emportent sans hâte ces corps que la chaleur gonfle déjà et les déposent dans un petit enclos. Délirant d'enthousiasme, les Sud Af fraternisent avec les « bérets rouges ». Et leur lancent de formidables claques entre les épaules, criant All right bys ! ! ! Do you understand, now ? Les jeunes paras belges entendent parfaitement le début de la proposition, mais pas sa fin. Que doivent-ils don comprendre ? Un sergent belge en fait la remarque à Lemoine qui, fatigué, battu, » affreux », pistolet mitrailleur en veilleuse sous le bras, cherche des objectifs. Ils vous demandent si vous avez pigé ce qui se passe quand on donne l'indépendance à des sauvages ! Soumialot, Gbenye, Mulélé et toute la bande viennent de vous faire une petite démonstration ! Ca commence par la » pendance » et ça finit toujours par un massacre de Blancs, puis l'arrivée des paras ! Le sergent belge hoche la tête et réplique : Sait-tu, hein, on n'avait pas quitte le Congo pour revenir comme ça, nous autres Belges ! Lemoine haussa les épaules : Ici c'est rien, camarade. Il y aura plus tard de grands massacres de Blancs dans le monde ! Vous verrez quand les Chinois débarqueront à Bruxelles ! Le Français poursuit en boitillant, et de très mauvaise humeur. Il a reçu une balle dans le pied pendant la nuit de samedi à dimanche, provenant sans doute de la rafale qui a tué Georges Clay, de la N.B.C. américaine, juste comme il venait d'enregistrer au magnétophone l'agonie d'un mercenaire cubain…… C'est sa cinquième blessure, légère certes, mais irritante. Tout va mal pour lui dans cette colonne « Lima I » 200 Blancs, 600 Noirs, 70 véhicules lancés depuis Kindu à la reconquête de Stanley-ville….. Cinq jours de marches forcées sur des pistes prisonnières d'un maquis de lianes, papayers fougères géantes, tantôt inondées, tantôt coupées par des feux de brousse. Ponts de bois pourris qui s'effondrent sous le poids des jeeps. Villages de paillottes abandonnées quelques minutes seulement avant leur arrivée. Ils puent l'huile de palme rancie, les cadavres pourris des bêtes et des hommes. Balles qui sifflent, venant de nulle part et de partout Muléléistes insaisissables. Un terrain d'embuscade idéal ou la colonne Lima I aurait disparu si l'adversaire manœuvrait avec une imagination tactique de Blanc ou de Jaune. Mais l'assistance chinoise ne semble guère dépasser la fourniture d'armes. Tout va mal. Petites blessures. Petits accidents. Lemoine est tombé à l'eau, aussi stupidement que Le Brix d'un trottoir de Johannesburg, au passage de la rivière Lowa, infestée de crocodiles. Il s'en est tiré de justesse ! Il a failli se faire poignarder en entrant dans le village de Yumbi. Le simba qui protégeait la sorcière de la case n'a pas qu'un léger retard sur le P.M. de Lemoine, mais décisif. Il gît au pied de l'effrayante » mama » aux seins pendants sur un ventre luisant de graisse. Quand les Noirs de l'A.N.C. ont pénétré sur les talons du lieutenant ils sont restés paralysés par une crainte supérieure. La souricière les insultait en swahéli et prédisait leur mort prochaine… Mai Mulélé ! L'eau magique de Mulélé protège les Simbas et non les Noirs au service des capitalistes de Léopoldville !..... Blancs à l'intérieur et Noirs à l'extérieur, les soldats du général Mobutu redevenaient Noirs à l'intérieur comme à l'extérieur dès que, de nouveau, pesaient sur eux les craintes ancestrales, accrochées aux profondeurs de la race ! Quoi faire chef ? demanda un gigantesque adjudant noir de l'A.N.C. Toi foutre coup de pied au cul ! ordonna Lemoine. Culbutée dans son chaudron la sorcière avait aussitôt perdu la face. Libérés de leur crainte des maléfices par le Blanc, les hommes de l'A.N.C. lui avaient alors fait manger ses dawas : squelettes de rats, os d'éléphant pilé, fiente d'oiseau séchée. Rires énorme. Charme rompus. L'adjudant avait alors demandé : Chef toi dire règlement de la guerre pour femme dawas ? A dégagé ! ordonna Lemoine. Ils l'égorgèrent derrière la paillote et repartirent, mais pas aussi

libérés de la magie africaine qu'il l'avait cru. La nuit suivante l'adjudant venait le trouver dans sa case : Chef, moi dire : mes hommes veulent dawas blancs ! Avec l'effrayante logique des primitifs, les soldats de l'armée nationale congolaise voulaient des amulettes » manière congolaise voulaient des amulettes » manière de blanc » puisqu'elles triomphaient des dawas… manière de noir ! C'est pas prévu par l'intendance, ricana Lemoine, fatigué, irrité par cette longue marche qui, entamée dans l'ambiance du Tonkin ne débouchait pas sur un adversaire valeureux, comme là-bas, mais de pitoyables guerriers aussitôt évanouis qu'entrévus. Avec une lucidité impitoyable Lemoine se voyait descendant l'échelle des valeurs guerrières et pensait qu'elles correspondaient exactement aux étapes de la démission de l'homme blanc à travers le monde ! Après l'armée rouge, le Viet ; après le Viet, le Fellagha, après le Fellagha, le Simba nègre ! Il pensa : « Deckerke avait raison. C'est bien foutu depuis 1945 et j'aurais dû arrêter les frais, comme lui ! » Il grinça des dents, irrité comme chaque nuit par le passage incessant des troupeaux d'éléphants dans le voisinage avec son cortège de branches brisées et ses coups de trompette. Mais l'adjudant, lui, n'était pas fatigué. Il ne portait pas de cheveux gris, devenus blancs en quelques semaines ! Toi donner dawas blancs ! insistait-il en découvrant des rangées de dents magnifiques, en élargissant le sourire de sa bonne nature d'enfant, et posant son gros doigt sur la croix de fer de 1er classe que le lieutenant portait sur sa tenue camouflée. Non, dit-il. Ça très mauvais dawa ! Perdre guerre ! Pas bon ! Le Noir ne comprenait pas qu'on portât un dawa qui faisait perdre les guerres. Mais il n'essaya pas de comprendre, haussa les épaules et s'en fut…. Manière de Blanc ! Lemoine avance maintenant à travers Stanley-ville libérée. Tout continue d'aller mal ! Les paras belges ont frustré la colonne » Lima I « de sa victoire à cinq heures près ! Il fait 40° à l'ombre. Les chemises collent à la peau. La vie reprend cependant. Les magasins épargnés par les pillards Simbas ouvrent leurs portes. La centrale électrique fonctionne. Les atterrissages de Globe Master se succèdent sur la piste de l'aéroport. Lemoine cherche à boire autre chose que l'eau jaune des rivières charriant des cadavres et qu'ils ont dégustée depuis cinq jours en y mêlant du permanganate ! Coups de feu sur la rive droite et musique en ville ! Rythmes de samba mâtinés de biguine et de twiste ! Mélange africain plus brûlant que le poivre de Cayenne. Une boite, rouvre ses portes. Whisky et petites pépées noires. Lemoine s'installe avec ses Sud Af ». Biguine. Chaleur visqueuse. Revenues de brousse sans perdre une heure, les filles sont là pour le repos du guerrier. Clins d'œil en coulisse. Pagnes évocateurs. Mouvements lascifs. Un « Sud Af crache entre ses cuisses largement écartées et dit : Moi je ne touche pas à ça. J'ai ma Friend girl qui m'attend à Jobourg ! On s'en fout ! dit Lemoine. Mais lui aussi défend l'apartheid ! Après boire, il se lève ses hommes, va les installer dans une grande ville abandonnées, se couche et s'endort. Quand il se réveille l'après-midi touche à sa fin. La nuit va bientôt se refermer sur la forêt avec sa brutalité spectaculaire. Autour de lui, les Sud-Africains écrivent des lettres, graissent leurs armes, essayent de capter Johannesburg avec leurs transistors ou ronflent, jetés en travers des lits. D'autres ouvrent des boîtes de conserve à coups de poignards. Lemoine quitte la villa et s'éloigne. Il a besoin de solitude. P.M sous le bras, car la bagarre continue sur la rive droite, il se dirige vers l'aéroport. Un soleil énorme et rouge danse sur l'horizon forestier. Concert étourdissant d'oiseaux qui saluent la fin du jour. Encore quelques rafales d'armes automatiques, ou le coup d'un fusil américain, au loin…. Lemoine s'assied sur le tronc d'un arbre abattu à la lisière de l'aérodrome. Il sort de son blouson le courrier trouvé à Léopoldville. Lettres trempées de sueur. Cartes postales aux couleurs nordiques maintenant délavées…. Il relit pour la cinquième fois un court billet de Gévaudan : « Mon vieux camarade. Le procès contre la communauté s'est terminé en correctionnelle comme je l'avais prévu. Cent francs d'amende pour infraction à la loi de 1901 sur les associations ! Il y a encore des juges à Paris ! Quand il n'y en aura plus nous passerons devant les tribunaux d'Inquisition. Nos chances de fonder la religion du millénaire seront alors décuplées ! « Bonne chance, vieux soldat. Désarme les pauvres nègres plutôt que de les tuer. Ils appartiennent à une race condamnées par l'évolution, et il faut la nature porter seule la part d'horreur qu'implique la destruction d'un rameau de l'espèce humaine. » Baise les négresses si le cœur t'en dit, mais péché que nos fils ne pardonneront pas à la fin. C'est la grâce que je te souhaite. Ainsi soit-il ! Quand Lemoine déploie les quatre feuillets aux pliures maintenant cassées, de la circulaire ronéotypée qui l'a suivi cassées, de la circulaire ronéotypée qui l'a suivi de Bruxelles à Paris, de Paris à Johannesburg et Léopoldville, il fronce le sourcil et dit ; Voilà bien quinze ans que ce type sévit, et Lambretta ! C'est le message annuel de Gil. En 1964 il indique ceci : » Cette année j'ai parcouru 12 500 kilomètres pendant mon voyage de vacances, sur ma nouvelle Lambretta. La précédente était bien fatiguée et j'ai dû la changer au printemps. J'ai quitté Bruxelles le 7 juillet pour descendre directement sur Berchtesgaden. J'étais bien content de voir que ce coin d'Allemagne est en train de devenir, pour beaucoup d'Européens, une terre de pèlerinage. Cette fois j'ai trouvé des cartes postales représentant le Berghof de Führer avant la catastrophe, son Bunker, le Nid d'aigle « et tout…… Ces cartes sont en vente libre et je pourrai en procurer aux camarades intéressés au prix de 0,50F (Français) l'unité… Avant de franchir les Alpes, par le Saint-Gothard, je me suis arrêté chez Mme Rudolf Hess qui a ouvert une très luxueuse maison, pour hôtes payants, dans les montages de Bavière, en Algau. Elle m'a montré les dernières photos du Prisonnier de la Paix » qu'elle n'a jamais revu depuis 1941. Elle m'a aussi montré la chambre qu'elle lui a préparée car on pense qu'il sortira bientôt de Spandau, après vingt-trois ans de captativité politique : record du monde ! Vercingétorix, lui, n'était resté prisonnier de César que pendant sept ans ! » Le jour baissait. Lemoine lisait de plus en plus difficilement et pensa qu'il devrait bientôt s'acheter une paire de lunettes. Gil disait : « Cette années j'ai enfin

traversé le » rideau de fer ». Je me suis rendu à Budapest, via Venise et Vienne. Je me suis recueilli à tous les carrefours de la ville ou sont tombés les héros de la révolution et j'ai maudit, avec eux, les chefs des puissances occidentales qui les ont trahis au nom de la liberté. » Lemoine pensa : quel style pompier !!!..... Les lignes suivantes devenaient tout à fait floues… « J'ai repris la route de l'ouest…… battu mon ancien record du 11 400 kilomètres… en Espagne…. Sur la sierra de Guadalajara…. Skozery… Léon…. Les chefs de l'O.A.S. réfugiés qui, eux aussi, ont essayé de donner un nouveau visage à l'Europe…… tous ces échecs…. Malgré tout bien content… derrière étape… la nuit… au bout du voyage, la nuit… les premières lumières de Bruxelles…. » Lemoine lâcha brusquement la circulaire et se mit à pleurer. Comme un enfant. La chaleur encore accablante posait sur ses yeux humides, la brume issue de ses larmes instantanément séchées. A travers cette taie il croyait apercevoir le feu arrière de cette Lambretta qui errait depuis tant d'années à travers l'Europe du fascisme et du national-socialisme, comme un feu follet s'éteignant ici, se rallumant là-bas, aussi fragile que la flamme du porteur de torche grec en route vers Olympie, mais éternelle grâce à la volonté du coureur qui la brandissait. Il se frotta les yeux, car il apercevait réellement ce feu rouge entre deux troncs de palétuviers, suspendu dans l'ombre à la manière de ces lampes a huile qui, dans les églises témoignent sur la présence réelle !...... Mais ce n'était qu'une balise de la piste d'atterrissage, brusquement allumée pour recevoir un Globe Master. Une balle perdue siffla en frôlant l'oreille de l'ex-Untersturmfuhrer Lemoine. Il sursauta et ramassa son pistolet mitrailleur. Le chargeur en était vide et il le remplaça par un nouveau. Clacle feu de piste qu'il atteignit avec sa précision habituelle. Le feu s'éteignit. Il eut l'impression d'avoir, par ce simple geste du doigt sur la détente, tué Gil, exécuté tous ces nostalgiques qui vivaient autour de lui et en lui depuis tant d'années. Il poussa un soupir de soulagement. Il se sentait maintenant tout à fait libre. La guerre continuait.



Pour tout contact

secretariat@aime-et-sers.com